This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Slav 610.5.8

Harvard College Library

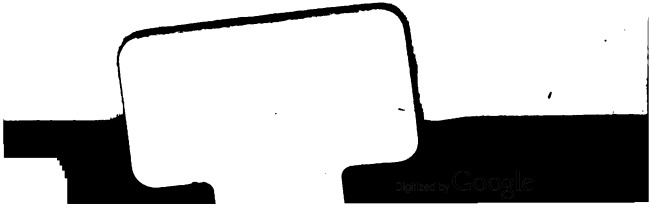
FROM THE BEQUEST OF

EDWIN CONANT,

(Class of 1829).

This fund is $28,000, and of its income one quarter shall be spent for books and three quarters be used for the general purposes of the Library. — *Vote of the President and Fellows, May* 28, 1892.

Received 4 June, 1896.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE
RUSSE ET POLONAISE.

VOL. XII.

MÉMOIRES
DE LA PRINCESSE DASCHKOFF.

VOL. IV.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASCHKOFF,

DAME D'HONNEUR DE CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES;

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME;

AVEC LA CORRESPONDANCE DE CETTE IMPÉRATRICE ET D'AUTRES LETTRES.

PUBLIÉ SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

MISTRESS W. BRADFORT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

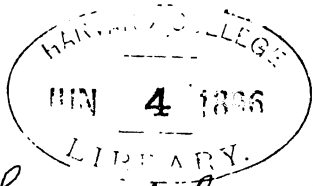
M. ALFRED DES ESSARTS.

VOL. IV.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

Digitized by Google

Slav 610.5.8



Conant fund.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASCHKOFF.

Supplément contenant un récit personnel rédigé par l'éditeur, aussi que des lettres de sa soeur Miss Wilmot.

Le motif, qui fait publier le récit suivant a été suffisamment indiqué dans l'Introduction aux Mémoires de la Princesse Daschkoff. Ce récit fut d'abord écrit et adressé à lord Glenbervie sous forme de lettres en 1814; et bien que plusieurs additions y aient été faites depuis, il a paru plus convenable de lui garder cette forme plutôt que de le mutiler pour lui en donner une autre. Il convenait cependant de donner cette explication pour faire excuser la longueur vraiment absurde, qu'aurait ce récit si l'on n'y voulait voir qu'une lettre.

Digitized by Google

A LORD GLENBERVIE.[1])

Cher lord Glenbervie,

J'ai perdu au moins une demi-heure à me demander de quelle manière je devais commencer l'histoire que votre Seigneurie réclame de moi, et vingt fois j'aurais jeté de côté la plume si je n'avais rougi d'une telle idée en pensant à ma promesse et en me rappelant l'extrême bonté avec laquelle vous vous êtes, sur ma prière, embarqué dans une affaire très difficile.

Pour rendre plus clair mon petit récit je devrais peut-être décrire la nature des personnes de ma famille dont l'esprit exerça d'abord une influence sur le mien; mais cela demanderait des volumes. La mort d'un frère bien-aimé, événement qui eut lieu en 1802, m'apporta la première épreuve de malheur que j'aie subie. Son effet sur mon esprit fut profond et accablant; je fris-

[1]) Sylvestre Douglar, premier lord Glenbervie.

Digitized by Google

sonne encore quand je me rappelle l'insensibilité étrange où j'étais tombée pour tous les interêts, pour tous les soins de la vie. Tout était mécanique chez moi; j'avais en quelque sorte cessé d'exister, et tous les voeux de mon coeur semblaient avoir été ensevelis dans le tombeau de mon frère.

Une seule sensation survivait en moi: celle de la douleur, quand je contemplais la figure de mon père bien-aimé portant le grand deuil de son fils et luttant contre un chagrin qui le dominait pour étouffer les sentiments que le temps et la religion avaient adoucis sans les éteindre. Il portait le deuil d'un jeune homme brave et beau qui avait marché d'un pas rapide dans les sentiers de l'honneur; car à l'âge de dix-neuf ans, il était appelé au commandement d'un sloop de guerre. Le vaisseau était stationné dans les Indes-Occidentales, et le pauvre jeune homme venait d'en prendre possession lorsqu'il tomba victime de la fièvre jaune qui alors exerçait ses ravages à la Jamaïque.

Il serait difficile d'exprimer l'effet terrible de ce malheur sur mon père qui s'était abandonné à tant de doux rêves, qui avait

Digitized by Google

fondé d'avance des espérances si naturelles quand c'est un père plein de tendresse qui les conçoit pour un enfant absent. Et maintenant, toutes les facultés de son noble coeur s'appliquaient à adoucir le chagrin de ma mère. Jamais il n'avait sans anxiété entendu parler des tempêtes de l'hiver; les nouvelles du dehors faisaient palpiter son coeur, et le jour où il apportait au logis une lettre de Charles était un jour de triomphe. A présent tout était calme; mille sympathies bienveillantes qui avaient donné une saveur particulière à la vie de mon père, semblaient s'être brisées tout-à-coup; et dans la généreuse abnégation de sa nature ce n'était que par un souper étouffé ou par une larme furtive qu'il paraissait savoir à quel point il souffrait!

Je partageais les sentiments de mon père sans que ni l'un ni l'autre nous nous en disions rien; mais (plus personnelle que lui) j'avais le sentiment de ma propre souffrance, et je désirai arracher son esprit aussi bien que le mien à un état d'aussi pénible indifférence pour tout ce qui constituait la vie.

Cela me conduisit à former un voeu que mon jugement plus mûri condamne comme

Digitized by Google

le résultat de l'impatience devant les arrêts de la Providence. Je souhaitai d'être amenée à la nécessité de faire quelque effort en me trouvant jetée au milieu de spectacles nouveaux dans un pays étranger. Les lettres spirituelles de ma soeur qui alors était en France, ravivèrent un désir de voyage qui toujours avait dominé en moi. Un singulier enchaînement de circonstances amena, dans cette époque de crise, l'accomplissement inespéré de mon désir.

La princesse Daschkoff, lorsqu'elle était en Irlande, avait été bien connue de plusieurs de mes parents. Souvent, en ma présence, elle avait servi de thème favori à la conversation avec Mistress Hamilton (fille de archevêque Ryder), qui était non-seulement une proche parente du côté de mon père, mais encore une personne qu'il avait été accoutumé depuis sa plus tendre enfance à estimer et respecter.

Souvent, toute petite, j'avais écouté avec autant de stupéfaction que de plaisir diverses anecdotes dont sa mémoire était remplie et auxquelles son enthousiasme donnait un charme qui se communiquait aisément à une jeune et ardente imagination. J'aspirais

Digitized by Google

à voir cette femme extraordinaire dont la nature semblait à mon esprit tenir moins de l'humanité que de la plus belle féerie; mais comme bien d'autres histoires de fées, celle-ci était presque oubliée quand, à l'époque dont j'ai parlé, Mistress Hamilton, avec qui j'étais en correspondance suivie, et qui naturellement connaissait l'état de mon esprit, vint à m'annoncer que son amie qui avait si souvent excité mon admiration, était retournée de nouveau à sa campagne, après avoir supporté, avec sa noblesse d'âme caractéristique, la disgrâce et l'exil durant le règne de Paul I. Elle me donna même à entendre que si je pouvais obtenir de mes parents la permission de passer un an ou deux auprès de la princesse en Russie, cela la rendrait la plus heureuse des femmes, et qu'elle me recevrait en mère et me considérerait comme sa fille.

Cette idée éveillée ainsi en moi me causa une exaltation qui me tira de ma stupeur. J'écrivis à Mistress Hamilton qui m'aimait autant que si j'avais été sa propre fille, et lui dis qu'en créant à mon père une anxiété nouvelle j'étais sûre de rendre à son esprit son activité naturelle bien mieux que ne

Digitized by Google

l'eût fait ma présence. Elle fut enchantée et entra dans mes vues avec un zèle et une ardeur particuliers à sa nature.

Quand on parla de ce projet à mon père, il refusa positivement d'y consentir; et naturellement j'y eusse renoncé si Mistress Hamilton n'y avait mis tant de chaleur et n'avait apporté à l'appui des arguments si rationels, qu'elle gagna son procès auprès de ma mère et de tous les autres membres de la famille et détermina enfin aussi mon bon et indulgent père qui craignit de me faire une injustice s'il refusait davantage de consentir à ce que mon coeur avait si fortement souhaité. Ce consentement une fois obtenu, je vis clairement qu'il admirait en secret le courage que bien des gens croient nécessaire pour une pareille entreprise. Peut-être bien était-il besoin de tout ce courage; car une année entière se passa à lutter contre d'autres objections; en effet, la saison qui permettait un départ pour la Russie s'écoula avant que mon père (qui avait connu la princesse en Angleterre) reçût d'elle les lettres qui exprimaient le bonheur qu'elle aurait à embrasser une enfant de lui. Je ne partit donc qu'au printemps suivant (1803).

Digitized by Google

Je passerai cette scène sous silence. Aucun incident ne marqua mon voyage de Cork (lieu de ma naissance) à Dublin. Là, je restai quelques semaines auprès de Mistress Hamilton; ensuite, je traversai le Canal et me rendis à Londres où la chaleureuse amitié de nos parents M. John Eardley Wilmot et sa famille me fit doublement bénir l'amour que nous avaient assuré les vertus d'un père et d'une mère.

Ayant été présentée au comte Worontzow et à sa fille, j'obtins d'eux des lettres d'introduction auprès de leurs amis à St. Pétersbourg. M. Wilmot, d'accord avec un autre ami, disposa toutes choses pour mon voyage, sous la protection d'une dame dont les parents étaient établis à St. Pétersbourg; et vers le commencement du mois de juin je m'embarquai à Gravesend, le coeur rempli d'espérance et d'un bonheur anticipé.

Mon esprit était tellement exalté que, même après avoir dit adieu à mes amis, je songeai moins à la peine de me séparer d'eux qu'à la nouvelle source de joies que leur bonté m'avait ouverte.

Nous restâmes à l'ancre en vue de Yarmouth durant une ennuyeuse quinzaine, par

Digitized by Google

suite d'un embargo mis sur le bâtiment. Enfin nous pûmes partir, escortés d'une flotte considérable; la nouveauté aussi bien que la grandeur d'un tel spectacle dépouilla pour mon imagination l'Océan de ses horreurs terribles; de sorte que je jouis sur le pont du beau temps qui nous favorisa durant les trois semaines de notre voyage. Aucun incident ne rompit la monotonie de la traversée, si ce n'est une halte de trois ou quatre heures que nous fîmes à Elseneur, ce qui nous permit de voir le château de Kronenburg et le jardin d'Hamlet, objets également intéressants.

Arrivés à St. Pétersbourg, nous jetâmes l'ancre dans le beau fleuve la Néva, près du pont de bateaux. Nous dûmes attendre quelques heures la permission de passer la herse. Je ne voulus pas quitter le bâtiment, la dame avec qui j'étais ne pouvant descendre à terre que le soir. Je mentionne ce fait pour signaler l'amusant spectacle qui s'offrit à nos regards de gens allant et venant sur le pont. C'était par une belle journée de juillet. Toutes les nations avec leurs costumes divers étaient représentées devant nous; et tous ces passants, mis en

Digitized by Google

mouvement par leurs affaires ou par le plaisir, ne songeaient guère à l'effet théâtral qu'ils produisaient sur nous juste pour charmer notre arrivée. Les ambassadeurs de quelques cours étrangères nous offraient dans leur riche appareil et leur fastueux équipage la pantomime de la royauté, tandis que plusieurs de leurs concitoyens, de classe infiniment plus humble, trahissaient dans leur extérieur et leurs manières les différences profondes qui séparent les hommes.

Les petites boutiques, où l'on vendait des fruits et des babioles, arrêtaient par une sympathie très naturelle les êtres les plus divers entre eux, — Chrétiens, Juifs, Anglais, Français, Suédois, Russes, longues barbes et mentons rasés, femmes vêtues à la mode du siècle passé ou du temps présent, cavaliers en selle, dames avec leurs duègnes, Turcs, Arméniens, Cozaques, Calmoucks, joueurs de violon, danseurs; tout cela formait des groupes, qui se succédaient rapidement avec la variété la plus étrange.

J'étais intéressée au-delà de toute expression, et je ne pouvais m'empêcher de penser que dans ma situation une personne habile eût pu écrire sans trop embellir la vérité

Digitized by Google

tout un volume digne d'être lu sur les incidents dont le pont est le théâtre durant une journée.

Le soir, j'envoyai prévenir de mon arrivée Madame de Paliansky, nièce de la princesse Daschkoff, par qui j'étais attendue; ainsi que le Dr. Rogerson, de qui mistress Hamilton avait été amie intime. Il vint avec empressement pour me faire descendre à terre et me conduisit à la maison de la dame que je viens de nommer. Mais au moment même où je quittai le vaisseau et où, d'un pied chancelant, j'essayai de marcher sur le rivage, je sentis pour la première fois avec un frémissement d'horreur que j'étais séparée sur terre de tous mes amis, de tous mes protecteurs naturels, — dont jusque alors j'avais à peine compris la tendresse bénie, n'ayant pas encore connu leur perte.

Le contraste qu'il y a entre ces bras ouverts dans une bienvenue cordiale et l'embrassement poli des étrangers, sous lequel se cache mal la curiosité, ce contraste me fit froid. Pendant quelques minutes, j'eus peine à croire que tout cela n'était pas un rêve; et quand le Dr. Rogerson me quitta,

Digitized by Google

je n'eus plus même l'accent de ma langue maternelle pour dissiper l'illusion. Elle fut dissipée cependant, mais d'une manière plus pénible qu'agréable, par un gros paquet de lettres venues pour moi d'Angleterre. Enfin pourtant ces lettres amenèrent les larmes à mon secours, et au bout de quelques minutes je secouai la faiblesse qui m'avait accablée. Je sentis que maintenant je devais prendre le dessus et ne pas rester insensible à l'hospitalité et à la bienveillance de ma nouvelle connaissance qui était jeune, jolie et séduisante dans ses manières. Nous ne tardâmes pas à devenir intimes; elle me présenta à sa mère et à ses soeurs, ainsi qu'à plusieurs des parents de la princesse; j'eusse certainement passé le temps chez elle le plus agréablement possible, si mon esprit n'avait été extrêmement troublé par suite des histoires qui m'assaillaient de tout côté, au sujet de celle que je devais désormais considérer comme une mère. On me la dépeignait sous les traits d'une personne cruelle, vindicative, violente par tempérament et ennemie du bonheur de toute créature qui avait la mauvaise chance de l'approcher. On me dit qu'elle habitait un

Digitized by Google

château situé dans une solitude affreuse, en dehors de la société de tout être civilisé; qu'elle y était toute-puissante, et qu'elle était tellement étranger à tout principe moral, qu'elle ne manquerait jamais de décacheter et de lire d'avance les lettres qui arriveraient pour moi, de même que celles que j'enverrais à mes amis, en ayant bien soin d'en faire disparaître tout ce qui pourrait lui déplaire. En un mot, je devins en quelque sorte parmi mes nouvelles connaissances l'objet d'un intérêt presque alarmant; à plusieurs reprises on crut devoir me mettre en garde contre les pièges redoutables d'un tyran, en me disant que ce serait un vrai miracle si j'en sortais saine et sauve.

Comme ces histoires m'étaient débitées par des Anglais aussi bien que par des Russes, je ne pouvais tout au moins y voir qu'une exagération de la vérité, et il en restait assez pour m'effrayer. La princesse Daschkoff revint à ma pensée sous la forme d'une fée, mais ce n'était plus comme une fée bienfaisante qui partout sur son passage recueillait des bénédictions.

Dans l'état de trouble et d'altération où était mon esprit, je frémissais à l'idée de

Digitized by Google

la princesse; le ton maternel et tendre de ses lettres ne parvenait pas à me désabuser: au contraire, toutes les expressions de sa tendresse me semblaient des embûches destinées à m'étreindre; et il y eut un moment où je fus travaillée du désir de retourner en Angleterre, tandis que j'étais encore en sûreté et à l'abri des effets fatals de sa puissance.

Enfin cependant je réfléchis à l'injure que je pouvais bien lui faire, à celle que je ferais assurément à Mistress Hamilton, et à l'absurdité du rôle que je jouerais dans ma famille, quand on saurait que j'avais été chassée de Russie par un fantôme auquel ma crédulité aurait donné un corps.

Sir John Warren[2]), l'ambassadeur britannique, ayant désiré me voir, je lui communiquai toutes mes craintes et tous mes voeux. Encouragée par sa bonté, ainsi que par la promesse qu'il me fit de veiller sur moi et d'assurer mon retour dans le cas où je voudrais partir, je quittai Pétersbourg avec une famille anglaise du nom de Haliday, et j'arrivai en quatre jours à Moscou le coeur malade.

[2]) Lady Warren était partie pour l'Angleterre.

Digitized by Google

J'y trouvai des lettres de la princesse. Elle m'informait qu'elle ne se portait pas tout à fait bien, et qu'en conséquence elle ne pourrait pas venir à ma rencontre; mais elle me prévenait que Mme de Merlin, une nièce de son mari, me conduirait à Troitskoe (sa campagne) et y resterait quelque temps, ce qui eut lieu. A Moscou, je fis connaissance avec le prince Daschkoff qui se mit immédiatement vis-à-vis de moi sur le pied de l'amitié. S'apercevant que j'étais extrêmement troublée (et je pense bien que mes compagnons de voyage lui avaient appris la cause de mon émotion), il me parla de sa mère de la manière la plus franche; il reconnaissait bien qu'elle avait certaines bizarreries et surtout une sincérité qui lui avait créé beaucoup d'ennemis, mais il me cita des traits de son caractère auxquels je retrouvai l'être que j'avais rêvé jusqu'à ces derniers temps. Il ajouta qu'il était persuadé qu'elle m'aimerait comme son enfant; et que, quant à lui je pourrais toujours le considérer comme un frère.

Ranimée en quelque sorte par cette conversation, je partis pour Troitskoe avec moins de répugnance, rougissant à demi de

Digitized by Google

mes terreurs, et cependant pleinement persuadée que je ne pourrais aimer ni la princesse ni son entourage.

Nous n'arrivâmes que dans la soirée du jour suivant; j'aperçus en frémissant le manoir solitaire, où j'étais menacée de me voir emprisonnée! Toutes les portes en étaient ouvertes;, et comme nous suivions la file des appartements, je vis plus d'une figure se glisser auprès de nous ou bien se pencher aux portes latérales pour regarder les étrangers. Enfin la sorcière m'apparut!... Et si la singularité de son habillement et de sa figure justifiait pleinement ce titre, la fascination exercée par son maintien y répondait aussi; car les plus nobles qualités de l'esprit, mêlées à l'expression de la plus exquise sensibilité, commandaient le respect et attiraient en même temps.

Elle portait une grande redingote de drap avec une large étoile d'argent sur le côté gauche. Un bonnet d'homme composait sa coiffure; autour de son cou était enroulé un mouchoir de soie de couleur, que l'amitié avait consacré pour cet usage depuis plus de vingt ans. C'était un cadeau de Mistress Hamilton, qui le lui avait donné un soir

Digitized by Google

pour la garantir du froid; et depuis jamais la princesse, dans ses promenades du soir, n'en voulut porter d'autre.

Il y avait, dans la manière dont elle me reçut tant de dignité, d'affection, de franchise, de chaleur et de grâce, que tout cela alla droit à mon coeur. Avant qu'elle eût prononcé un autre mot que celui de: BIENVENUE, je sentis que je l'aimais plus que tous ceux que j'avais vus depuis le jour où je m'étais séparée de ma famille; en effet, tous ceux que j'avais vus jusque alors étaient restés des étrangers pour moi. Avec elle je pouvais enfin toucher cette corde sympathique qui sur la terre étrangère vibre si bien au coeur! Nous connaissions, nous aimions les mêmes personnes. Jamais je n'oublierai la délicatesse avec laquelle elle semblait pénétrer dans mes sentiments et s'y intéresser, rappelant des faits et des gens familiers à mon souvenir, et m'entraînant par le charme de sa conversation, qui était rehaussée par la beauté de ses expressions dans un anglais familier qui témoignait d'une simplicité sans art tout à fait délicieuse. Un nuage de mélancolie qui voilait souvent sa belle physionomie, la faisait respecter de

Digitized by Google

tous comme une femme qui avait connu le chagrin. Il semblait me reprocher silencieusement la cruauté que j'avais eue d'admettre à son égard une pensée injuste, ne fût-ce qu'un moment; et quand, m'étant retirée dans mon appartement, je m'abandonnai à mes réflexions, je fus étonnée du pouvoir que la princesse avait pris déjà sur moi. Je crois bien que je ne fus pas très contente de moi en me voyant si vite gagnée et que je formai la résolution d'être très prudente et très circonspecte avant de lui donner ma confiance entière; mais quand je la revis le lendemain, toute ombre de réserve disparut devant un visage qui brillait toujours des rayons de la vérité.

Chaque jour semblait accroître sa sympathie et sa bonté envers moi, et mon temps se passait de la manière la plus agréable dans sa société et celle de M^elle^ Istlainoff sa nièce qui s'était fixée auprès d'elle. Je trouvais un intérêt inexprimable à étudier le caractère de la princesse dont la physionomie était plus éloquente et plus variée que celle de toute autre personne que j'eusse jamais connue. Le seul effet du temps avait été d'en adoucir l'expression et de faire tourner

Digitized by Google

en bienveillance la fierté orgueilleuse qui la distinguait autrefois et qui même y avait laissé des traces visibles encore, bien qu'adoucies.

Quatre semaines se passèrent sans que je reçusse de lettres de mon pays, et je connus plus d'une heure de tristesse. Cependant plusieurs parents et amies de la princesse vinrent à Troitskoe qui, à vrai dire, était situé dans une espèce de solitude, entouré qu'il était à quelques milles de distance de ses vastes terres et de forêts. La princesse me présenta à tous ces amis dans les termes les plus flatteurs, et bientôt, à leur air d'enchantement et à leurs manières pleines de prévenances je reconnus qu'elle avait fait suivre la présentation d'éloges en russe, dont je ne pouvais entendre un mot.

A la fin de ces quatre semaines, elle me fit appeler pour me donner des lettres qui m'étaient arrivées de chez moi, et ma joie en cette occasion fut moins grande que celle de la princesse que ce sujet avait rendue très malheureuse; elle me remit ces lettres avec un plaisir si naturel qu'il ne pouvait provenir que d'un coeur sensible comme le sien.

Digitized by Google

Aussitôt que le chemin par traîneau devint praticable et facile pour la princesse, elle prépara notre voyage à Moscou. Le matin de notre départ, il y eut une scène très amusante de préparatifs et d'agitation. Un moment avant que le signal fût donné, la princesse et tous ses domestiques, ainsi qu'un grand nombre de paysans, se rendirent à l'église pour baiser les images et demander à Dieu un bon et heureux voyage. Nous partîmes ensuite; le froid était si intense, que nous vîmes la vapeur de notre haleine gelée pendre en stalactites du couvercle et des côtés de la voiture de la princesse où je me trouvais.

Les kibitkas où étaient les domestiques ressemblaient à de grands berceaux d'enfants. Ce sont de véritables lits avec couvertures et tout le reste. Bien que ouvertes à l'air, elles sont plus chaudes et plus confortables qu'un carrosse. Les bouleaux, qui semblent l'orgueil du paysage russe, avec leurs branches délicates saupoudrées de neige et pendantes en stalactites de glace, projetaient les brillants rayons du soleil avec mille couleurs qui irisaient ses rayons. C'était une distraction contre la monotonie du

Digitized by Google

voyage pour mes yeux devant qui se déroulait à perte de vue une immense étendue de neige. De sombres forêts bordées de ces beaux arbres, tels que des apparitions magiques, revenaient fréquemment; leur aspect était trop magnifique pour ne pas me consoler du froid; de plus, la ressemblance frappante que m'offrait une voiture emportée sur traîneau et balancée sur la neige non foulée avec un vaisseau ballottés sur la mer, était une nouveauté qui aidait à tromper la longueur du chemin.

Nous couchâmes la première nuit à Serpoukoff. La princesse y possédait une maison où quelques domestiques envoyés en avant avaient fait tous les préparatifs nécessaires pour nous recevoir. Les autorités de la ville vinrent immédiatement saluer la princesse. Il me semble encore la voir, tout animée et sans la moindre apparence de fatigue, arpentant la chambre en long et en large, conversant avec le sénéchal et oubliant que le souper était servi et que ses jeunes compagnes qui tombaient de sommeil et de faim, attendaient avec impatience le départ de ce personnage.

Dans la soirée suivante nous arrivâmes à

Digitized by Google

Moscou, dont les dômes dorés et les coupoles resplendissaient au soleil couchant. Le palais de la princesse, bâti sur ses propres dessins, est un beau monument, mais il est inachevé. Je remarquai que par les soins prévoyants et affectueux de mon amie la tristesse sauvage de mon appartement avait disparu pour faire place à une suite de chambres des plus élégantes, chaudes, bien meublées, garnies d'un piano-forté, de livres, de fleurs, d'une table à écrire, etc. et du portrait de la princesse pour compléter le charme de ces attentions délicates.

Longtemps avant notre départ de Troitskoe, elle m'avait dit que le Français était la seule langue que j'entendrais dans tous les salons; qu'il fallait par conséquent m'exercer à le comprendre et à le parler, et qu'elle voulait être mon professeur. Ainsi elle me prescrivit de lui écrire une lettre chaque matin, à la condition de la corriger et de me la renvoyer après révision. Durant plusieurs mois nous continuâmes cet exercice, et j'ai gardé toutes ces lettres avec les annotations qu'elles y a faites, comme autant de souvenirs de son affection et de sa bonté à mon égard.

Digitized by Google

Dans le cours de mon récit on verra pourquoi je mentionne cette circonstance.

Notre arrivée à Moscou ne fut pas plus tôt connue, que le palais de la princesse fut assiégé de visiteurs. Elle me présenta à eux dans des termes aussi flatteurs qu'elle l'avait fait à Troitskoe. Là, tout était si nouveau, manières, langage, costumes, emploi du temps, et tout le monde était si bon pour moi, que je me trouvais heureuse au plus haut point, d'autant plus heureuse que comme étrangère je savais devoir tout à l'affection de la princesse.

Chaque jour nous dînions en ville, chaque soir nous allions soit au bal soit au concert soit à des assemblées publiques. Je ne puis résister à l'envie de décrire une de ces fêtes, d'un caractère national absolument inconnu chez nous, et où je trouvai en outre un trait de l'esprit de la princesse.

Le comte Alexis Orloff vivait à Moscou; et sa fille unique remarquable par sa beauté et ses talents, mais beaucoup plus encore par sa douceur extraordinaire et ses vertus venait de faire son entrée dans le monde. Elle devint bientôt l'objet de l'admiration générale; et son père exprima si fortement

Digitized by Google

le désir d'obtenir pour son enfant chérie l'approbation de la personne „dont il appréciait le plus les suffrages", que la princesse consentit enfin à recevoir leur visite.

Quand le comte Orloff entra, la princesse se tournant vers lui et lui donnant sa main à baiser, dit: „Il s'est passé tant de temps, monsieur le comte, et tant d'événements sont venus changer la face du monde dans lequel nous avons vécu autrefois, que je considère cette visite plutôt comme le signal du départ des âmes pour un monde meilleur que comme un renouvellement de connaissance terrestre; et ce doux ange, ajouta la princesse (en embrassant tendrement la jeune comtesse), ce doux ange qui nous réunit en ce moment complète l'illusion."

A partir de ce jour, le comte Orloff parut saisir avec empressement toutes les occasions de faire quelque chose qui pût faire entrer plus étroitement sa fille dans la société de la princesse. Mme Daschkoff ayant dit qu'un bal chez le comte pourrait m'offrir l'idée la plus exacte du vrai caractère des fêtes russes, il apprit cela et s'empressa de prier la princesse de désigner le jour qui

Digitized by Google

lui conviendrait. Il donna la fête, et autant que possible entra dans les vues de la princesse.

Lorsque je lui fus présentée, je ne puis m'empêcher d'avouer que je tressaillis involontairement, après avoir donné ma main à baiser au trop célèbre comte Alexis Orloff, quand il me fallut, comme on me l'avait bien recommandé d'avance, toucher son front de mes lèvres, conformément a l'ancien usage russe et comme il est indispensable de le faire dans ce pays. Orloff était un homme magnifique; il portait au cou un portrait de l'Impératrice Catherine, couvert d'un diamant au lieu d'un simple verre et entouré de splendides brillants.

La robe de sa fille était faite en guingamp Anglais; ce qui formait un contraste comique avec la richesse du costume de ses gens et le chiffre en diamants de l'Impératrice Catherine qu'elle avait sur l'épaule en sa qualité de demoiselle d'honneur.

Les gens qui se tenaient toujours derrière le fauteuil du Comte, ou qui le suivaient dans ses mouvements étaient deux heiduques et un nain. Son fou allait et venait en toute liberté, amusant ou tour-

Digitized by Google

mentant la compagnie, et aussi plein d'esprit et de malice que d'indépendance et de verve. Mais l'objet constant des soins les plus tendres et de l'admiration du Comte c'était sa charmante fille. Elle dansait si bien, avec tant de dignité, et avec des grâces si naturelles que ces mouvements semblaient une sorte de langage qui exprimaient la simplicité et la beauté de son ame.

Sur le désir du Comte elle exécuta la danse du châle, la Gipsy, la cosaque, la danse du tambourin et quelques autres; deux de ses camérístes vinrent ensuite faire quelques figures qui n'étaient pas assez nobles pour la jeune Comtesse. A la fin de chaque pas de danse elle s'approchait de son père et lui baisait la main, ainsi que celle de la princesse; le Comte lui jetait un châle sur les épaules avec toute la sollicitude vigilante d'un père. En outre, l'écossaise, la valse, et quelques quadrilles fournirent à la compagnie l'occasion de prendre part au divertissement, tandis que des esclaves de diverses nations et des enfants vêtus chacun de leur costume national erraient à travers les longues files de

Digitized by Google

salles qui étaient tout ouvertes et complétaient ainsi ce que ce spectacle avait d'original. Les rafraîchissements étaient servis avec profusion, et il me serait impossible de décrire le souper, tant la quantité et la qualité des mets qui se succédaient rapidement sur les tables étaient au-dessus de tout éloge. On porta la santé de la princesse au son des trompettes; tous les convives s'étaient levés. Comme le moindre désir de la princesse était une loi qu'on s'empressait d'exécuter, on interrompit de temps en temps l'orchestre qui avait joué pendant le souper pour faire entendre diverses ballades nationales qu'elle même avaient choisies à mon intention. Ce repas enfin terminé, le comte se leva et remerciant la princesse de l'honneur qu'elle avait accordé à sa pauvre maison la ramena à la salle du bal sur une marche polonaise qu'imita toute la compagnie deux à deux. Dans une antichambre voisine venait de se placer, par suite d'un ordre donné pendant le souper tout un orchestre de cornes; c'était le premier que j'eusse jamais entendu; la princesse m'en avait fait la description tandis que nous étions à Troitskoe. Lorsque nous

Digitized by Google

n'avions pas d'engagements, la princesse tenait cercle; là les dernières personnes qui s'étaient distinguées durant le règne de Catherine, — les derniers survivants — tout étincelants de plaques de diamants, parlaient de la splendide cour de l'Impératrice, de leurs divers exploits, de l'importance qu'ils avaient eue, se figurant qu'ils étaient jeunes encore, jeunes et brillants comme les pierreries étincelantes dont leurs vieux os étaient entièrement couverts. C'était pour moi un véritable plaisir de voir la princesse dans un groupe de ses contemporains. C'était une créature d'un ordre si différent; car tandis qu'ils étaient barbouillés de rouge et de blanc et couverts de bijoux et de parures, la fraîcheur de son teint que jamais à aucune époque de sa vie elle n'avait altéré avec du rouge, et la simplicité de son étrange costume qui était bien en harmonie avec le caractère de sa physionomie la distinguaient en la rehaussant par ces traits de franchise, de noblesse et de dignité personnelle d'une femme accoutumée à recevoir les hommages mais ignorant l'art d'en rendre aux autres.

Outre les plaisirs du soir dont j'ai parlé,

Digitized by Google

nous avions des parties de traîneaux et le matin des parties de montagnes de glace; de la sorte, l'hiver fut une suite de plaisirs, et il était facile de voir que la princesse n'avait rien tant à coeur que mon amusement, bien que je n'aie pas su avant la fin de la saison que tel fût son unique objet, et que depuis plusieurs années elle s'était fait une règle de ne jamais sortir de chez elle le soir. Je tins ce renseignement du prince Daschkoff qui avait une maison à Moscou et vivait séparé de sa mère, mais qui généralement assistait à ses réceptions et lui témoignait cette déférence profonde si remarquable dans la tenue des Russes vis-à-vis de leurs parents. Le prince Daschkoff qui avait été l'idole de sa mère, s'était marié de bonne heure et tellement contre le gré de la princesse, que celle-ci ne voulut jamais voir sa femme. Ce mariage ne fut point heureux: la princesse Anne vivait à la campagne, dans un des domaines de son mari; ils étaient en correspondance suivie, bien que séparés depuis bien des années.

Dans le cercle des amusements que j'ai essayé de décrire, l'hiver s'écoula rapidement; au printemps, nous retournâmes à Troitskoe.

Digitized by Google

Pendant l'été, nous fîmes un voyage en Pologne, où la princesse possédait un domaine, situé près de Mohilof. Cette excursion offrit peu d'incidents dignes d'être rapportés; je la passerai donc sous silence. Nous regagnâmes Troitskoe avant l'automne, et nous y reprîmes nos anciennes habitudes.

A mesure que j'écris, bien des traits de cette chère princesse me reviennent à la mémoire. Son amour pour les plus minces vétilles auxquelles l'affection ou le sentiment donnait de la valeur était tout à fait remarquable; et ces babioles, tout insignifiantes qu'elles étaient mis à côté des objets les plus rares et les plus précieux qu'elle possédât, étaient soigneusement renfermés dans des boîtes qu'elle gardait toujours dans sa chambre à coucher. Si l'une de ces boîtes venait à être ouverte, le mélange qu'elle offrait n'était pas médiocrement comique. Médailles, bijoux, flacons, antiques, camées, tabatières, un dé anglais et une pièce de sixpence (qu'elle mettait à un haut prix dans son estime), des miniatures et les souvenirs de toute sorte qu'elle y rattachait, donnaient lieu à de curieuses et intéressantes communications. Elle me fit cadeau de divers objets qu'elle me rendit chers.

Digitized by Google

par sa façon aimable de me les offrir et par les petites histoires qui s'y rattachaient.

Une fois, elle me fit le présent magnifique d'une opale qui avait appartenu à Christine, reine de Suède; celle-ci l'avait donnée à l'un de ses ministres; le fils du ministre l'avait échangée avec le comte Panin contre un diamant de même grosseur; le comte Panin l'avait donnée à la princesse pour l'ajouter à sa collection de pierres précieuses. Une autre fois, c'était peut-être le dé anglais, ou la pièce de sixpence dont j'ai parlé, ou bien d'intéressantes miniatures, ou un almanach de Birmingham, ou une médaille avec le buste de Shakspeare au revers; plus tard, ce fut une montre de Pierre-le-Grand, ou une tabatière en sanguine qui avait appartenu à l'Impératrice Elizabeth sa maraine.

Un de ses derniers dons, qu'elle montrait avec un remarquable mélange de plaisir et d'hésitation, ce fut un vieil éventail. Cet éventail avait servi à l'Impératrice Catherine (alors Grande-Duchesse) le premier soir où la princesse Daschkoff la vit. Et je dois dire que la princesse avait été si enchantée du charme particulier de la conversation et

Digitized by Google

des manières de Catherine, qu'elle considéra cette soirée comme une espèce de pivot principal sur lequel tourneraient désormais les événements de sa vie. Au moment de la séparation, la Grande-Duchesse laissa tomber son éventail que la Duchesse ramassa aussitôt et lui présenta. Catherine l'embrassa et la pria de prendre cet objet en souvenir de la première soirée qu'elles avaient passée ensemble, ajoutant qu'elle espérait bien que c'était le commencement d'une amitié qui ne finirait qu'avec leur vie. La princesse ressentit une si forte impression de cette circonstance, qu'elle estimait ce petit cadeau beaucoup plus que tous les présents, même magnifiques, qu'elle reçut plus tard de l'Impératrice, et qu'elle témoigna toujours le désir qu'on déposât l'éventail dans sa tombe. Elle me raconta ces faits et ajouta, avec une sorte d'affection triomphante bien particulière et bien caractéristique: „Maintenant, vous pouvez comprendre et vous devez sentir combien je vous aime; je vous donne ce que je voulais faire ensevelir avec moi.“

J'avais pris l'habitude de noter, de temps en temps, de petites anecdotes ou traits de

Digitized by Google

l'esprit ou du caractère de la princesse qui parfois ressortaient de sa conversation délicieuse. Aucune occasion n'offrait plus d'intérêt que les moments où il s'agissait de la religion. La princesse observait consciencieusement et faisait observer de même à tous les membres de sa famille le respect dû aux formes de la religion d'Etat dans son pays; et bien qu'il fût aisé de voir que plusieurs des nombreuses cérémonies de l'Eglise grecque lui parassaient d'origine humaine plutôt que divine, bien qu'elle trouvât aussi que la plupart des ministres de ce culte, gens sans éducation et tirés des classes les plus infimes, n'étaient guère propres à faire honneur à ses doctrines, cependant je l'ai vue mainte fois verser des larmes pendant ses actes de dévotion; et dans l'étrange masse de contradictions qu'il serait difficile de démêler, je suis presque tentée de dire qu'une part considérable de superstition se mêlait sur la toile, et que toutes ces couleurs réunies formaient souvent un effet pittoresque et poétique qui mettait en relief l'immense supériorité et la variété d'aspect qui caractérisaient si bien la princesse.

Digitized by Google

Avec tout cela, il y avait un principe dominant qui réglait sa conduite et devant lequel s'effaçait la superstition; mettant tout son coeur et toutes ses espérances dans le ciel, elle s'inclinait devant les volontés divines et les épreuves de ce monde et allait en avant (plutôt ferme et droite qu'humble et passive) dans le chemin du devoir.

Un jour, je fus très frappée de l'entendre dire: „J'ai connu bien des gens qui faisaient de grandes professions de foi, j'ai connu bien des observateurs rigides de certaines pratiques extérieures; mais je n'ai jamais rencontré personne dont les hautes conceptions sur la grandeur et la bonté de Dieu égalassent ce que je sens. Je ne saurais abaisser ce sentiment aux idées mondaines qui bornent la plupart des esprits et leur font mettre leur Créateur à leur propre niveau. Je ne puis supposer que mon Créateur s'attache à diriger tous les actes de ma vie; je ne suis pas assez présomptueuse pour m'imaginer cela! En formant une créature, en la douant d'une pleine perception du bien et du mal, je comprends que le Tout-Puissant ait laissé au pouvoir de chaque homme la liberté absolue du choix;

Digitized by Google

autrement, où serait sa justice? Convaincue de ce principe ainsi que de la récompense future ou du futur châtiment selon l'usage que j'aurais fait d'une telle liberté, j'ai réfléchi de très bonne heure à mon lot dans ce bas monde et aux devoirs qui s'y rattachaient. J'ai essayé de remplir ces devoirs, et si j'y ai manqué, ç'a été par une erreur de jugement. J'ai suivi invariablement mes idées sur le juste, au mépris des intérêts de ce monde: aussi l'espérance que j'ai d'obtenir mon absolution, au grand jour du jugement, me soutient-elle dans plus d'une lourde et pénible épreuve."

Un autre jour, comme elle discutait sur la foi avec des philosophes modernes et des sceptiques, elle m'avoua qu'elle n'avait pu s'empêcher de dire: „A quoi tout cela aboutit-il? Je ne suis pas assez éloquente pour embrouiller une bonne cause par la force de mes arguments, mais voici une idée très simple et qui suffit à me satisfaire. Ma croyance est arrêtée; elle ne céderait pas devant vos raisonnements; mais supposez qu'il en soit autrement, vous me feriez tout hasarder pour ne rien gagner. Ne serait-ce pas là une folie trop évidente

Digitized by Google

en soi pour valoir la peine d'être examinée? Si vos principes sont vertueux, justes, ceux du Nouveau-Testament le sont aussi et à un égal degré; et quelles récompenses ne promettent-ils pas à la vertu, quelle noble excitation ne lui donnent-ils pas! quelle consolation n'apportent-ils pas dans l'infortune!"

En entendant le récit des événements qui marquèrent la jeunesse de la princesse et dont elle parlait toujours avec sa franchise caractéristique, je lui témoignai souvent mon étonnement de ce qu'elle n'avait pas écrit un récit de sa vie. Elle souriait et disait: „C'est une observation qu'on m'a faite plus d'une fois; mais une tâche semblable m'inspire une répugnance que je n'ai jamais pu surmonter." Dans l'automne de la première année que je passai avec la princesse je revins sur ce sujet et pressai ma noble amie d'entreprendre cette tâche; lui faisant observer que malgré la variété de ses travaux (car elle était son propre intendant, son inspecteur, son jardinier-chef, son premier maçon, et vaquait à une quantité incroyable d'affaires), elle était cependant si active et si diligente, qu'il y avait encore

Digitized by Google

bien des heures qui pesaient lourdement sur elle et où son coeur sentait trop le fardeau des chagrins domestiques. J'étais persuadée, lui dis-je, qu'une telle manière d'employer le temps dissiperait la tristesse de certains moments; je pensais, en outre, qu'il y aurait quelque chose au-delà du but que j'indiquais, et que la durée était promise à une oeuvre aussi intéressante. Enfin j'avais été assez heureuse pour la déterminer à l'entreprendre lorsqu'elle me déclara, à ma grande surprise, qu'elle voulait me dédier cet ouvrage et qu'elle me confierait le soin de le publier dans l'avenir.

Cette résolution une fois prise, elle commença les Mémoires avec sa diligence accoutumée, le jour même où elle avait consenti à les écrire. A partir de ce moment, et bien que le manuscrit fût sur son bureau et que chaque jour elle y ajoutât quelque chose, cependant elle paraissait en avoir l'esprit si peu occupé qu'elle ne se gênait pas pour interrompre son travail et ne se refusait pas à écouter les demandes et pétitions sans nombre qu'on lui apportait. Et en vérité elle ne semblait pas se réserver un seul instant pour écrire.

Digitized by Google

Elle confiait rapidement au papier ce que sa mémoire lui suggérait. Rarement elle effaçait ou remaniait une phrase. Parfois, si elle se rappelait une circonstance qui au moment voulu avait échappé à son souvenir, elle l'inscrivait à la fin du volume sous le titre: „Omission", en indiquant la page où le fait eût dû se trouver; mais je ne crois pas qu'il y ait eu plus de sept ou huit de ces omissions. Ceci peut se rattacher à certaines petites négligences sous le rapport des dates. Sa simplicité, son amour de la vérité étaient tels, que jamais personne ne me donna comme elle l'idée d'un auteur ou d'un orateur qui écrivait ou parlerait sur serment. Rien n'eût pu le déterminer à farder un fait ni l'empêcher non plus de dire la vérité.

Elle était si loin de considérer ces Mémoires comme une justification de son caractère, que si on lui avait suggéré cette idée, je suis convaincue qu'elle eût laissé tomber sa plume, dans la fierté dédaigneuse qu'elle opposait aux humiliations.

Elle appréciait, du reste, si bien son propre caractère, qu'elle jugeait la simple assertion d'un fait, dès qu'elle l'avait émise, suffisante pour la démonstration de la vérité.

Digitized by Google

Quand elle m'avait distancée de quelques pages, je commençais à copier ce qu'elle venait d'écrire. Parfois elle me prenait la plume de la main et se mettait à tracer une ligne ou deux. Les Mémoires marchaient ainsi. Lorsque nous allâmes passer l'hiver à Moscou, elle les emporta, et continua son travail de la même manière. Je crois que l'oeuvre fut achevée en deux ans.

Cet hiver s'écoula aussi bien que le précédent. L'été suivant, il se produisit une circonstance qui fut pour moi un événement très important.

A l'époque où les voyageurs anglais étaient arrêtés en France comme prisonniers de guerre, j'éprouvais beaucoup de craintes pour la sûreté de ma soeur aînée qui depuis plusieurs mois se trouvait sur le continent où elle faisait une excursion avec quelques-uns de ses amis. La princesse fut frappée de l'idée que si ma soeur se joignait à des parents à elle qui étaient alors à Paris et sur le point de retourner à Moscou, elle pourrait, sous leur escorte être en sûreté complète et, étendant un peu le cercle de son voyage, passer sans nulle crainte de Russie en Angleterre. Le bonheur que j'éprouvais

Digitized by Google

à l'espoir de revoir ma soeur fut pour l'activité que mit dans cette affaire notre chère princesse, un stimulant si puissant, que Mme Daschkoff écrivit aussitôt à ses amis de Paris. Ma soeur était en même temps devenue pour nous un thème si habituel de conversation et nous avions construit tant de châteaux en l'air à propos de son séjour, qu'en recevant les lettres qui nous annonçaient son arrivée en Angleterre nous éprouvâmes une sorte de désappointement, presque un regret, dont nous eûmes d'abord quelque honte et qui nous sembla en suite si naturel, que la princesse résolut de le tourner à bien. Elle déclara qu'il n'y avait pas de raison pour que nous fussions privées de notre visiteuse parce que celle-ci avait pu sans notre assistance s'échapper de France; qu'un voyage de Londres à St. Pétersbourg était une petite affaire; qu'après avoir consacré une année à sa famille, ma soeur pourrait très bien terminer ses excursions par un tour en Russie et une visite à „l'Ours du Nord", ainsi que la princesse se qualifiait souvent elle-même.

En conséquence, elle écrivit à mon père et à ma mère, et nous négociâmes si habi-

Digitized by Google

lement l'affaire et nous trouvâmes ma soeur si charmée du plan, que, toute chose ayant été arrangée sans difficulté, elle arriva à St. Pétersbourg au mois de juin 1805.

La princesse désira qu'elle fût présentée à la Cour avant de venir à Moscou (cérémonie qui devait la retenir un peu); elle témoigna seulement le regret que l'état de sa santé ne lui permît pas d'entreprendre le voyage de St. Pétersbourg pour la recevoir et pour me présenter en même temps aux deux Impératrices, désireuse qu'elle était d'exciter chez leur Majestés impériales quelque intérêt en faveur d'une personne pour qui elle voulait solliciter leur protection, dans le cas où sa propre mort, me laisserait sans appui.

Faute de pouvoir exécuter ce dessin, elle écrivit à leurs Majestés impériales et en obtint les promesses qu'elle désirait dans des lettres fort gracieuses que lui écrivirent les deux Impératrices et que je possède encore. Sa sollicitude à cet égard fut activée par un motif particulier que j'ignorais complétement à cette époque.

Heureuse de l'affection constante de la princesse qui m'appelait toujours du doux

Digitized by Google

nom de son enfant et que son esprit mobile faisait à la fois la mère, la soeur, l'amie, la compagne de la personne qu'elle aimait si tendrement, je ne songeais qu'au soin grave qu'elle m'imposait lorsqu'elle me rendait responsable du bonheur de ma soeur et m'exhortait à donner à „la voyageuse" une idée favorable de „notre pays", comme doivent le faire de bons patriotes.

Mᵉˡˡᵉ Istlainoff venait en cela à son aide; elle aimait et admirait ma soeur avec enthousiasme. L'hiver se passa au sein des amusements et incidents les plus variés, aussi instructifs qu'agréables. Car ma soeur s'étant jetée plus que je ne l'avais fait dans les plaisirs du monde, et moi de mon côté ayant, vers ce même temps, repris le cours accoutumé des fêtes de Moscou, nous nous mîmes à observer et étudier plus que je n'avais pu le faire avant sont arrivée le caractère national qui distingue les usages des Russes, — leurs réunions, leurs cérémonies avec les particularités qu'elles comportent, — l'introduction de gypsies et d'esclaves au milieu de fêtes splendides où ils viennent chanter et danser avec leur originalité belle quoique sauvage.

Digitized by Google

Un jour, nous dînâmes à une taverne dont l'hôtesse, revêtue de son étrange costume avec une coiffure de perles et de gros anneaux de diamants étincelant à ses doigts sales, présidait au haut bout de la table. Chaque plat était de cuisine russe et chaque détail bien national. Comme c'est une circonstance qui ne se présente jamais dans les grandes maisons où l'on ne sert qu'avec tout le raffinement de la cuisine étrangère, nous eûmes beaucoup de plaisir à faire ce repas.

Un autre jour, nous fûmes traitées par un prince Tartare; une autre fois, par un sectaire qui nous servait mais ne voulut pas manger avec nous. C'était un Roscolnick, et il nous expliqua quelques-uns des dogmes et usages vraiment curieux de ses coreligionnaires.

Dans une autre circonstance, Platoff, l'éminent général cozaque, qui maintenant se distingue tant contre les Français, voulut bien, à la requête de la princesse, permettre à un de ses régiments de simuler pour nous un combat, afin que nous fussions témoins de la façon étrange dont les soldats se battent et font des prisonniers.

Digitized by Google

L'été venu, nous fîmes avec la princesse une excursion très agréable pour visiter quelques-uns de ses amis aux environs de Moscou. De ce nombre était le comte Ostrowman qui célébra son jour de fête avec une magnificence orientale et une grande variété d'amusements nationaux. Après cela, nous fîmes un pélerinage à la châsse de St. Demetrius de Rostoff, patron de la famille Worontzow. Sur notre chemin nous visitâmes le splendide couvent et les trésors de Troitz (Notre-Dame de Lorette des Russes), ainsi que Perisloff, jolie ville située au bord du beau lac de ce nom où Pierre le Grand se lança pour la première fois sur un bateau, puis en construit un que l'on conserve encore avec soin comme une curiosité. Ce fut là que ce souverain conçut le goût qui le conduisit plus tard à fonder St. Pétersbourg, et qu'il nourrit l'ambition de conquérir la gloire maritime. Dans cette occasion, comme pendant tous les autres voyages que je fis avec la princesse, je reconnus de quel crédit et de quelle importance jouissait son nom; elle n'était pas plus tôt arrivée dans une ville, que le sénéchal ou les principales autorités locales

Digitized by Google

venaient immédiatement soit pour l'accompagner, soit pour lui offrir leurs services et lui témoigner leur respect.

Avant d'entrer dans une maison quelconque de Rostoff, nous nous rendîmes à la cathédrale où l'on était en train de célébrer le service divin. Ce qui frappait tout d'abord les regards, c'était la tombe d'argent massif de St. Demetrius où l'on suppose que se trouve le corps embaumé. La princesse franchit immédiatement la balustrade, fit ses dévotions, baisa le tombeau du saint et remplit diverses autres observances, tandis que dans l'église tous les yeux étaient fixés sur elle. Et ce n'était pas étonnant; il y avait toujours en elle quelque chose de si particulier, qu'elle ne pouvait manquer, partout où elle allait d'attirer l'attention. Son maintien accusait une telle franchise, que souvent ses manières avaient la naïveté de celles d'un enfant. Il n'y a qu'un moyen de la peindre, je n'en sais qu'un seul: c'est de dire qu'elle unissait les traits caractéristiques de toutes les périodes de la vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, et qu'à certains moments elle était si exactement l'image de chacun de

Digitized by Google

ces âges distincts, que l'écolier, l'amoureux, le soldat, l'homme d'Etat, etc., semblaient tour à tour être devenus le type unique de cet être enthousiaste.

Si elle traitait les hommes comme des enfants, ce qui lui arrivait quelquefois, ou comme des chiens, lorsqu'ils lui déplaisaient, il lui arrivait fréquemment aussi de traiter les enfants comme des hommes ou des femmes, exigeant d'eux la même intelligence, la même compréhension, la même suite dans les idées qu'elle possédait elle-même, et mettant ardemment son coeur en rapport direct avec le leur. Lorsqu'elle était en train d'extraire selon son usage l'esprit d'un visiteur (ce qu'elle faisait avec autant d'application et aussi naturellement qu'une machine à distiller peut extraire le suc des plantes), peu lui importait l'âge, le sexe ou la condition; tout était bon pour son alambic, et toutes ses forces intellectuelles étaient à l'oeuvre. Mais hélas! ce travail durait rarement plus de trois minutes et demie; cet espace de temps lui suffisait amplement.

Par cette faculté la princesse ressemblait à Pierre I. On dit qu'il questionnait toute sorte de gens de tous rangs avec une même

Digitized by Google

franchise de visée et d'énergie, et qu'il attrapa ainsi à droite et à gauche de précieux renseignements et une grande variété d'idées.

Dans toutes ses actions la princesse était la simplicité personnifiée. En égard à la toilette, à peine si elle se doutait qu'on pût l'aimer. Ses idées, sa conversation sur ce sujet avaient une originalité si comique, que la princesse avait l'air d'être née au Kamschatka lorsqu'elle parlait de modes; et quand elle faisait quelque bon marché, comme on dit, c'était chose vraiment drôle et parfois vexatoire de voir la première femme de l'Empire, si distinguée par son intelligence, dupée par tout coquin à longue barbe qui voulait se débarrasser de sa friperie et la lui offrait comme marchandise de première qualité.

Il y a cependant un sujet lié à celui de la toilette qui inspirait à la princesse des sentiments d'indignation qu'elle ne dissimulait pas. Je veux parler de l'usage de paraître avec des ornements d'emprunt; usage si fréquent à Moscou qu'il n'y causait pas la moindre honte, pas plus qu'une habitude pire encore et très fréquente parmi les hommes, — celle d'emprunter de l'argent.

Telle n'était certes pas la façon de penser

Digitized by Google

de la chère princesse qui se faisait une gloire de n'avoir pas un sou de dette dans le monde. Trop bonne patriote pour être insensible à rien qui ressemblât à un scandale national, elle s'exprimait toujours librement sur cette vicieuse habitude des emprunts et elle faisait trembler les coupables par sa seule présence. Au risque de me jeter dans une longue histoire, faute de savoir l'abréger, je vais essayer de décrire l'effet que cette réprobation produisit sur une dame qui avait commis la moindre des deux fautes, celle d'emprunter des ornements.

Mme N.... était parée un soir pour une grande fête par les soins de la princesse Galitzin qui lui avait mis toute une boutique de joaillier. Elle avait des bandeaux de diamants, deux peignes de diamants et une sorte de couronne de diamants sur le haut de la tête. Ses boucles d'oreilles en diamants étaient magnifiques; elle portait au cou un collier de diamants et des fils de perles. Elle avait deux camaïeux de rubis, d'émeraudes et de diamants, dont un solitaire valant deux mille livres sterling; de plus, une ceinture de diamants attachée avec une agrafe de diamants aussi, grosse

Digitized by Google

comme un oeuf de poule. Sa robin de satin blanc à ramages était décorée de fleurs artificielles.

Jamais je n'oublierai sa tournure sous ce harnois fastueux. Il y avait sur sa physionomie un mélange de joie enfantine et innocente se voir si belle, en même temps qu'une frayeur mal cachée de ce qu'allait dire la princesse. Ces sensations croisées l'agitaient à un tel degré, que la teinte cramoisie de ses joues égalait l'éclat du plus brillant de ses rubis ou de la rose la mieux épanouie de ses guirlandes.

Sa toilette avait demandé un temps si prolongé que, M^me^ N. . . . arriva tard, autre péché aux yeux de la princesse. A son entrée, le premier objet qui frappa ses sens effrayés, ce fut précisément la princesse, assise en face d'elle à une table et jouant au boston avec trois autres personnages de marque. Elle s'approcha de la princesse et lui baisa la main; à leur tour, les trois personnages baisèrent la sienne; et quoique chacun d'eux sût parfaitement bien qu'elle était le choucas paré de plumes d'emprunt, ils furent cependant éblouis par un tel incendie de diamants. Jamais de sa vie, à

Digitized by Google

ce qu'elle m'assura, elle n'avait reçu des compliments aussi empressés, aussi respectueux que d'un de ces messieurs, un parent riche et puissant qui d'ordinaire passait près d'elle sans la regarder.

Cette rude épreuve étant terminée, Mme N.... s'élança vers un autre salon où je me trouvais avec la jeunesse, et se jetant dans mes bras, elle me conjura avec toute la naïveté possible et la plus grande chaleur de la protéger si la princesse venait à blâmer sa toilette. Car, dit-elle, „ma bonne amie, ma chère Mavra Romanovna[3]), je mourrai de confusion si elle me parle; et, vrai, ce n'est pas ma faute; c'est la princesse Galitzin qui par bonté m'a mis toutes ces choses."

Cependant tous les yeux étaient fixés sur une aussi brillante personne qui, n'ayant pas de bijoux à elle, s'était jusque alors montrée vêtue avec simplicité, et qui maintenant resplendissait sur la multitude, comme un nouveau soleil sur l'horizon. Je lui promis de ne pas la quitter de toute la soirée, j'eusse pu la remercier de me faire passer

[3]) Mon nom russe.

Digitized by Google

une soirée amusante. Chacun à son tour venait la contempler; et elle se laissait admirer avec autant d'innocence qu'on met Mashinka[4]) à faire voir ses souliers neufs.

Tout alla bien jusqu'au moment du souper. Alors les terreurs causées par la princesse se renouvelèrent dans l'imagination de Mme N.... Elle se mit à construire une quantité de conjectures; accablée d'innombrables alarmes, elle était convaincue d'avance qu'un mauvais Génie la placerait juste en face de la princesse et qu'elle serait perdue; en un mot, si jamais quelqu'un souffrit pour la folie d'avoir voulu être belle, ce fut bien cette personne.

Autre cause de frayeur. Voilà qu'une malheureuse épingle tomba; la tiare se détendit; il y eut danger de perdre quelques-uns des bijoux. En conséquence, la pauvre jeune femme se mit à tenir sa tête comme un patient au pilori, sans oser la bouger ni à droite ni à gauche.

Comme on allait souper, nous quittâmes la salle du bal. En passant dans une autre pièce, je commençai à sentir un peu de froid

4) Une belle petite fille, enfant d'un esclave dans la famille.

Digitized by Google

et je demandai mon châle. Ce mot fut comme un trait de lumière pour Mme N.... „Combien je vous remercie, ma chère, ma bonne amie, de m'avoir inspiré une telle idée!“ Et levant ses yeux avec une pieuse reconnaissance et faisant trois signes de croix: „Maintenant, reprit-elle, je suis sauvée. Je vais me couvrir d'un grand châle et resterai ainsi dans le cas où je serai placée en face de ma chère tante; je ne mangerai pas une bouchée, de peur de montrer mes bracelets et mes bagues ou quelqu'un de ces colliers de diamants; mais si j'ai le bonheur d'être placée à quelque distance d'elle, vous savez que je pourrai ôter mon châle et me laisser voir.“

Les larmes brillaient dans ses yeux, à l'idée que son malheur allait cesser et son triomphe se renouveler; quand dans sa vivacité à incliner la tête et s'examiner, elle sentit la tiare détendue remuer un peu. Son angoisse recommença. „Non, c'est impossible, dit-elle; cette couronne, ces bandeaux ne peuvent se cacher; je n'ai rien de mieux à faire que de retourner chez moi. Cependant, ma chère amie, j'aurais bien voulu souper; et je ne sais plus quel moyen employer.“

Digitized by Google

Je lui persuadai que nous pourrions nous soustraire à toute observation en nous assayant à table du même côté que la princesse, mais beaucoup plus bas, et que de cette façon elle pourrait souper en paix. Le souper fut annoncé. Nous exécutâmes ce que j'avais proposé, ayant suivi la princesse à quelque distance et surveillé ses mouvements. Mais voilà que la princesse s'assit au bout de la table, de façon à embrasser du regard toute la compagnie: et, qui pis est, comme elle me cherchait des yeux, elle ne pouvait faire autrement que de remarquer ma brillante voisine. Heureusement un changement qui s'opéra dans la disposition des plats établit une sorte d'écran entre nous deux. Alors Mme N... respira et put retirer son châle. Mais, sitôt le souper fini, elle disparut. En arrivant chez elle, elle ne manqua point d'éveiller M. N... qui, un peu souffrant, n'avait pas été au bal, et pour un moment encore, ou plutôt le seul moment de la soirée, elle jouit sans terreur du plaisir d'être magnifique.

J'ai dit qu'aux yeux de la princesse c'était un tort que d'arriver tard. Son habitude à cet égard était si opposée, que ja-

Digitized by Google

mais la leçon de l'expérience ne put la guérir d'apparaître aux bals où elle devait aller avant que les bougies fussent bien allumées et comme partout où elle allait à Moscou elle tenait le premier rang, cette arrivée prématurée ne manquait pas de jeter tout le monde dans la confusion; le maître, la maîtresse, les enfants, les domestiques, tous courant pêle-mêle; quelques-uns achevant en hâte leur toilette; le père de famille, à peine hors de sa sieste du soir, s'empressant d'aller à la porte extérieure recevoir la noble invitée: voilà le tableau.

Je me rappelle une anecdote racontée par sa nièce la baronne Hogguer, sur un fait qui lui arriva lorsque étant encore Mᵉˡˡᵉ Paliansky, elle fut conduite une fois par la princesse à une grande fête de la Cour [5]). La jeune dame fut obligée de se tenir prête pour l'heure indiquée par la princesse; mais le coiffeur lui avait manqué de parole. La princesse était dans l'impatience la plus vive et la nièce dans l'inquiétude, bien qu'elles sussent parfaitement qu'elles avaient une avance d'une heure ou deux sur la compagnie. Enfin, Mᵉˡˡᵉ Paliansky

5) A St. Pétersbourg.

Digitized by Google

se hâta d'achever sa toilette et monta en voiture; la princesse alors ordonna au cocher de conduire à toute vitesse au Palais d'Eté. Bientôt on y fut arrivé; aucun équipage ne disputait le passage; la tante et sa nièce se mirent à errer à travers les salles où les domestiques étaient encore en train d'épousseter les fauteuils et les tables. Un peu fatiguée de cette sorte de passe-temps, la princesse se prit à penser qu'une promenade dans le jardin serait très rafraîchissante. Mᵉˡˡᵉ Paliansky n'osa pas dire le contraire, et, telle qu'une victime, elle suivit sa tante qui se mit très sérieusement à marcher pour le plus grand bien de leur santé jusqu'à ce que la coiffure de Mᵉˡˡᵉ Paliansky eut perdu sa poudre et ses boucles et que la tante elle-même se trouva toute découragée pour la fête du soir, laquelle se fit attendre une grande heure encore après leur arrivée au palais.

Mais pour sortir de cette longue digression (qu'on me pardonnera, je pense, dès que la princesse en est le sujet), je reviens au pélerinage dont j'avais commencé à parler et à un sujet plus sérieux qui le suivit et me concerna.

Digitized by Google

Ce voyage fut particulièrement intéressant pour nous; et bien que faire un pélerinage ce fût entreprendre seulement un long chemin pour aller courber la tête devant de saints ossements couverts d'offrandes par des pêcheurs mortels, — cérémonies dont on était chaque jour témoin à Moscou, — cependant la contrée que nous traversions était si belle, et tant d'objets agréables embellissaient notre route, que nous retournâmes à Moscou le coeur dispos et léger.

Pendant notre séjour dans cette ville, j'allai voir un jour une dame anglaise de mes amies, et j'appris d'elle avec une surprise si profonde que longtemps elle amortit en moi toute sensation pénible en me rendant incrédule, que j'étais devenue le sujet des commentaires universels à Moscou; qu'on me représentait comme une femme dénuée de tous sentiments, de tous principes; que je passais pour employer toute l'influence dont je jouissais sur l'esprit de la princesse à activer la désunion malheureuse qui existait entre elle et ses enfants; et cela pour le plus vif des motifs. En un mot, la calomnie ne pouvait se servir d'un langage plus amer, le mensonge de couleurs plus

Digitized by Google

sombres que le langage et les couleurs employés, à ce que j'appris alors, par . . . . afin d'exciter en sa faveur le plus de sympathie possible, et le plus possible de haine contre les crimes qui m'étaient imputés.

Quand l'étonnement et l'horreur m'eurent permis de réunir mes pensées, je demandai à mon amie quel degré de créance avaient acquis de pareilles histoires.

Elle répondit à cette question en me demandant comment je pouvais ignorer que, depuis le premier hiver passé par moi à Moscou, ... avais écrit à ses partisans et mis en circulations des rapports qui me concernaient et dont la nature était tout à la fois flatteuse et hostile, mais qui étaient combinés d'une façon toute particulière pour créer des ennemis autour de moi.

La partialité de la princesse qui lui faisait souvent exprimer le voeu que je pusse être réellement sa fille avait été mal comprise; on avait voulu y voir une résolution bien arrêtée de sa part afin que je devinsse sa fille par le moyen du divorce, et grâce à une dispense ecclésiastique que le prince eût obtenue. On allait plus loin; on me montrait comme complice de ce projet, et

Digitized by Google

l'on osait dire qu'il était bien à craindre que la malheureuse femme du prince Daschkoff ne devînt l'innocente victime de mes artifices et de mon ambition.

En réalité, le prince Daschkoff avait, durant des années, résisté à des ouvertures de cette sorte (et les partis qu'on lui proposait pour le décider à sacrifier à la fois ses sentiments et ses principes et à contracter une nouvelle alliance, ces partis, dis-je, étaient des plus attrayans). Tout le monde savait cela; le temps et les événements avaient produit la lumière sur ce sujet; ainsi la fausseté d'une nouvelle accusation de cette nature qui affligeait la princesse, son fils, et moi-même, ressortait suffisamment, et n'avait pas besoin d'être démontrée; cependant on la mit encore en avant avec plus d'énergie que jamais, en donnant à cette attaque de mon ennemie contre mon caractère le sens de la popularité la plus prononcée. Je fus donc, à mon tour, considérée comme une sorcière dont les enchantements étaient aussi puissants que dangereux puisqu'ils pouvaient renverser des obstacles sacrés et presque insurmontables.

J'ignorais absolument l'existence de pa-

Digitized by Google

reils rapports ; et mon amie lut si clairement mon innocence sur ma physionomie, qu'elle eut du regret et comme du repentir de m'avoir avertie et déclara qu'elle se ferait de sévères reproches pour avoir détruit le calme de mon esprit si elle ne considérait comme un devoir d'amitié de m'avoir fourni l'occasion de réduire au silence des bruits aussi odieux en exposant éloquemment et simplement leur fausseté.

Pour résumer la noire liste de mes crimes, j'étais accusée d'être la cause unique d'une cruelle mésintelligence existante alors entre la princesse et son fils, laquelle avait pris naissance quelques mois avant la période dont je parle, par suite de circonstances entièrement étrangères au point en litige, mais qu'il n'est pas nécessaire de divulger ici. Mon but (disait-on) était de réparer l'échec qu'avaient reçu mes premiers plans.

Un nouveau trait de lumière venait me frapper à chaque parole que j'entendais. J'étais stupéfiée et au comble de l'horreur devant la profondeur du piége et les apparences plausibles d'une fable habilement combinée.

Je communiquai le tout à ma soeur, dont

Digitized by Google

l'esprit pénétrant, activé par l'affection, vit le danger qui me menaçait sous mille formes. Mon ennemie était redoutable; et aussitôt que la première découverte fut faite, bien des preuves de sa perfidie et de sa méchanceté se produisirent, preuves que jusque alors on s'était abstenu d'enregistrer; car la princesse avait soin de soustraire à notre connaissance ce qu'elle savait devoir nous affliger. Et elle pouvait le faire d'autant mieux, que ma soeur ignorait entièrement la langue russe, et que moi je ne la connaissais que très imparfaitement.

Entre autres choses, ... avait déclaré, que nous étions des femmes très dangereuses pour l'Etat, et que le Gouvernement ferait bien d'avoir l'oeil soigneusement ouvert sur nous. Comme les deux nations commençaient justement alors à se témoigner une jalousie mutuelle et comme l'amour de la princesse pour l'Angleterre et sa haine contre la France étaient notoires, cette insinuation était loin d'être innocente. Nous désirions ouvrir nos coeurs à notre chère amie si maternelle, et prendre conseil d'elle dans des circonstances si douloureuses et si nouvelles; mais le respect qu'elle nous inspirait ferma la bouche.

Digitized by Google

Cette réserve ne put pas cependant se prolonger longtemps. Un accident fortuit nous amena à découvrir que tout était parfaitement connu de la princesse. Nous trouvâmes que Moscou était actuellement divisé en deux camps: à la tête de l'un était la princesse avec mon bon droit; et à la tête de l'autre..... avec son tissu d'impostures.

Maintenant, la face des choses était changée. Me savoir soupçonnée d'une pareille bassesse, c'était assez pour me couvrir de honte et me remplir d'indignation. Et bien que je m'exprimasse sur ce sujet avec toute la hardiesse de l'innocence, cependant je n'étais pas accoutumée à employer le langage de la justification personnelle, et je rougissais d'être réduite à m'en servir. Je fis part à la princesse de toutes mes pensées et je la suppliai de me permettre de retourner dans mon pays. Bien que je méprise la calomnie, lui dis-je, je commettrais un crime si je restais plus longtemps là où je suis représenté comme la cause (innocente) d'une désunion de famille. Ce fait n'avait pris que trop de réalité, par la résolution de mon ennemie de le faire paraître réel.

En réponse aux objections de la princesse

Digitized by Google

je dis qu'il n'y avait qu'un moyen de me justifier, à ma propre satisfaction, et d'assurer la prolongation de mon séjour; — c'était une réconciliation entre elle et ses enfants. Rien ne put la résoudre à y accéder. Il y eut entre nous sur ce cruel sujet plus d'une lettre, plus d'une conversation à fendre le coeur: enfin la princesse m'annonça son inaltérable résolution de m'accompagner si j'étais décidée à partir et d'aller finir ses jours en Angleterre. Elle avait un caractère trop résolu pour que je pusse mettre en doute sa sincérité à cet égard. Choquée à la seule idée qu'elle pût abandonner famille, amis, pays et s'exposer aux périls d'un tel voyage, je n'hésitai point à renoncer à une intention née d'une nécessité apparente; car je regrettais profondément d'avoir à me séparer d'une personne que j'aimais avec tant de tendresse. Ma soeur se montrait aussi moins opposée à ce que je restasse, espérant que si la réconciliation tant désirée ne pouvait avoir lieu, il me serait permis de l'accompagner l'été suivant en Angleterre où elle devait positivement retourner, après avoir prolongé son séjour en Russie une seconde année.

Digitized by Google

Je dois reconnaître qu'au milieu de ces pénibles circonstances je trouvai une source de consolations dans la solide amitié de plusieurs membres de la famille de la princesse; mais l'amitié de sa nièce la comtesse Bouttourlin se joint dans mon coeur à trop d'actions de grâces pour que je ne lui assigne pas une place à part. La comtesse était une belle et attrayante personne; son mari avait l'esprit très cultivé, des talents supérieurs et une conversation brillante; mais doués comme ils l'étaient tous deux pour orner la société, ils s'étaient consacrés à l'éducation de deux enfants un fils et une fille, et ils vivaient comme personne à Moscou, dans une retraite élégante et luxueuse. Ils m'invitèrent fréquemment, et j'allai plusieurs fois chez eux. Souvent le sujet de mes embarras fut mis sur le tapis; et dire que tous deux rendirent amplement justice à mes sentiments et à ma conduite, c'est donner une faible idée de la chaleur et de l'affection avec lesquelles ils ranimaient mon courage et calmaient ma peine, ainsi que des ressources exquises que je trouvai toujours dans leur société.

Nous retournâmes alors à Troitskoe; mais

Digitized by Google

quelque courte qu'eût été notre absence, chaque objet nous parut obscurci par cet esprit de malveillance qui nous avait précédés. Le sujet de la réconciliation revint souvent dans nos entretiens; mais comme la princesse n'agissait que d'après l'idée qu'elle s'était faite du devoir, je jugeai seulement combien peu je connaissais son caractère quand je m'étais flattée de pouvoir l'amener à agir contrairement à ses idées ou à adopter mes vues sur quelques points où nous étions en dissentiment.

L'hiver revint et nous reprîmes le chemin de Moscou. . . . . y était encore; son parti leva la tête, et la situation devint vraiment intolérable. Vivant dans la même ville que son fils et sa fille, la princesse ne voyait ni l'un ni l'autre. Dans les sociétés particulières il n'était guère probable qu'ils se rencontrassent; en public, il pouvait en être autrement, et les conséquences eussent été très pénibles.

Les choses en étaient là, et quels furent les sentiments de douleur, de désespoir qui accablèrent cette chère et malheureuse princesse lorsque, au commencement de janvier, elle apprit que son fils, consumé par

Digitized by Google

la fièvre, était sur le point de mourir, après être resté plusieurs jours dans un état complet d'insensibilité, incapable de reconnaître aucune des personnes qui l'entouraient! Cette nouvelle fut immédiatement suivie d'une autre plus affreuse: il avait rendu le dernier soupir!

Je n'essaierai pas de donner l'idée des scènes qui succédèrent à ce terrible événement; il y en eut qui, liées à la conduite de certaines gens, aggravèrent au plus haut degré les souffrances de ma malheureuse amie; mais il ne m'appartient pas ici d'en retracer le tableau.

Selon la coutume de l'Eglise grecque, des messes dites pour le repos de l'ame du prince Daschkoff remplirent la maison de chants funèbres psalmodiés à voix basse; les prêtres, dans leurs robes noires, avec des torches jaunes, répandaient l'encens de la mort à travers les appartements à demi éclairés.

Le silence régnait; il n'était troublé que par de légers chuchottements; les parents et les amis qui venaient en foule témoigner de leur sympathie ou de leur respect, étaient tous en grand deuil. L'appartement de la princesse était rempli de notaires, de gérants,

Digitized by Google

de témoins, de tous les tristes indices de ce qui en ce moment occupait son esprit, à savoir le soin de changer les dispositions de son testament et de régler toutes ses affaires terrestres, contemplant avec une calme confiance dans la miséricorde de la Providence le moment qu'elle croyait devoir être pour elle le signal de la délivrance.

Tranquille en ce qui concernait ma sûreté, ayant reçu l'assurance de la protection de deux Impératrices, une de ses premières pensées fut de tirer de son état d'abandon la veuve du prince Daschkoff. La loi russe laisse la femme en pleine possession de toute la fortune qu'elle apporte en mariage soit du vivant de son mari soit après sa mort; en outre, une portion du bien lui est dévolue s'il meurt intestat. Mais la princesse Anne n'ayant pas de fortune, et le prince n'ayant pas laissé de testament, elle se trouvait réduite à la très mince provision faite par la loi; et comme une mère ne peut hériter de son enfant, ce fut la soeur du prince qui devint propriétaire unique de tous ses domaines, de tous ses biens.

La princesse Daschkoff n'eut pas plus tôt résolu de devenir la protectrice de cette

Digitized by Google

malheureuse veuve, qu'elle pria deux de ses proches parentes (la comtesse E. Worontzow et Mme Noroff) de se rendre au lieu de sa retraite et de l'amener à Moscou. L'une et l'autre commission furent ponctuellement exécutées. La première entrevue entre la princesse et sa malheureuse belle-fille (ces deux femmes qui s'étaient fait mutuellement tant de mal pendant la longue période de vingt années), fut sanctifiée par la mystérieuse influence de l'être adoré de son vivant et qui les unissait l'une à l'autre uniquement parce qu'il était maintenant perdu à jamais pour l'une et l'autre!

La princesse Anne devint naturellement pour nous tous l'objet de l'intérêt le plus vif et de l'attention générale; sa triste situation excitait notre sympathie la plus ardente. Chacun de nous avait à coeur de contribuer par tous les moyens possibles à son bonheur. J'eus bientôt gagné si complètement sa confiance, qu'elle me dit combien de peine je lui avais fait éprouver en raison des méchants discours dont j'ai parlé précédemment; mais elle ajouta que j'avais des amis qui rendaient justice à mes principes; si bien que, pour sa part, elle avait

Digitized by Google

envisagé ma connaissance avec plus de plaisir que de peine. D'ailleurs, la source d'où coulait la calomnie n'était pas un mystère pour elle; car le souffle empoisonné qui en jaillissait n'avait pas tardé à détruire son bonheur. . . . . avait été longtemps son ennemie la plus acharnée. Elle n'hésitait pas à déclarer qu'à cette influence seule pouvait être attribué le parti qu'avait pris le prince de vivre loin d'elle, et par conséquent la triste existence qu'elle avait menée, en butte à l'abandon et à mille mortifications.

L'intérêt chaleureux que j'apportais à son bonheur et ma reconnaissance pour la confiance qu'elle mettait dans mon zèle à la servir furent autant de liens de tendresse mutuelle qui nous unirent étroitement. En quittant la Russie, je reçus d'elle une lettre dans laquelle cette pauvre femme déplorait, avec mon départ, la perte de sa seule amie sincère et de son meilleur avocat auprès de sa belle-mère.

Rien de plus touchant que les circonstances particulières où la princesse Anne se trouvait placée. Cependant la vérité m'oblige à avouer que personne ne pouvait

Digitized by Google

offrir personnellement moins d'intérêt, même dans une pareille situation. Son caractère avait acquis sa pleine maturité dès l'âge de quatorze à quinze ans; et quand elle eut perdu la fleur de la jeunesse avec ses grâces sans nom, elle perdit en même temps tout attrait. Il est vrai de dire qu'elle était inoffensive et si désireuse de plaire (surtout à la princesse), que ses attentions en devenaient fatigantes et étaient souvent hors de propos.

La conduite de la princesse envers elle était uniformément bienveillante. Il fallut employer des hommes de loi pour arranger ses affaires. Les choses marchèrent très lentement; et en attendant, la princesse acheta pour sa belle-fille une maison très élégante et pourvut à toutes ses dépenses. Ces soins occupèrent tellement la princesse, qu'elle ne put se rendre à Troitskoe à l'époque accoutumée; et avant que les affaires de la princesse Anne fussent convenablement arrangées, l'époque arriva où ma soeur devait forcément partir pour l'Irlande.

Notre liaison avec la princesse Anne avait mis en lumière les traits du caractère de . . . . .; ce qui accrut le déplaisir

Digitized by Google

qu'avait ma soeur à me voir rester en Russie et en fit un véritable désespoir. Ce sentiment fut loin d'être affaibli par une circonstance qui se produisit au milieu d'une suite d'horreurs quotidiennes et de dégoûts de toute sorte. Je dois absolument m'abstiner de raconter le fait, et cela par des motifs de délicatesse que je ne saurais surmonter . . . . . .

. . . . . .

L'affaire fut passée sous silence; mais elle resta profondément gravée dans l'esprit de ma soeur, bien qu'elle comprît aussi bien que moi l'impossibilité absolue où j'étais non-seulement de quitter la princesse dans un pareil moment, mais même d'en former la pensée. Tout ce qu'elle pouvait s'aventurer à demander, c'était la permission pour mon frère aîné de venir en Russie au printemps suivant et de me ramener dans mon pays où je passerais une année au sein de ma famille, après avoir été si longtemps absente. Cette permission fut accordée, et j'ai quelque raison de croire que la princesse avait l'intention secrète de revoir l'Angleterre, si l'affaiblissement de sa santé ne s'opposait pas à ce voyage; mais elle n'était

Digitized by Google

pas en état d'entreprendre une longue excursion, elle ne put même pas mettre à exécution son idée favorite de conduire ma soeur à Riga et de nous montrer ce côté du pays. Cependant elle se détermina à l'accompagner une partie du chemin vers Pétersbourg, et le 4 juillet nous nous mîmes tous en route, y compris la princesse Anne et ses domestiques.

Nous passâmes une journée dans un monastère voisin de Moscou, puis nous nous acheminâmes vers Klin. Ce fut le 7 juillet que nous nous séparâmes de ma soeur et de son escorte; ils se rendaient à St. Pétersbourg; et nous, remplis de mélancolie, nous revînmes lentement à Moscou. Cependant ma soeur était de beaucoup la plus à pleindre, car son imagination ne trouverait que trop d'aliments dans l'absence et éprouverait de vives alarmes pour ma sûreté. Au bout de quelques semaines à peine, la paix fut proclamée entre la Russie et la France, présage probable d'une guerre entre l'Angleterre et la Russie qui, dans les prévisions de la princesse, semerait de difficultés mon retour et détruirait même la régularité de notre correspondance. De

Digitized by Google

plus en plus inquiète, ma soeur se croyait à peine le droit de garder au sujet de ..... l'étroit secret que je lui avais imposé avant son départ, sachant bien que je serais rappelée d'autorité par mon père et ma mère s'ils soupçonnaient la vérité.

Je considère comme une bénédiction du ciel de n'avoir jamais éprouvé une crainte sérieuse à travers toutes ces émotions; ce qui m'affligeait, c'était l'anxiété que je causais à ma soeur, et je tremblais que par une inadvertance de sa femme de chambre les circonstances que je voulais cacher ne vinssent à être connues de ma famille.

Ma soeur passa à travers la flotte anglaise, le jour même qui précéda le bombardement de Copenhague, et elle ne tarda pas à arriver en Angleterre. Notre séjour à Moscou se prolongea de quelques semaines, à cause des affaires de la princesse Anne; puis nous retournâmes à Troitskoe. Nulle part la princesse Daschkoff ne se trouvait plus à l'aise, et elle y recouvra rapidement ses forces.

La déclaration de guerre entre l'Angleterre et la Russie interrompit notre court intervalle de repos domestique; le peu de lettres que je recevais maintenant de ma

Digitized by Google

soeur trahissaient la plus pénible anxiété à mon égard.

Pauvre soeur! des cauchemars d'empoisonneurs ou d'exil ne cessaient de lui apparaître; et comme les Anglais commençaient à quitter la Russie dès qu'ils avaient pu obtenir leurs passeports, et qu'il y avait à présent certitude de l'impossibilité pour mon frère de venir me chercher, mon esprit se trouva plongé dans une cruelle perplexité. J'avais peur de prendre la seule occasion favorable pour m'en retourner dans ma patrie, et si je la perdais par ma faute, d'avoir de graves reproches à me faire non-seulement pour m'être exposée à je ne sais quel danger en pays ennemi, mais encore pour l'effet que ma conduite produirait sur l'esprit de mes amis d'Angleterre. Cette idée me tourmentait jour et nuit, mais le courage me manquait pour la communiquer à la princesse, et peut-être n'eussé-je pas été à la hauteur de ma tâche si l'on ne m'eût annoncé le départ immédiat du colonel Pollen et de sa femme avec qui j'étais liée. Je fis alors un effort désespéré, et trouvai chez mon amie vénérée plus de chagrin que je n'en pouvais supporter. Elle consentit

Digitized by Google

cependant, vu l'urgence; notre unique consolation fut dans la promesse solennelle que je fis de lui revenir dans le cas où la paix se rétablirait, à moins qu'elle ne vînt elle-même en Angleterre, — espérance qu'elle avait toujours caressée, bien que l'état du Continent plus encore que celui de la santé de la princesse, ne permît pas pour le moment de se bercer de cette illusion.

Je dois passer sous silence des scènes d'angoisse inexprimable. J'écrivis à Mistress Pollen, et comme le temps était trop précieux pour me permettre d'attendre sa réponse, (d'autant plus que chaque jour apportait une torture que j'avais peine à supporter), afin de ne pas prolonger davantage cette espèce de mort lente je fixai le jour de mon départ; ou plutôt, une heureuse nécessité le fixa pour moi. Le colonel Laptoff, ce brave et honorable ami de la princesse, était justement sur le point de partir pour Pétersbourg avec sa fiancée; en me confiant à leurs soins pour le voyage, la princesse trouva un allégement momentané à sa souffrance. Je m'entendis secrètement avec Mlle Istlainoff afin qu'elle m'écrivît, et que si la princesse continuait d'être plongée

Digitized by Google

dans le même accablement, je pusse, à tout risque, revenir sur mes pas. Nous jugeâmes mutuellement qu'il valait mieux éviter de nous faire des adieux; le coeur tout saignant, je m'éloignai de sa chère, bien chère présence et je quittai secrètement la maison, à la fin d'octobre 1807. Je fis à pied un chemin considérable pour que le bruit de notre voiture ne vînt pas arracher la princesse au sommeil fébrile dans lequel elle était tombée. Je répétai mille fois à la toute bonne M^elle^ Istlainoff la promesse d'écrire sous peu de jours; et soutenue par la pensée d'avoir accompli mon devoir, je dis adieu à tous les amis qui s'étaient réunis pour ce triste rendez-vous; puis, sachant à peine ce qui se passait, je fus hissée dans ma voiture.

A mon arrivée à Pétersbourg, je fus reçue chez la comtesse Irène Worontzow, proche parente de la princesse. Là, j'appris que le colonel Pollen et sa femme étaient partis le matin même pour Revel avec lord Royston et plusieurs voyageurs anglais; que Mistress Pollen n'avait nullement reçu ma lettre; et qu'avant que je pusse quitter Pétersbourg, il s'écoulerait plus de temps que

Digitized by Google

je ne l'avais présumé, parsuite de la difficulté qu'il y avait pour un sujet britannique à obtenir ses passeports.

Des démarches furent immédiatement commencées par M. Cavanaugh, négociant anglais, excellent ami dont je ne saurais trop vanter l'affection. Je lui confiai toutes mes inquiétudes relativement à la princesse et la possibilité qu'une lettre me rappelât à Moscou. Cependant comme M. Cavanaugh, ainsi que le Dr. Rogerson et tous mes amis me recommandaient instamment de prendre, à tout événement, un passeport, je fis les démarches nécessaires; bien que le départ de Mistress Pollen ne me laissât d'autre ressource que de m'adresser à l'ambassadeur de Suède qui ne devait quitter Pétersbourg qu'au printemps.

Comme la princesse avait écrit au comte Romantzoff pour le prier de me prêter tout l'appui possible, je sollicitai une audience, annonçant que je me présenterais chez lui à ce sujet. Je fus reçue par sa soeur, vieille dame très polie; elle m'accueillit avec les plus grandes marques de distinction, pour l'amour de la princesse qu'elle admirait et respectait. Bientôt après, parut son frère

Digitized by Google

le ministre, dont les manières de courtisan et les expressions de bienveillance exagérée eussent pu me faire supposer qu'il était entièrement absorbé par mon affaire, et qu'il n'existait que pour me rendre service. Quand je lui parlai du désappointement que m'avait causé le départ de Mistress Pollen, il insinua l'idée d'accepter les services de l'ambassadeur de Suède. Je le priai alors, conformément au désir de la princesse, de me dire s'il appuierait auprès de leurs Majestés impériales ma demande d'une audience de congé que je me proposais de solliciter non comme sujette anglaise, mais comme ayant contracté envers elles des obligations personnelles dont je lui rendis compte. Après quelques moments de réflexion, il promit de mettre mes paroles aux pieds de leurs Majestés et d'aller m'instruire du résultat qu'il aurait obtenu. Il me pria de le consulter dans tous les embarras que je pourrais éprouver, comme s'il était mon proche parent, et déclara qu'il se tenait très honoré que la princesse lui eût fourni l'occasion de m'être utile.

Après m'avoir promis de m'envoyer mon passeport et de mettre immédiatement mon

Digitized by Google

affaire sous les yeux de l'Empereur, qui ne manquerait pas sans nul doute de faire en ma faveur une exception aux règles générales concernant les étrangers, il me conduisit, le chapeau à la main, à travers une longue file d'appartements splendides et une foule innombrable de laquais, jusqu'à la portière de ma voiture et me laissa enchantée (en dépit de la raison) de la suavité de ses manières.

Je savais que le comte Romantzoff avait en Russe un sobriquet qui roulait sur le mot sucre; mais avant cette visite j'étais loin de me douter de la fausseté excessive de son caractère. Quand, voyant qu'il ne me donnait aucun avis comme il m'avait permis de l'espérer, qu'aucun passeport ne m'arrivait en dehors des formes habituelles et par la faveur impériale, que par conséquent le comte ne s'était occupé le moins du monde ni de mes intérêts ni de ses offres de service, j'exprimai ma surprise, on m'apprit alors ce que hors moi, tout le monde, Russes et Anglais, paraissait savoir si bien: son dévouement absolu aux intérêts français et le degré de confiance qu'il fallait attacher à ses promesses!

Digitized by Google

Ce ministre était si complètement français, qu'il écrivait en langue française toutes ses pièces officielles que ses secrétaires traduisaient ensuite en russe. Ce fut pour cette raison que le premier embargo mis sur les vaisseaux anglais, à l'effet de les saisir „pour quatre jours" fut par erreur traduit en ces termes: „Dans quatre jours." Les Anglais n'eurent pas eu plus tôt connaissance de cet absurde oukase que, soupçonnant la vérité, ils répandirent l'alarme, filèrent leurs câbles et purent gagner le large sans avoir été inquiétés, tandis que le comte Romantzoff écrivait pour la première fois, dans sa langue maternelle, un oukase pour les faire arrêter comme prisonniers de guerre! — L'anecdote me fut contée par la personne même qui fut envoyée de Pétersbourg à Cronstadt pour avertir les Anglais du sort qui les menaçait; elle ajouta que deux ou trois vaisseaux, dont les capitaines n'avaient pu partir à temps, faute de lest, étaient retenus en ce moment.

Chaque jour je recevais de ma bien aimée princesse une lettre qui me coûtait plus d'une l'arme amère. Cependant Mlle Ist-

Digitized by Google

lainoff ne m'avait pas écrit encore. J'acceptai du baron Hogguer (ci-devant ambassadeur de Hollande et qui avait renoncée à son pays quand son pays avait renoncé à sa liberté), j'acceptai une recommandation auprès de son ami le baron Steding, ambassadeur de Suède. Ma visite à cet excellent vieillard différa en tout point de celle que j'avais faite au comte Romantzoff. Sa maison était simple, son train modeste; il vivait dans la retraite, par suite de la situation où se trouvait la Cour qu'il représentait, quoique du reste il fût estimé personnellement par l'Empereur. Plein de douceur, de dignité, de chaleur de coeur, c'était aux effets qu'on pouvait juger de sa bienveillance empressée. Sans me faire de grandes protestations, il me donna tout lieu de penser qu'il trouvait un plaisir réel à m'être utile. Il témoigna de son profond respect pour la princesse. Je jugeai cependant que comme il ne parlait pas d'emmener M^me^ Steding ou ses filles à bord de la frégate qui devait le transporter, je ne pouvais plus songer au voyage en société que j'avais voulu faire; et bien que dans sa bonté parfaite il me proposât de les accom-

Digitized by Google

pagner là où finalement ils se décideraient à se rendre, je sentis les inconvénients que cela pourrait avoir pour une aussi nombreuse famille, et je pris congé de lui, décidée à attendre des nouvelles de Moscou avant de prendre un parti définitif.

Enfin des nouvelles m'arrivèrent. Quoique Mlle Istlainoff me dît que la princesse allait beaucoup mieux, cependant il y avait dans la lettre de ma bien-aimée princesse une nuance d'espoir que mon amie avait dû concevoir en apprenant le départ de Mistress Pollen: ses sentiments se trahissaient avec tant de force dans cette lettre, que je réfléchis combien ce serait cruel à moi de ne point retourner à Moscou, lorsqu'il me fallait nécessairement rester quelques mois de plus en Russie. La princesse s'attendait fermement à la conclusion de la paix; et si la paix était signée au printemps, elle était bien résolue à m'accompagner. Peu de Russes en effet s'imaginaient que la guerre pût se prolonger plus d'un an.

Dès lors ma détermination fut prise. J'avais obtenu d'utiles renseignements depuis que j'étais à Pétersbourg, de plus, je jugeais que selon toute probabilité plusieurs familles

Digitized by Google

anglaises retourneraient chez elles l'année suivante. Le temps que je passai chez la comtesse Worontzow (un mois environ) fut des plus agréables. Mais je n'entrerai pas dans de plus amples détails sur ce qui m'arriva à Pétersbourg. Je fis toutes mes dispositions pour rejoindre le plus tôt possible à Moscou ma bien-aimée princesse, et elle accueillit mon arrivée avec les marques les plus touchantes de son attachement. Elle m'annonça qu'ayant pris des informations sur plusieurs prisonniers, elle avait le matin même fait mettre en liberté cinq débiteurs insolvables détenus dans les prisons de Moscou où ils étaient restés des années entières, et qu'elle avait voulu que chacun d'eux offrit un Te Deum pour célébrer religieusement le retour de son amie.

„Ceci, mon enfant, ajouta-t-elle, est une fête digne de vous, digne de votre mère russe; je n'eusse pas voulu donner, à cette occasion, un bal ou un concert; car je savais le moyen de vous faire plus de plaisir."

Non contente de cela, elle fit à la princesse Anne et à Mˡˡᵉ Istlainoff de magnifiques cadeaux et distribua de l'argent à

Digitized by Google

tous les domestiques de la maison. J'ajouterai un trait caractéristique: elle me mena dans sa chambre à coucher, ouvrit un tiroir, et me montra une paire de gants qui avaient été à moi et que j'avais portés au point d'y laisser l'empreinte de ma main. J'avais par hasard oublié ces gants sur sa table de toilette quelques jours avant mon départ de Moscou, et depuis ce moment elle les avait précieusement gardés.

Il n'y avait vraiment rien de comparable à son affection pour moi, à sa tendresse, à son attachement; quelquefois je pense combien j'ai pu paraître ingrate pour avoir jamais songé à la quitter. Mais à la vérité je n'étais pas ingrate, et si j'ai dit bien des choses, il en est bien aussi qui restent et resteront toujours ensevelies dans mon coeur. Retourner à Moscou, à cette époque, c'était une sorte de folie romanesque que ma chère princesse pouvait seule inspirer; de même que mon départ suivant fut un acte de devoir envers mes parents qui avaient mis en moi une confiance illimitée, ainsi que de justice envers ma propre responsabilité.

Le temps se passa pour nous à Moscou sans incidents extraordinaires. Les affaires

Digitized by Google

de la princesse Anne trainaient sans aboutir à un résultat et soulevaient continuellement des points litigieux. Deux jeunes personnes, parentes de la princesse, étaient venues habiter sa maison peu de temps avant mon départ pour Pétersbourg. Elles étaient orphelines et presque sans amis: c'était leur seul titre auprès de sa princesse, mais un titre qu'elle désavouait rarement. En conséquence, elle les prit sous sa protection; de sorte qu'elle avait toujours une société aimable quand nous restions au logis, ce qui devint plus que jamais notre habitude.

Au printemps de 1808, nous apprîmes dans tous ses affreux détails la terrible catastrophe du naufrage où périrent lord Royston et le colonel Pollen. J'eusse pu être enveloppée dans cet épouvantable sinistre; aussi tous mes amis s'empressèrent-ils de me féliciter de n'y avoir pas été comprise, et la princesse y vit-elle une intervention toute particulière de la Providence en ma faveur. Quant à moi, j'éprouvai envers Dieu une profonde reconnaissance pour mon salut; en même temps que je me sentais humiliée de ces félicitations empressées; car elles ne me faisaient sentir que plus

Digitized by Google

fortement quel être insignifiant j'étais, comparée à ceux dont les vertus, les talents et les promesses d'avenir avaient été en un instant ensevelis dans une tombe liquide! Je citerai à part lord Royston; il venait d'entrer dans la vie active, il devait devenir un soldat ou un homme d'Etat. Dans toutes les positions, il eût fait l'honneur de son pays; en entendant raconter quelques circonstances de sa vie, qui pouvaient faire juger l'homme, j'avais senti qu'un jour l'Angleterre l'eût compté parmi ses héros et lui eût dû une glorieuse consécration! J'étais fière de l'appeler mon compatriote, bien que je ne l'eusse vu qu'une seule fois; mais il y a des temps où la bonté et la grandeur sont des obligations et comme une dette pour quiconque éprouve quelque patriotisme; et même en pays ennemi, lord Royston inspira un sentiment universel, celui d'un profond et juste regret pour sa fin prématurée.

Toute correspondance avec l'Angleterre était maintenant interrompue; bien que j'envoyasse des lettres par tous les moyens possibles, comme je ne recevais point de réponse, j'avais lieu de supposer que ma famille était dans une ignorance égale à mon égard. Tout cela,

Digitized by Google

joint à des circonstances difficiles auxquelles j'ai déjà fait allusion, fut cause que je me reprochai souvent de n'être point restée à Pétersbourg, et de n'avoir pas épargné ainsi à ma chère princesse, aussi bien qu'à moi-même, une seconde scène de séparation qui, je le savais maintenant, était inévitable.

Les chances de paix s'affaiblissaient de plus en plus; les années menaçaient de s'écouler et de me retrouver encore prisonnière volontaire. Je ne pourrais plus revoir ni mon père ni ma mère dont la santé avait commencé à décliner; leur inquiétude sur mon compte ne pouvait manquer d'empoisonner le reste de leurs jours; et quant au chagrin de ma soeur, je n'en étais que trop certaine. Ces idées ne me laissaient aucun repos; d'un autre côté, il était cruel de me séparer de la princesse. Au sein d'une telle agitation, il n'était pas étonnant que mon esprit fût abattu et ma santé altérée. La princesse s'en apercevait; mais n'ayant pas plus que moi le courage de parler de séparation, elle arrangea un petit voyage à Kalouga pour changer d'air, et nous nous entendîmes mutuellement sans nous être communiqué nos craintes mutuelles.

Digitized by Google

Enfin, dans la dernière semaine d'août une lettre m'arriva d'un ami de Pétersbourg; il m'annonçait le départ immédiat d'une famille de ma connaissance par le dernier vaisseau qui pour cette saison allait quitter la Russie. Il me devint donc indispensable de parler maintenant ou jamais. Je montrai la lettre, et la princesse, au milieu de ses larmes, reconnut qu'elle s'était attendue à ce qui arrivait, parce qu'elle savait bien que cela devait arriver.

Les scènes qui avaient marqué l'année précédente se répétèrent avec leur teinte de deuil; cependant, sous un rapport, la situation était meilleure; car toutes deux nous sentions la loi d'une impérieuse nécessité, et les fluctuations du doute n'existaient plus.

J'emmenai avec moi ma femme de chambre qui était Russe, l'économe de la princesse et un valet de pied: la seule différence qu'il y eut entre ce départ et le précédent, ce fut un embrassement douloureux et une fervente bénédiction, qu'elle me donna comme si elle prévoyait que ce fût la dernière.

Une heure après, je me glissai dans sa chambre où elle dormait avec cette souriante et placide expression de l'enfance, que jamais je

Digitized by Google

n'ai connue, sauf chez elle, à aucune personne âgée. Les yeux presque voilés par mes pleurs, je contemplai son cher visage, et je la quittai pour ne plus la revoir dans ce monde!

J'allai demeurer de nouveau chez la comtesse Worontzow; mais bien qu'il me soit possible de m'étendre longuement sur sa bonté, sur l'agréable genre de vie qu'elle mène, sur la société qui fréquente sa maison, ainsi que sur sa charmante soeur la princesse Galitzin dont la conversation m'enchantait particulièrement, cependant je dois passer tous ces détails, de même que les retards et les ennuis qui hérissèrent pour moi l'obtention d'un passeport, quoique la princesse m'eût adressée et recommandée instamment au prince Kourakin, alors ministre des affaires étrangères. J'en viens tout de suite à la dernière semaine que je passai en Russie.

Les choses semblaient marcher parfaitement quand j'eus l'extrême chagrin d'apprendre que la famille à laquelle je voulais me joindre était absolument forcée de rester en Russie par suite de la maladie dangereuse d'un de ses membres. Me voilà rejetée dans de nouveaux tourments. Retour-

Digitized by Google

ner à Moscou après tout ce qui s'était passé eût été de la barbarie; m'en aller seule en Angleterre, impossible; je ne pus même obtenir un passeport pour que ma pauvre et fidèle Russe m'accompagnât. La flotte qui allait mettre à la voile était Américaine, et, après son départ, toute chance de passage était perdue. Tous mes amis s'intéressaient à ma position: les uns cherchaient pour moi des moyens de faciliter et régler mon voyage, les autres faisaient des efforts pour hâter la délivrance du passeport, que le prince Kourakin semblait en vérité ne devoir jamais donner. L'Empereur était alors absent; et je ne puis dire si cette circonstance retardait l'expédition des affaires publiques; mais les retards étaient d'autant plus désolants qu'à cette époque un délai nous exposait aux terribles tempêtes de la Baltique.

Enfin le Dr. Rogerson et M. Cavanaugh vinrent m'annoncer triomphalement que M. John Haliday, frère du gentleman avec qui j'avais fait le voyage de Moscou, lequel M. John j'avais bien connu depuis mon arrivée en Russie, était au moment d'aller rejoindre sa femme et sa famille en Angleterre, et

Digitized by Google

que, si je voulais accepter sa protection, il s'offrait volontiers à m'escorter.

Ce même M. Haliday était un des passagers à bord du vaisseau où périrent lord Royston et le colonel Pollen, et sur vingt-six ou vingt-sept il fut le seul qui échappa à la mort.

J'étais trop heureuse de cette offre pour hésiter à l'accepter; la seule chose qui m'inquiétât, c'était mon passeport qui chaque jour m'échappait sous une nouvelle forme; à la fin je le reçus.

Pendant tout ce temps, M. Cavanaugh n'avait cessé de me témoigner une sincère et active amitié. Tous les préparatifs étaient faits, et le 19 octobre je devais quitter Pétersbourg et me rendre à Cronstadt, où je m'embarquerais; quand, la veille au soir de mon départ, M. Cavanaugh vint me voir et me dit d'appeler à moi tout mon courage, car il avait à m'instruire d'une circonstance très singulière et très embarrassante. Il m'apprit qu'un de ses amis, personnage officiel, l'avait, le matin même, demandé trois fois en son absence; que frappé de la persistance de ces visites, il lui avait écrit un billet, qui avait été suivi d'une visite nouvelle de ce gentleman; son ami ne faisait

Digitized by Google

que de le quitter. Il avait informé M. Cavanaugh que, le sachant lié d'amitié avec Miss Wilmot, il n'avait pu résister au désir de lui donner l'avis suivant: bien que Miss Wilmot eût obtenu son passeport, cependant, comme le gouvernement avait reçu avis qu'elle emportait de Russie des papiers importants, trois officiers avaient été désignés pour la suivre, l'un au port de Cronstadt, le second à Narva et le troisième à Riga, avec ordre de l'arrêter à celui de ces ports où elle voudrait s'embarquer, et là d'examiner tout son bagage de la manière la plus minutieuse; que le gouvernement avait les plus grands soupçons contre elle; et que, en sa qualité d'ami de M. Cavanaugh, il l'exhortait à ne point accompagner Miss Wilmot, ne fût-ce que dans une partie de son chemin de peur de paraître de complicité avec elle.

J'avais certainement des papiers, car je possédais les Mémoires de la princesse, écrits de sa propre main; de plus, la copie de la correspondance entre elle et Catherine II; outre divers autres papiers et des lettres de quelques personnes habitant la Russie pour leurs amis d'Angleterre.

Digitized by Google

Je fus obligée de défaire une malle pour en retirer tous ces objets. M. Cavanaugh en fit un paquet à part, qu'il envoya à bord du vaisseau sur lequel j'avais pris passage, ayant bien soin de demander qu'on le mît au fond d'un des coffres de matelots.

Je gardai les lettres dans mon pupître à écrire, pour les renvoyer ou les détruire ou les ouvrir, selon les circonstances.

En suite je jetai les yeux sur la petite collection de papiers particuliers que j'avais et je les abandonnai à leur sort, jugeant qu'ils étaient parfaitement inoffensifs. Dans le nombre était une collection d'exercices en français corrigés par la princesse et dont j'ai parlé déjà. Parmi ces exercices il y en avait un où, faute d'avoir quelque chose de mieux à dire, je racontais le tressaillement que m'avait causé une petite souris en courant le long de ma manche, et disais que j'avais pris l'animal par la queue pour ne pas marcher sur lui. A la suite de cette lettre, plus longue que de coutume, la princesse m'avait complimentée sur mes progrès en fait de style; elle me disait qu'en épargnant la vie de la petite souris j'avais écouté une fausse pitié, vu que cette race se multi-

Digitized by Google

pliait si rapidement qu'elle était devenue un fléau etc. On verra ci-après pour quelle raison je note cette circonstance insignifiante.

Ce paquet remplit un coin d'un très petit coffre à ouvrage, de couleur rouge, lequel continait mes bijoux; et rien de plus.

Ces petits arrangements terminés, mon lourd bagage fut envoyé par eau, ainsi que M. Cavanaugh l'avait décidé d'avance; certaine maintenant de n'avoir plus rien à craindre, je retournai chez Mme de Worontzow qui donnait une grande fête. Le lendemain, je dis adieu à la comtesse, et j'allai passer la nuit à Oranienbaum.

Le jour suivant, de très bonne heure, comme nous nous preparions à nous rendre à Cronstadt, et tandis que je contemplais le palais impérial, ma femme de chambre remarqua un gentleman qui semblait surveiller nos mouvements; et au moment où nous allions descendre dans le bateau, ce même étranger se trouva là précisement pour nous offrir la main.

Pendant la traversée, il s'ingénia à m'adresser tour à tour la parole en français, en italien et en anglais; tantôt il déplorait la guerre actuelle, tantôt il vantait mon pays; mais les

Digitized by Google

secousses de la vague me rendaient parfaitement insensible à toutes ses observations.

Sur le rivage, je perdis de vue notre compagnon. Il était encore d'assez bonne heure pour que je pusse partager le déjeuner de M. Haliday, qui était arrivé de la veille et m'attendait. Dans le cours de la matinée M. Cavanaugh arriva, et nous commençâmes à penser que son ami lui avait donné une fausse alarme; car déjà tout mon bagage avait passé par la douane, et l'on y avait opposé le cachet du Gouvernement. M. Cavanaugh ne nous quitta pas avant quatre heures, et alors il se retira enchanté de l'idée que tout allait bien. Cependant dans la soirée, l'agent britannique vint, pâle et terrifié, réclamer, au nom de M. Kaisaroff, conseiller de la Cour, une petite caisse rouge qui manquait dans le bagage qu'on m'avait vue apporter le matin. Le pauvre homme dit que toute la ville était dans un état de consternation; car M. de Kaisaroff semblait avoir une grande autorité, et il avait retiré de mes malles tous les cachets du gouvernement en ne tenant aucun compte des droits du directeur de la douane. Naturellement, j'envoyai la petite caisse, et

Digitized by Google

j'attendis bien patiemment mon sort. Au bout de trois heures, la caisse me fut retournée, avec un message destiné à m'avertir que M. de Kaisaroff pourrait bien me la redemander dans la soirée.

Pendant plusieurs matinées de suite, mes habillements et mon bagage furent saccagés sans pitié à la douane; et comme je me trouvais avoir une grande quantité de papiers et de lettres, collection de cinq années, que M. Kaisaroff s'était engagé par serment à lire en entier, aussi bien que ma musique manuscrite, mes traductions de chants russes, et vingt petites folies, écrites en une langue qu'il connaissait très imparfaitement, notre conseiller ne pouvait se former sur tout cela que des idées très vagues loin d'asseoir un jugement solide, comme il s'en était flatté.

J'étais résolue à ne pas lui laisser supposer que j'éprouvasse la moindre alarme; en conséquence, je l'invitai à venir me voir, puis à dîner à une espèce de table d'hôte qui était servie pour les Anglais. Il y vint, et aussitôt je me mis à lui parler de la manière la plus tranquille du monde de ce qui pouvait arriver; je le nommai mon cham-

Digitized by Google

bellan de service, mon confident malgré moi. Je ne pus parvenir à bien distinguer s'il était pour moi un ami ou un ennemi. Par ses manières et, autant que j'en pus juger, par sa conduite, il était un ami pour moi; mais on m'affirma le contraire, ou me dit particulièrement qu'il avait recommandé à tous les capitaines de me refuser le passage sur leurs vaisseaux. En réalité, je commençais à devenir une dangereuse cargaison; car le pauvre capitaine qui s'était engagé à me prendre à son bord avec M. Haliday, reçut bientôt une visite spéciale sur son bâtiment où, en cherchant des papiers, on trouva quelques matelots cachés, ce qui fut presque pour lui la cause d'un très grave embarras. Cependant ce capitaine était un homme bienveillant, sincère, et il prit si chaudement à coeur l'idée du séquestre mis sur une jeune femme, qu'il jura avec la galanterie d'un vrai marin qu'il risquerait sa vie plutôt que de me laisser parmi des barbares qui osaient se conduire d'une manière aussi inhumaine.

Par une singulière bonne fortune, les Mémoires qui, en ce moment, étaient à bord, échappèrent aux recherches. Cependant,

Digitized by Google

comme on s'attendait à une seconde visite, il devint nécessaire pour la sûreté du capitaine ou de détruire ce manuscrit ou de le rapporter à terre.

Je l'autorisai à faire tout ce qu'il jugerait convenable, l'avertissant que je préférais naturellement la seconde alternative. Il se rendit donc à bord avant le point du jour, mit le paquet sous son large par-dessus, et ordonna à ses matelots de ramener sa chaloupe vers le rivage. Mais à l'instant même où il allait passer de son vaisseau dans la chaloupe, une barque de la douane arriva avec onze hommes à bord. Ces hommes se répandirent sur le vaisseau,, et s'y établirent comme gardiens jusqu'au moment où le bâtiment mettrait à la voile. Le capitaine différant un peu de partir, fit servir à ces hommes, en guise de rafraîchissements du porter de Londres, et tandis qu'ils étaient en train de s'en régaler, il se glissa dans sa chaloupe ayant donné d'avance un signal, et fit ramer vers le rivage. Là, il me remit le paquet, de l'air le plus amical et le plus triomphant du monde.

Ce même jour, j'eus une conférence avec M. de Kaisaroff qui me dit, en réponse à

Digitized by Google

plusieurs questions posées par moi, que jusqu'à présent il n'avait rien trouvé qui pût justifier les alarmes; qu'il était vrai que le Gouvernement me supposait chargée de secrets importants pour l'Angleterre, et que mes relations politiques étaient bien connues; il ajouta qu'il avait retranché ma musique de mes papiers, ne sachant pas exactement si les notes n'étaient pas des chiffres dont je possédais la clé; il y avait également certain papier qu'il craignait d'être obligé de soumettre au Gouvernement, pour le laisser à la décision de Sa Majesté; en attendant, il mettait embargo sur le bâtiment que je désignerais comme devant me mener en Angleterre, et le reste des navires pourrait partir tranquillement.

Je lui demandai ce que c'était que ce papier, et si outre moi quelqu'un se trouvait impliqué dans l'accusation? Certainement, dit-il. On supposait que la princesse Daschkoff me guidait en toutes choses; mais il espérait qu'il ne résulterait rien de grave de l'affaire; et en tout cas, il était persuadé que je n'avais rien à craindre. Je m'informai avec un trouble extrême de ce que pouvait être ce papier, et déjà je sentais

Digitized by Google

que si par suite de mon imprudence il arrivait malheur à la princesse, je serais brisée de désespoir; quand, admirez bien! se montra la petite souris!...

Je partis d'un éclat de rire et dis à M. de Kaisaroff, après un moment de réflexion qu'il méritait qu'on le laissât dans son erreur pour le punir de la peur qu'il m'avait faite: car aussi sûrement qu'il avait mis ce papier de côté pour le soumettre sérieusement au Sénat, il deviendrait lui la fable de tout Pétersbourg!

Il parut troublé à son tour; alors je lui dis que comme il s'était montré poli et même bienveillant, je lui expliquerais le fait dans toute sa simplicité; que pour ma musique, je pouvais affirmer sur serment qu'il y avait juste autant de mystère que dans la souris, mais pas davantage.

Je lui dis ce que j'ai rapporté déjà; et bien que M. le conseiller jugeât devoir conserver un air d'importance et soutenir sa finesse aux dépens de sa franchise, je répondrais qu'il était désormais convaincu de la vérité et très alarmé à l'idée de devenir un sujet de risée; en effet, il termina l'affaire en promettant de lire le papier une

Digitized by Google

quatrième fois et d'y réfléchir plus attentivement. Il parla cependant d'une lettre sans signature qu'il avait trouvée et qu'il attribuait à une tout autre personne que celle qui l'avait écrite; et cette lettre, il lui donnait un air d'importance en la mettant à un point de vue politique.

Je lui expliquai également ce mystère, mais ce ne fut pas sans lui faire observer avec quelle facilité il avait altéré le sens des choses, si bien qu'une apparence de culpabilité pouvait ressortir du langage le plus innocent; ce ne fut pas non plus sans lui dire combien je me trouvais blessée de l'espèce d'examen inquisitorial auquel j'avais été soumise. Je le plaignais d'avoir été choisi pour servir d'instrument involontaire dans une oeuvre qui ne pouvait qu'être pénible pour un homme doué de quelque délicatesse. Ainsi mon courroux n'était point personnel. Quant à faire retenir une heure seulement un malheureux capitaine, ma conscience s'y refusait, surtout dans une saison aussi avancée; je ne pouvais songer à quitter ce pays tandis que la princesse était, fût-ce au degré le plus éloigné, impliquée dans l'accusation; en conséquence, tout ce

Digitized by Google

dont je le priais, c'était de vouloir bien fixer son esprit sur ma culpabilité ou mon innocence, car l'attente était une des pires choses qui pussent arriver.

Je lui parlai également du gêolier qui était assis le matin, à midi, le soir, en face de ma chambre à coucher, que j'avais vu mais sans y prendre garde jusqu'au moment où ma camériste me dit que mes domestiques avaient été très indignés d'apprendre parmi leurs confrères que cet homme était placé là pour me garder comme une espèce de prisonnière et pour surveiller ceux qui entraient dans mon appartement ou qui en sortaient. Si le pauvre diable avait une pareille commission, il dut la remplir en rêvant que tout allait bien; car jamais je ne le vis éveillé.

M. de Kaisaroff répondit sur tous ces points en professant pour moi le plus vif intérêt qui, dit-il, lui avait été en grande partie inspiré par la découverte qu'il avait faite parmi mes papiers de quelques lettres de la princesse Anne Daschkoff qu'il connaissait beaucoup et dont les sentiments à mon égard confirmaient chez lui la bonne opinion qu'il avait déjà conçue de moi et

Digitized by Google

plaçaient, à ses yeux, mon caractère à une grande élévation. Cependant il fit remarquer que je devais avoir quelque ennemi en Russie; et comme il connaissait ainsi que tout le monde l'histoire de . . . . . , il détourna mes soupçons de ce côté pour les diriger sur une personne que j'avais pensé jusqu'alors être mon ami et qui avait récemment joué un rôle important, ... , un gentleman fort avant dans la confiance de la princesse, qui avait lu ses Mémoires avec la dédicace et savait qu'ils étaient en ma possession.

M. de Kaisaroff me dit tout cela. Il ne voulait pas, ajouta-t-il, me faire de questions, mais il avait juré sur serment de m'empêcher d'emporter ces Mémoires hors du pays, aussi bien que tous autres papiers relatifs à la Russie; il dépendait de moi qu'il pût remplir son devoir. Il voulait me prouver son respect et ses intentions amicales en m'avertissant que même dans le cas où l'on ne trouverait rien parmi mes bagages, je devrais subir une visite personnelle avant de pouvoir quitter la Russie; et que, comme mes domestiques seraient soumis à la même formalité avant

Digitized by Google

qu'il leur fût permis de retourner à Moscou, je ferais bien d'être prudente sur la nature des lettres que j'enverrais par eux!

J'avoue qu'en entendant tout cela j'éprouvai une indignation excessive; mais comme cet avis pouvait bien n'être dicté que par l'amitié, je remerciai sincèrement M. de Kaisaroff qui prit congé de moi.

Lorsqu'il m'eut quittée, les réflexions qui m'assaillirent furent de la nature la plus pénible. Naturellement, la sûreté de la princesse était mon objet principal; et plutôt que d'exposer les Mémoires à la chance à peu près certaine de tomber dans d'autres mains et de donner lieu à je ne sais quelles fausses interprétations, je me déterminai à les détruire. Je les brûlai donc, sachant bien que ma soeur avait apporté sans encombre en Angleterre la copie que j'en avais tirée. Cela fait, je résolus de retourner à Moscou, pour peu que la chère princesse fût impliquée dans mon malheur, et de partager l'infortune avec elle pour le reste de ma vie. Je lui écrivis un récit détaillé de tout ce qui était arrivé et le lui envoyai secrètement. En attendant le résultat, je m'occupai du soin d'ouvrir les lettres au

Digitized by Google

comte Worontzow, à lady Pembroke, à la soeur de Mme Tchichagof et à d'autres, pensant que je serais un juge plus clément que M. de Kaisaroff. Je renvoyai une des lettres à son auteur, je laissai les autres ouvertes; il y en eut une seule que je ne me permis pas de lire, — c'était une lettre d'amour de la princesse Marie Sherbatoff à M. Kerr Porter; et comme je pensais que le feu était son élément naturel, je la plaçai sur une pile de bois et, en présence de plusieurs témoins, je la vis s'évaporer en pure flamme. Depuis, ces deux personnes se sont mariées.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis le matin où j'étais arrivée à Cronstadt. A la fin du cinquième jour, M. de Kaisaroff demanda une nouvelle entrevue; cette fois, c'était pour me féliciter sur mon entier acquittement. La musique! — la souris! — tout fut déclaré innocent. Ç'avait été littéralement „la montagne en travail"; et je crois que je dis cela en riant, comme je remerciais mon juge qui, pour son compte, semblait particulièrement jaloux d'être acquitté en égard à sa galanterie, désirant, bien plus demandant que j'écrivisse sur ce chapitre à la

Digitized by Google

princesse Anne, ce que je fis effectivement.

Comme ce jour-là même le vaisseau était prêt à prendre la mer, nous résolûmes de ne pas perdre de temps, mais de monter à bord le plus tôt possible. J'étais cependant menacée encore de la visite personnelle. Nous invitâmes M. de Kaisaroff à dîner avec nous et à venir nous voir à bord. Il était engagé ailleurs; mais il ne prit pas congé, ayant promis de revenir avant que nous fussions partis. Nous dînâmes donc, et ne le voyant pas revenir selon sa promesse, nous nous rendîmes au vaisseau où je dis adieu à ma fidèle et excellente Irène, non sans éprouver un déchirement de coeur, ainsi qu'aux domestiques mâles qui étaient émus jusqu'aux larmes et indignés de ce qui s'était passé.

Nous nous embarquâmes le 26 octobre, par un beau soir d'automne. A tout instant nous attendions M. de Kaisaroff; cependant nous levâmes l'ancre, et nous n'eûmes plus qu'un obstacle à franchir, — à savoir, le vaisseau-garde.

Un petit brick cheminait de conserve avec nous. Vaisseau et brick, également

Digitized by Google

bâtiments marchands, étaient tous deux chargés de chanvre. Le dernier, mal équipé, devait suivre notre sillage et être remorqué par nous en cas de besoin. A son bord était M. Donovan, subrécargue, un homme de haute taille et d'une tournure imposante, avec la goutte aux pieds et des pantoufles jaunes; singulièrement irritable, nerveux et particulièrement sensible au ridicule. Tout cela était à la surface; — les qualités meilleures de son esprit se cachaient au fond.

A son arrivée en Russie, les officiers du vaisseau-garde lui avaient acheté une pipe de vin et ils lui devaient encore cinquante livres. Comme nous passions devant le vaisseau-garde, nous remarquâmes le signal pour mettre en panne, tandis que les officiers montaient à bord de chacun des navires pour signer des papiers et notre laisser-passer. Je me mis alors en tête que M. de Kaisaroff allait venir à bord, et cette idée m'effrayait déjà beaucoup quand, à ma grande surprise mêlée de plaisir, je ne vis apparaître rien de semblable; les papiers furent signés avec toute la promptitude possible, et au bout de quelques moments nous avions levé l'ancre.

Digitized by Google

Le miracle nous fut bientôt expliqué; car ayant jeté les yeux sur notre voisin le brick, nous vîmes l'infortunée M. Donavan subissant la dernière accolade d'un officier qui, afin de créer une diversion pendant que ses camarades rentraient dans leur bateau, l'accablait d'embrassades, et qui, lui ayant marché sans pitié sur son malheureux pied, tout en lui souhaitant énergiquement un bon voyage, rejoignit ses amis, laissant M. Donavan suffoqué de rage à se voir ainsi labouré de baisers et incapable, entre la souffrance et la suffocation, de réclamer son argent que les officiers avaient oublié de mentionner dans la véhémence de leurs adieux!

J'ai bien peur d'avoir ri aux éclats, non-seulement à cause de l'incident, mais encore parce qu'il était arrivé à l'homme que j'ai décrit et qui craignait tellement le ridicule qu'il eût préféré perdre noblement cinquante livres de plus plutôt que d'être embrassé d'une façon aussi grotesque, outre sa perte présente. Cependant, grâce à cette affaire de dette, nous reconnûmes que nous eussions pu, après tout, prendre avec nous tout ce que nous eussions voulu; car si

Digitized by Google

nous étions impatients de partir, le vaisseau-garde ne l'était pas moins de nous laisser aller; et en quelques minutes nous nous perdîmes mutuellement de vue.

L'agitation de mon esprit durant une si longue période embellit le moment du départ; mais lorsque je m'assis tranquillement sur le pont et vis pour la dernière fois le soleil se coucher avec une splendeur majestueuse sur une contrée si éloignée de mon pays, et où restaient encore quelques-unes des plus vives affections de mon coeur, j'éprouvai une indescriptible sensation de calme et de mélancolie, et je tombai dans une profonde rêverie, au sein de laquelle ma „mère russe" remplissait toutes mes pensées. Jamais je n'oublierai que je fus tirée de cette rêverie par l'homme chargé du gouvernail, qui se mit à entonner une chanson anglaise, — musique que je n'avais pas entendue depuis cinq ans environ, et qui en ce moment éveilla en moi mille sensations touchantes. Cette chanson semblait me reprocher la mélancolie et le regret par lesquels je me laissais absorber, et en ranimant le cher souvenir de la famille, des amis que j'allais rejoindre, me faire goûter

Digitized by Google

par anticipation le bonheur qui m'était réservé.

La nuit était brillamment étoilée. Craignant de ne pouvoir respirer dans ma cabine close, je ne pus me résoudre à descendre. Je m'étais donc promenée sur le pont jusqu'à une heure du matin quand l'excellent capitaine fit monter mon lit qu'on étendit sur un coin de toile neuve; là, enveloppée d'un drapeau aux couleurs des Etats-Unis et d'une casaque de matelot, je m'étendis et tombai dans un profond sommeil.

J'avais dormi trois heures; soudain je suis réveillée par le plus terrible choc, par un fracas qui me sembla annoncer la destruction de l'univers. Je me mis sur mon séant et aperçus un vaisseau tout proche du nôtre; les voiles, les agrès, les mâts étaient absolument enchevêtrés. Je restai muette et comme pétrifiée d'horreur, écoutant ce qui se disait. Bientôt il devint évident pour moi, à travers la confusion des reproches, des ordres, des imprécations, que nous étions dans un imminent danger; qu'au sein des ténèbres le brick avait dévié du sillage que nous lui traçions et avait porté droit sur nous avec un vent favorable. Le

Digitized by Google

choc fut si violent, qu'en un moment il envoya de côté le brick à une distance considérable où ce bâtiment jeta l'ancre. Un instant après, nous reconnûmes avec épouvante que nous nous étions brisés en nous heurtant contre une roche; le premier choc fut suivi d'un second qui cloua le vaisseau, lequel inclinait tour à tour l'avant et la poupe.

Ce pauvre M. Haliday qui était resté dans son cadre, éprouva la secousse que nous avions tous ressentie et s'élança sur le pont, s'attendant à la répétition des scènes de désolations dont il avait été si récemment témoin et auxquelles il avait pu échapper. Pour moi, dans le premier moment de danger, peut-être ne sus-je pas bien définir mes sensations; de plus, mon esprit avait été tellement travaillé par les émotions diverses des quelques derniers mois, que jamais je n'éprouvai ni n'éprouverai peut-être jamais moins de terreur à l'approche de la mort.

Je suis étonnée de moi-même; car je me rappelle parfaitement que je remerciai le Tout-Puissant d'être seule, et que mes sentiments s'élevèrent bien au-dessus du cours ordinaire de mes pensées. Peut-être n'avais-

Digitized by Google

je jamais mieux obéi à mon devoir qu'en quittant la Russie, ni mieux reconnu l'influence de la Divinité dans un prière fervente; en ce moment ma conduite passée et ma foi me soutinrent.

Je n'avais pas le temps de m'affaiblir l'esprit en me représentant la douleur de mes amis; car bien que leur pensée eût vibré en moi, cependant l'espérance ne tarda pas à suspendre toute autre idée, et à éveiller celle du salut possible. La Providence voulut que la nuit fût belle et le vent modéré; notre vaisseau était doublé de cuivre et solidement construit; le capitaine se possédait bien, et nous inspirait à tous de la confiance par son courage et sa présence d'esprit.

Les chaloupes furent détachées et disposées pour un cas de nécessité; cependant le capitaine nous recommanda de rester à bord, s'il était possible, jusqu'à l'aube, de peur que nous ne fussions portés sur les brisants, dans une partie du golfe qu'il ne connaissait pas du tout, ayant perdu sa direction par suite de l'extinction d'un fanal. Il fit alors tirer ses petits canons autant que le lui permettaient ses munitions; et

Digitized by Google

comme il était fort aimé à bord, il obtint de ses matelots de boire moins qu'ils n'ont coutume de le faire en semblable occasion.

Il enleva tout mon bagage, et s'occupa de mettre en sûreté ce qui appartenait à tous ses passagers; il n'y eut que ses propres effets qu'il abandonna, de peur qu'on ne le soupçonnât d'avoir négligé quoi que ce fût pour sauver le vaisseau et le bagage des personnes qui s'y trouvaient.

Nous restâmes dans cette situation depuis quatre heures du matin jusqu'à huit. Alors il commença à faire assez grand jour pour permettre à M. Donovan de venir du brick sur le vaisseau offrir son aide. C'était pour lui un triste spectacle; car toute sa fortune était embarquée dans l'aventure; et il avait tant voyagé sur la pauvre „Maria", qu'en voyant ses mâts brisés, son gouvernail et ses bordages flottant à la surface des vagues, en un mot, le vaisseau tout disloqué, tout défiguré, il déclara qu'il lui semblait assister aux derniers moments d'un ami mourant.

Pouvant distinguer les objets à la clarté du matin, nous reconnûmes que nous étions dans un état plus périlleux que nous ne

Digitized by Google

l'avions imaginé d'abord. La partie du golfe dans laquelle nous nous trouvions était pleine de roches, et comme le vent fraîchissait, les brisants et les vagues étaient devenus effrayants. Ce que durant la nuit nous avions supposé être la terre, se trouvait être d'énormes masses de rochers surgissant de la mer comme autant d'îles; si dans le premier moment de confusion nous nous fussions aventurés dans les chaloupes, il est permis à peine de douter que nous eussions été perdus. Tout nous pronostiquait un mauvais temps; les canons n'envoyaient aux échos que la triste nouvelle d'un „Vaisseau en détresse"; et en promenant nos regards sur cette scène de désolation, nous ne pouvions apervevoir aucune chance de salut, si ce n'est dans le brick qui avait causé notre malheur et qui était lui-même tout détraqué. Nous quittâmes donc la „Maria" et montâmes à bord du brick, avec la résolution de faire connaître à Pétersbourg notre situation et de nous en retourner par la Finlande, s'il était possible.

Cependant les coups de canon avaient été entendus du rivage; et, à notre grande joie, nous vîmes deux petits bateaux qui s'ap-

Digitized by Google

prochaient, juste au moment où nous commencions à perdre tout espoir d'assistance pour cette journée. Il était deux heures de l'après-midi quand les bateaux, conduits par un nombre égal d'hommes et de femmes vinrent ranger notre bord. Ces gens nous dirent, en langue finnoise, qu'ils étaient d'une petite île nommée Stamieux, à vingt verstes de Fredericksham, et que c'était la terre la plus proche.

M. Haliday et moi descendîmes immédiatement dans un des petits bateaux, et avant que nous eussions atteint l'île, le vent qui par degrés s'était élevé, souffla si frais, que bien que nous sussions combien le brick était dans une situation dangereuse et que nous eussions promis d'envoyer à son aide un pilote sitôt que nous aurions mis pied à terre, ni présents ni instances ne purent décider les insulaires à affronter l'ouragan. Je ne me souviens pas d'avoir, à aucune époque, souffert pareille angoisse. D'une des extrémités de l'île, nous pouvions distinguer à la fois le brick et le vaisseau naufragé; ce dernier était la triste image de ce que le premier devait, selon toute vraisemblance, devenir bientôt à son tour;

Digitized by Google

je tremblais à tout moment de voir le brick s'enfoncer sous l'eau et tous ceux qu'il contenait périr, sans qu'il fût possible de leur porter le moindre secours; tandis que les pauvres patients qui se trouvaient à bord devaient nous juger pires que des sauvages pour les avoir oubliés sitôt que nous avions été à l'abri du péril. Mais les insulaires étaient en cette matière meilleurs juges que nous. S'ils s'étaient risqués en mer, leur petite embarcation n'eût pas duré longtemps dans un pareil ressac; d'autant plus que, le lendemain matin et lorsqu'aux premières lueurs de l'aube j'allai voir ce que la tempête avait épargné, j'aperçus le brick qui chassait tranquillement sur ses ancres; mais hélas! la pauvre „Maria“ était à peine visible.

Ce jour-là même, le capitaine Hughes, le digne et dernier commandant du vaisseau, trouva moyen d'aborder l'île, avec six de ses braves matelots. Comme il connaissait les horreurs trop souvent commises à la suite des naufrages, il avait armé son monde, jurant que s'il ne nous retrouvait pas sains et saufes, il ne laisserait pas un homme, une femme ou un enfant vivant dans l'île.

Digitized by Google

Les deux premiers individus qu'il rencontra n'ayant pas fait par leurs signes une réponse satisfaisante à ses questions, il commença à entrer en fureur, et j'ignore ce qui fût advenu si par bonheur nous ne nous étions promenés dans cette direction et ne l'avions aperçu.

A notre aspect, il fut tellement saisi qu'il fondit en larmes; mais impuissant à maîtriser ses impressions, il porta sa rude main à ses yeux en maudissant ses „deux pompes qui coulaient trop facilement." S'il avait exécuté ses menaces, il eût massacré des gens d'une innocence, d'une bonté de coeur, d'une hospitalité admirables, et, pour couronner le tout, jouissant d'une apparence de bonheur comme je n'en avais jamais rencontré de ma vie.

Une jeune femme tout rose, qui avait travaillé de la rame pour aider à conduire notre petit bateau loin du brick, nous mena à la cabane de sa mère, la principale de la place. C'était une chambre spacieuse, en intérieur singulièrement pittoresque, garni qu'il était de toute sorte d'ustensiles de pêche et de filets qui pendaient en festons du toit élevé de cette chambre. Une des fenêtres

Digitized by Google

de cette cabane s'ouvrait sur l'Océan agité, l'autre sur une petite baie paisible où bientôt le brick put jeter l'ancre. C'est dans la chambre que vivait la „Mamma“ comme on l'appelait, entourée d'une famille nombreuse, et la Mamma était en quelque sorte la reine de l'île.

Elle nous accueillit avec une franche cordialité, fit briller son grand poële d'un feu vif et gai pour nous sécher et nous réchauffer, et nous servit sa petite provision de lait et de beurre qui, avec du thé et du pain noir que nous avions apportés, forma notre souper. Ensuite elle me prépara son meilleur lit, et, à ma grande surprise, je trouvai qu'il était composé du duvet le plus doux avec des oreillers brodés et garnis de dentelle. Il y en avait deux autres, presque aussi bons, dans cette cabane, et nous eussions pu nous croire encore dans nos cadres à bord, quand vers la nuit toute la famille disparut dans divers coins, ou sur les poëles ou dans des armoires, pour s'en aller dormir.

A quatre heures du matin, le fils de la maison Thomas arriva dans son bateau d'une île voisine. Il éveilla tous les habi-

Digitized by Google

tans du cottage. La Mamma se leva ainsi que sa vieille belle-soeur; la fille de la belle-soeur se leva, ainsi que ses quatre enfants; la fille de la Mamma se leva avec son enfant qui criait; vinrent ensuite Maria et Sarah, filles de la Mamma, non mariées encore; en un mot, la chambre fut bientôt pleine. Tous entourèrent Thomas, écoutèrent le récit de ses aventures; on lui donna son déjeuner composé de poisson cru et salé, de pain noir et de petit lait; et ensuite commença le travail du jour, le mouvement incessant des rouets, embelli par les histoires, les sourires et la bonne humeur. Jamais je ne vis d'êtres aussi industrieux ni de créatures qui parussent plus satisfaites de leur humble lot.

La Mamma comprenait le russe; aussitôt qu'il faisait jour, j'avais l'habitude de me lever et, d'aller, avec son assistance, m'habiller dans un petit réduit attenant à cette salle commune. Je sortais ensuite. Pendant ce temps, on nettoyait à fond la cabane, on ouvrait les fenêtres, et l'on préparait notre frugal déjeuner. En revenant, je retrouvais les membres de la famille chacun employé à sa tâche particulière, et sou-

Digitized by Google

vent je regrettai de n'avoir pas dessiné cet intérieur, avec les groupes charmants qui s'y formaient d'eux-mêmes.

La Mamma était mes délices. Je m'efforçais de tirer d'elle tous les détails possibles sur l'état d'une société où elle paraissait tenir le premier rang. Elle m'apprit que la population locale se composait de cinquante-deux âmes, les hommes, les femmes et les enfants tous compris. Leurs habitudes, leurs moeurs, leurs coutumes, leur religion, étaient restés tels qu'à l'époque où ces braves gens appartenaient à la Suède; à présent, ils étaient sujets russes.

Cette matrone avait, à ce qu'il paraît, à Fredericksham, un autre fils qui apprenait à lire, ce que tous pouvaient faire sans exception. Un ecclésiastique venait dans l'île deux fois par an pour les instruire dans leur religion dont ils paraissaient comprendre les principes et qui, à ce que j'en pus juger, devait être le culte Luthérien. Il y avait dans la cabane une grande Bible, de très ancienne date, en langue Finnoise; et M. Haliday ayant lu quelques mots sans les comprendre, les yeux des bons insulaires se dilatèrent de joie.

Digitized by Google

Je fus frappée d'une certaine dignité simple qu'il y avait dans leur manière de penser, laquelle, autant que j'en pouvais juger, semblait en toutes choses gouverner leurs actions. Quand j'ouvrais mes malles pour faire sécher mes vêtements, nous autres gens policés nous jugions prudent de ne pas quitter tous deux la chambre en même temps; en effet, les divers objets dont se composait ma garderobe excitaient très vivement la curiosité et l'admiration générales. Cependant lorsque je choisis plusieurs choses pour les offrir à titre de présents, à la famille, la Mamma répondit, au nom de tous, à peu près en ces termes, si ma mémoire est fidèle:

„Mon enfant, vous êtes trop bonne, et nous vous remercions; mais ces belles choses n'ont pas de prix pour nous, et vous allez par delà la grande mer revenir dans votre pays, où vos amis auront du plaisir à vous voir porter ces objets!"

Je la pressai autant que je pus, déclarant que je me trouvais son obligée pour son hospitalité et son amitié. Elle sourit et me dit qu'à la vérité elle avait entendu parler de méchants insulaires par qui les pauvres

Digitized by Google

naufragés étaient traités avec barbarie; mais ici, ajouta-t-elle, nous regardons ces infortunés comme nous étant envoyés par Dieu Tout-Puissant, et certainement si je faisais naufrage au pays où vous vivez, vous seriez bonne et compatissante pour moi."

Je ne pus le nier; elle persista à refuser tout présent jusqu'à ce que j'eusse l'idée de déguiser mes dons sous le titre de keepsakes; mais elle me dit que je devais en retour accepter d'elle un keepsake, et c'est ce que je fis.

La nature a été généreuse envers ces braves insulaires en les dotant d'une rare vigueur et d'une beauté rude; les femmes particulièrement sont bien faites et, grâce à leur soin industrieux, elles sont remarquablement bien vêtues. Leur costume est le suédois. Elles manoeuvrent la rame et conduisent les bateaux tout aussi bien que les hommes. Je les ai vues, après avoir bravé la mort au sein de la tourmente et avoir montré un courage et une adresse admirables, tirer leurs barques sur le rivage, retourner à la cabane, s'y rafraîchir légèrement, puis, avec la plus parfaite simplicité se mettre à tricoter ou à filer, comme si

Digitized by Google

de rien n'était, tandis que moi, à humble distance, je les contemplais comme des héroïnes.

L'île est une barre de rochers de granit; elle est si étrangement diversifiée par des bouquets de sapins qui s'ouvrent forcément un passage à travers les masses rocheuses qu'ils divisent; elle est tellement embellie par les ruisseaux qui se creusent un lit par des grottes tapissées d'herbes marines, par les petites criques et les baies, et par toute la variété possible de rivages dentelés, que par une belle journée cette île ressemble à une pierre précieuse étincelant au-dessus de l'Océan. Malheureusement, il n'y a pas là de quoi faire paître même une vache, et les habitants n'ont pas la moindre connaissance du travail rural ni des satisfactions qui s'y rattachent.

Durant les huit jours que nous passâmes parmi ces fils et filles de l'Océan, nous reçûmes fréquemment la visite de nos amis qui étaient restés à bord du brick; et sachant bien que maintenant le bâtiment était pourvu d'un équipage assez habile pour qu'il n'y eût aucun danger à passer en Suède, je consentis à m'embarquer de nouveau dès

Digitized by Google

que le vent serait favorable. En attendant, nous avions écrit à nos amis de Russie, mais heureusement il nous fut impossible d'envoyer nos lettres avant l'adoption de ce plan.

Un jour, après l'arrangement en question, le capitaine vint à terre et me dit en riant que j'avais été cause d'une grande réforme à bord du brick; il avait appris que les matelots, après avoir disposé pour moi sur le pont une chambre, fameuse sous le nom de „la Maison ronde," s'étaient fait à leur propre usage un code par lequel tout homme qui jurerait de manière à être entendu de „la dame", — ou qui se mettrait en colère — ou qui parlerait haut — ou qui se servirait de termes offensants — ou qui se disputerait avec un autre, — ou qui en un mot manquerait à un des quatorze articles bien déterminés, — paierait un shilling d'amende ou, à chaque infraction, recevrait une bonne tape sur la main. Le capitaine jura que c'étaient d'honnêtes gredins; sur quoi, un des matelots s'avança très délibéremment et réclama l'amende due pour cette infraction au premier article! L'excellent capitaine paya de bon coeur, bien que „la

Digitized by Google

dame" ne fût pas à portée d'entendre, et tout l'équipage l'acclama. Le règlement fut écrit et suspendu dans un endroit en évidence, et il resta en pleine vigueur durant mon séjour à bord.

Vers le huitième jour après notre arrivée à Stamieux, le vent changea; nous nous préparâmes pour le départ, non sans éprouver quelques craintes et beaucoup de regrets d'avoir à faire nos adieux aux innocents et heureux insulaires. Je dis à la Mamma que j'aimerais à l'emmener avec moi, mais elle me répondit: „Ah! vous aurez assez de monde pour vous aimer là où vous allez, sans que vous ayez besoin de la vieille Mamma; et si elle vous accompagnait, elle n'aurait personne hors vous pour l'aimer; elle regretterait ses enfants et son île; et vous êtes trop bonne pour ne pas voir avec peine qu'elle resterait chez vous une étrangère, car elle est trop vieille pour apprendre votre langue."

Au moment où je lui disais adieu, elle m'embrassa avec tendresse, — marque d'effusion que je lui rendis avec la plus grande sincérité; — puis, les yeux pleins de larmes, elle dit: „Puisse Dieu vous bénir, ma chère

Digitized by Google

enfant, et vous conduire saine et sauve par delà la grande eau; mais plaignez-moi, car jamais je ne la connaîtrai!"

Au moment où nous mettions à la voile, un bateau nous héla; c'était la chère vieille Mamma qui, ayant trouvé un mouchoir de poche m'appartenant, fit aussitôt approcher son bateau et, avec l'aide d'une de ses filles, rama jusqu'au vaisseau. Elle était heureuse, nous dit-elle, de nous revoir encore, et de me répéter qu'elle prierait pour ma santé et mon bonheur. Elle tint notre sillage le plus près et le plus longtemps possible; mais bientôt nous l'eûmes perdue de vue, ainsi que son heureux séjour.

Nous avions à bord un pilote de Stamieux; mais cet homme nous avait signifié qu'il n'irait que jusqu'à une certaine distance, c'est-à-dire jusqu'à un endroit d'où nous pourrions, par un signal, appeler un autre pilote de l'île d'Aspo; car il ne connaissait pas la navigation très dangereuse de cette partie du golfe.

Il était environ quatre heures de l'après-midi, et le vent soufflait frais quand nous découvrîmes l'île d'Aspo, et donnâmes le signal. A notre grand désappointement

Digitized by Google

aucun signal ne nous répondit, le pilote que nous avions à bord déclara qu'il ne s'exposerait pas à aller plus loin. Nous tirâmes le canon de détresse, mais ce fut en vain!.... Enfin, nous reconnûmes que nous touchions presque aux roches qui hérissent cette côte dangereuse; nous fûmes donc forcés de jeter l'ancre tandis que nous faisions nos signaux; si non, nous eussions été infailliblement perdus.

L'ancre empêcha le vaisseau de heurter contre un rocher, et nous donna le temps de descendre une chaloupe, dans laquelle le capitaine gagna promptement terre. Là, M. Hughes força un pilote de venir à bord, et d'accepter la responsabilité du salut de notre bâtiment. Contraint de remplir ce devoir, le pilote s'en acquitta avec la plus grande facilité et, en quelques minutes, il eut conduit le brick en un mouillage sûr. Alors nous mîmes pied à terre et trouvâmes une espèce de ville qui, après le hameau que nous venions de quitter, nous sembla tout-à-fait magnifique et remplie d'habitants.

Nous fûmes bien reçus et conduits à la plus belle maison de l'endroit. Bien que

Digitized by Google

cette maison parût bâtie avec plus d'élégance, elle était cependant moins propre et moins confortable que celle de la Mamma. M. Haliday apprêta notre souper qui consistait en une écuelle de soupe; et quand ce mets fut servi par le maître de la maison, cet homme, à notre grande surprise, produisit une cueiller à potage en argent, quelques cuillers ordinaires en même métal et un candélabre à deux branches, curieusement travaillé et évidemment destiné à l'usage de voyageurs accoutumés au luxe. Ceci ne semblait rien nous annoncer de bon, et nous commençâmes à croire que nous pouvions bien être tombés dans quelqu'une de ces îles inhospitalières dont nous avait parlé l'honnête Mamma.

J'eus soin de ne pas ouvrir mes malles en ce lieu, et nous résolûmes de remettre à la voile le plus tôt possible. Mais le vent soufflait droit contre nous, et nous fûmes forcés de prendre patience.

A Aspo, j'avais une chambre à moi; mais je fus obligée de dormir sur de la paille jusqu'à ce que je fisse venir mon lit du vaisseau. Une vieille femme était chargée de me donner ses soins; mais la pauvre

Digitized by Google

Eva était loin d'être aussi agréable que la Mamma. En toute chose, il y avait une différence frappante, excepté dans la nature des deux îles. En parcourant Aspo, nous y reconnûmes le même aspect qu'à Stamieux, sauf qu'Aspo est taillé sur une plus grande échelle et qu'il est d'un effet plus pittoresque. Les rochers de granit étaient magnifiques, et en bien des endroits des fragments d'une grandeur énorme gisaient détachés à la surface du sol comme des caillous. Il y avait également une chaussée de granit qui mesurait quatre cents de mes pas ordinaires. De cet endroit, l'on jouissait de la vue superbe de presque toute l'île, de l'Océan et d'une terre éloignée. Un jour, nous fîmes tout le tour de l'île, et jamais je n'ai rien contemplé de plus romantique.

Sur le bord où nous avions été forcés de jeter l'ancre la mer mugit, s'élance, se brise en nuages d'écume blanche; tandis que du côté opposé deux havres où dort une eau paisible, qu'abrite un cercle d'arbres, et dont l'aspect tranquille forme avec l'autre rive un contraste frappant, invitent les vaisseaux à s'y abriter. Mais parfois

Digitized by Google

ils n'offrent qu'un appât trompeur, car la navigation y est singulièrement difficile, à cause des roches cachées sous l'eau. Bientôt nous eûmes des preuves certaines que le pillage des naufragés était pour les habitants d'Aspo une sorte de moyen d'existence, ou tout au moins une des douceurs de leur vie.

Les jours se succédaient, et le vent ne cessait pas d'être contraire. Enfin cependant il changea, mais il amena la tempête et la pluie; une autre fois, nous eûmes de la neige. Puis quand un matin nous vîmes notre vaisseau serré par la glace, nous commençâmes sérieusement à désespérer de quitter Aspo de tout l'hiver; ce qui était d'autant plus désolant, que nous étions menacés de manquer de provisions, ayant un grand nombre d'hommes à nourrir.

Au bout de deux jours la gelée disparut, mais nous avions le vent contraire. Tandis que nous menions cette vie pleine de perplexité, un jour, du haut de la chaussée nous vîmes au large quatre bâtiments en détresse qui faisaient des signaux pour appeler des pilotes à leur bord. Chaque homme dans l'île était pilote; mais ni offres

Digitized by Google

ni remontrances ne purent décider aucun d'eux à prêter son assistance aux malheureux vaisseaux qui semblaient se disposer à virer vent devant, ce qui eût été leur perte. Les insulaires déclarèrent qu'il leur était expressément défendu par l'Empereur de Russie de piloter dans leur port aucun vaisseau que ce fût, durant la guerre; ils ajoutèrent vingt autres raisons également fausses et inhumaines.

Tout le monde s'était rassemblé sur la chaussée pour voir l'événement jusqu'à la fin. Des sentiments bien divers agitaient les esprits. Quelques-uns des habitants de l'île eurent peine à réprimer un cri de triomphe quand la destruction des vaisseaux parut inévitable; du moins, la joie brilla dans leurs yeux. Mais par une permission de la Providence le premier vaisseau se tira de l'endroit périlleux, trouva le passage et aborda en parfaite sûreté!

Ce fut à notre tour à pousser un cri de triomphe. Les trois autres bâtiments n'avaient plus qu'à suivre la trace du premier, et il était évident qu'ils s'y disposaient. Les ordres de l'Empereur! — la crainte du châtiment! — le danger de l'Etat! — tout

Digitized by Google

fut oublié en un moment; et comme ces gens-là comprirent qu'il ne leur restait plus de chance de pillage, trois pilotes s'élancèrent aussitôt à la mer, jugeant plus sage de gagner leurs honoraires que de tout perdre après avoir eu une si belle perspective. Ceci arriva un dimanche; et dans la soirée, tous les habitants se réunirent comme d'ordinaire pour prier et chanter des psaumes avec toutes les apparences de la dévotion!

Trois semaines se passèrent encore de la sorte; notre viande fraîche avait six semaines de date; les deux uniques vaches que l'île contînt, avaient depuis longtemps cessé de donner du lait; et nous fûmes absolument obligés de nous mettre à la portion, tandis que, grâce à l'air marin et à la vie paisible que nous menions, notre appétit était extraordinairement vif. Cette situation devenait fort incommode; déjà la saison était si avancée, que l'idée de franchir le golfe devenait très alarmante. Enfin, le 26 novembre, le vent et le temps parurent également favorables, et le 27 nous remontions à bord et mettions à la voile. J'ignorai le danger que nous courûmes la première nuit, jusqu'au moment où, le lende-

Digitized by Google

main matin, j'entendis qu'on se félicitait mutuellement d'y avoir échappé. Il nous fallut cinq jours et cinq nuits pour arriver à Carlscrona, en Suède; traversée terrible, pendant laquelle le capitaine resta chaque nuit sur le pont, redoublant de soins et de vigilance. Nous avions contre nous la gelée, la neige, la tempête, et nous commencions à craindre qu'il ne devînt impossible de manier les cordages, à cause de la rigueur du froid. Plus d'une fois, en apercevant des corsaires à distance, nous entrevîmes la captivité dans quelque prison danoise ou française.

La dernière alarme de ce genre que nous éprouvâmes ce fut le 2 décembre, près Carlscrona, quand, à huit heures du matin, on signala trois vaisseaux ennemis. Nous gagnâmes le port le plus promptement possible; et peut-être notre bâtiment était-il trop petit pour attirer l'attention, d'autant plus qu'un vaisseau de guerre anglais était mouillé en cet endroit. A onze heures, notre anxiété avait cessé, et nous avions le bonheur de fouler le rivage. Ai-je besoin de peindre notre joie?

A Carlscrona, nous retrouvâmes quelques-

Digitized by Google

uns des capitaines que nous avions laissés à Cronstadt, et nous apprîmes d'eux que M. de Kaisaroff avait quitté la ville, où tout était parfaitement tranquille, le lendemain même de notre départ; mais que, le jour suivant, l'ordre était arrivé d'arrêter notre pauvre capitaine, à cause des hommes qu'on avait trouvés cachés à bord de la Maria.

Nous restâmes quelques jours à Carlscrona pour nous reposer et nous procurer une voiture afin de continuer notre voyage. Alors nous partîmes pour Gottenburg, prenant un petit détour. Nous nous arrêtâmes deux jours à Helsingborg, que sa situation juste en face d'Elseneur rend intéressant à examiner. Les deux places échangaient constamment des signaux parlementaires.

Quelques frégates anglaises gardaient le passage du Sund. C'était un tableau des plus animés, et il nous touchait particulièrement; car chaque jour on s'attendait à voir nos pauvres compatriotes passer avec une flotte nombreuse et une escorte, et nous ne savions pas si les Danois exaspérés ne leur livreraient pas une bataille sous nos yeux. Cependant nous n'aperçûmes rien de sem-

Digitized by Google

blable, et nous continuâmes notre voyage, que nous achevâmes en arrivant à Gottenburg le 16 décembre. Le 18, nous nous embarquâmes de nouveau, et après une traversée passable, en égard à cette époque de l'année (et un branle-bas qui eut lieu pour une lutte, par suite d'une fausse alerte), nous débarquâmes à Harwich le 26 décembre 1808.

Digitized by Google

LETTRES,

ECRITES DE RUSSIE,

DANS LES ANNEES 1805, 1806 ET 1807.

(On avait eu d'abord l'intention de se borner à faire quelques extraits des lettres suivantes, écrites par Miss Wilmot, soeur aînée de l'éditeur, afin de donner une idée de ce qu'était la princesse Daschkoff dans les dernières années de sa vie. Mais en examinant à cet effet la collection, sur des copies fournies depuis longtemps par la tendresse des amis ou des parents auxquels ces lettres avaient été adressées, il sembla que mettre strictement à exécution le projet primitif serait rendre médiocrement justice à l'écrivain ainsi qu'au sujet consacré par ses lettres. Sous cette impression, et au lieu de choisir quelques passages maigres et nécessairement sans suite, on a jugé enfin

Digitized by Google

qu'il convenait de publier les lettres avec très peu de suppressions qui n'ont trait qu'à des choses sans rapport avec l'objet principal de la correspondance. Elles offriront avec des détails concis un tableau animé des scènes variées et nouvelles dont l'écrivain fut témoin durant un séjour d'un an et demi à Moscou et à Troitskoe, et dans lesquelles la princesse Daschkoff joue le rôle important. Les hommes et les choses sont mis en relief, comme ils étaient vus à travers l'objectif d'une imagination singulièrement vive, et ils sont peints avec une verve et une originalité de pensée et de style qui ne saurait manquer d'intéresser et d'amuser les lecteurs en général; tandis que les quelques personnes encore vivantes qui se rappellent Miss Wilmot et ont eu le bonheur de la connaître dans l'intimité, retrouveront avec plaisir le souvenir de ces saillies brillantes de fantaisie et de force d'expression qui donnaient à sa conversation un caractère et un piquant particulier.

Il est bien probable que la personne qui a écrit ces lettres ne s'attendait pas à ce qu'elles franchissent jamais les limites du cercle intime d'amis auxquelles elle les

Digitized by Google

adressait; et certainement sans l'occasion qui semble nous faire un devoir de les publier, une telle idée ne fût jamais venue à l'esprit d'aucun des parents de Miss Wilmot. Ainsi qu'il a été dit plus haut, on permit à sa soeur d'en prendre des copies qui furent conservées avec le journal de l'éditeur, comme une chronique vivante de l'intéressante période de temps que les deux soeurs passèrent ensemble dans la société de la princesse Daschkoff. Maintenant ces lettres sont offertes au public comme un témoignage, avec le récit précédent, du respect et de l'attachement qui unissaient Miss Wilmot et sa soeur à cette éminente amie; elles compléteront en outre les Mémoires dont elles forment l'appendice.

Il nous reste seulement à dire que Miss Wilmot dont la constitution n'avait jamais été forte, commença, sitôt après son retour de Russie, à se sentir sérieusement souffrante de ce mal chronique, de cet asthme, dont elle déplore ainsi l'atteinte dans une de ses lettres: „C'est un crampon jeté sur les rouages de mon existence.“ On ne tarda pas à s'apercevoir que l'humidité de son climat natal était fort contraire à ce mal:

Digitized by Google

ce qui détermina Miss Wilmot à chercher dans l'intérieur de la France un lieu de séjour plus favorable à sa santé. Elle s'établit donc à Moulins, où elle resta trois ou quatre ans, à l'exception de quelques visites qu'elle fit à ses amis en Angleterre et en Irlande. Sa santé en éprouva parfois du soulagement, mais il y avait peu d'espoir que cette amélioration se soutînt. La maladie empira, ce qui décida Miss Wilmot à aller se fixer à Paris, où, après quelques semaines de souffrances cruelles, elle succomba le 28 mars 1824.

A A. W.

A bord du Good Intent, mouillé devant les fortifications de Cronstadt dans le Mole, 4 août 1805.

Il y a aujourd'hui trois semaines que nous avons quitté Londres, et ce matin à six heures nous jetions l'ancre en Russie. Maintenant, ma chère A., je ferai aussi bien de plier ma lettre; car étant prisonnière d'Etat à bord d'un vaisseau, je n'ai pu saisir que quelques observations sur le pont à travers

Digitized by Google

le télescope. J'ai seulement à vous dire que la maçonnerie des forts et batteries qui sont devant moi est belle et que les ouvrages sont imprenables; que les vaisseaux de guerre sont magnifiques et nombreux; et que le mole est entouré de bâtiments de commerce, ce qui, je le crains fort, retardera considérablement nos opérations. La mer est aussi tout animée par de petits bateaux qui s'en reviennent de Pétersbourg, où la nuit dernière, des mascarades et autres divertissements ont eu lieu, en l'honneur et à la gloire de l'Impératrice douairière, pour fêter le jour anniversaire de sa naissance.

Sur la rive opposée, bordée d'eau et garnie de bois, est le palais d'été qu'on appelle Oranienbaum. C'est là tout ce que j'ai vu de la Russie, sauf, parmi ses habitants, deux officiers de la douane qui sont venus au moment où nous jetions l'ancre et ont apposé des cachets sur nos malles; et maintenant un soldat qui se tient en védette sur le pont pour empêcher qu'on n'emporte du vaisseau aucun objet de contrebande. Le capitaine, un brave homme, est allé à terre afin de voir ce qu'il y a à faire;

Digitized by Google

mais comme c'est aujourd'hui dimanche, je crains bien qu'il ne faille compter sur rien de positif. C'est étrange à dire, je m'attendais peu à ce que la première chose dont j'aurais à me plaindre en Russie fût la chaleur; mais c'est comme cela, et cette chaleur est intolérable.

Le 26 juillet, nous passions devant Elseneur, que je m'étais figuré comme une bourgade misérable, arriérée, une sorte de chose emmanchée d'un long cou, glapissante et aboyant la prérogative du roi au nez de tout voyageur. Mais sa situation est réellement délicieuse; et si nous nous étions arrêtés en ce lieu, nous eussions pu aller — et c'est l'affaire d'une matinée —, à Helsingborg, en Suède, ou la Cour réside en ce moment et que je vis distinctement de la terrasse du jardin d'Hamlet. Cependant nous repartîmes, laissant deux de nos compagnons dont le voyage se terminait là: l'un était une abomination d'homme des Indes Occidentales; l'autre, un officier russe, le baron Boye, l'être le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré. Bien qu'âgé seulement de vingt-sept ans, il n'y a rien qu'il ne sache. Pendant les deux premiers

Digitized by Google

jours, il ne cessa de monter, de descendre, de parcourir le pont à grandes enjambées, jour et nuit je pense, car le bruit de ses pas semblait continuel; et il souriait, et il fronçait les sourcils, et il se marmottait des paroles à lui-même. Au premier coup-d'oeil, il n'avait pas mal l'air d'un vagabond, et l'on eût été bien embarrassé de savoir si réellement c'était un fou ou bien tout simplement un somnambule. Comme je ne sortis pas de ma cabine, le premier jour, pour dîner, je ne pus juger ni de ses manières ni de sa conversation. Le lendemain cependant, je fus stupéfiée de la façon dont il relevait les arguments des deux orateurs de notre troupe, à savoir mon protecteur M. Whitlock, négociant anglais, et l'odieux naturel des Indes Occidentales. Il y avait là d'autres personnes; il s'adressa à chacune d'elles dans sa langue, aux domestiques comme à tout le monde; si bien qu'avant qu'il quittât la table, je l'entendis parler tour à tour Russe, Allemand, Français, Suédois, Italien et Anglais. Il avait été élevé dans le camp de Souvaroff qu'il paraissait idolâtrer; et ayant combattu sous ce général en Italie, il nous raconta toutes les batailles

Digitized by Google

et nous entretint de tous les héros du jour, avec toute la verve possible. Il avait reçu une bonne éducation classique; et non-seulement il connaissait la littérature et la politique de l'Europe, mais encore il savait tous les poètes sur le bout du doigt. Son horreur pour les Français était vraiment comique par l'effet qu'elle produisait sur ses nerfs; à leur nom seul, une sorte de spasme agitait tout son organisme; après un torrent d'injures contre cette nation et sa révolution, il frappait le mal à la racine en avouant sa haine pour toute espèce de civilisation. Avec du savoir, du raffinement, de l'éloquence, il défendait le plus admirablement du monde le système de la barbarie, en opposition à toutes les lois et coutumes existantes des sociétés modernes, et il citait les anciens avec autant de facilité que . . . . . cite les Fables d'Esope. Il était en outre très divertissant par son enthousiasme, par la variété de son esprit, par le feu de son action qui le fit, je crois, prendre par Eléonore pour un singe, d'autant plus qu'il chuchottait souvent en français, jusqu'au moment où elle découvrit, — marque infaillible à ses yeux non-seulement

Digitized by Google

du chrétien, mais du „parfait gentleman“ — qu'il avait les mains blanches „comme un lis.“

Au départ d'Elseneur, le niveau de notre société tomba complétement; elle devint aussi stupide, aussi affamée, aussi avide de manger et de boire, que si nous n'avions pas eu autre chose à faire qu'à nous en graisser pour quelque fête de la Nouvelle-Zemble. Depuis que nous avions quitté Elseneur, à peine avions-nous senti le mouvement du vaisseau; et le soir même, comme nous naviguions sains et dispos, Copenhague que lavent les vagues surgit devant nous ainsi qu'un tableau dans une lanterne magique. Les batteries flottantes gisaient encore renversées comme en 1801, quand lord Nelson gagna la bataille.

Nous fîmes neuf longs jours de navigation sur la Baltique, cette dangereuse mer, et dans le golfe de Finlande. Je ne sais pas très bien l'art de compter avec le temps. Parfois je m'amusais à lire „M^me^ de la Vallière“, ou des livres de navigation, appartenant au capitaine; ou „les Mères Rivales“; parfois à entreprendre la réforme d'un garnement de mousse de chambre qui

Digitized by Google

sera pendu quelque jour; parfois à aller voir les chevaux à fond de cale; parfois à entendre les matelots raconter des batailles. Ainsi lisant, travaillant et dormant comme un sabot, jusqu'à ce matin où nous avons jeté l'ancre à Cronstadt.

Dimanche soir. — Le capitaine m'a très agréablement interrompue en m'apportant une lettre de M. . . . ., écrite il y a deux mois de Troitskoe, qu'il avait reçue de M. Booker, le consul britannique à Cronstadt. La princesse avait elle-même revêtu cette lettre d'un cachet sur lequel est gravé en grosses lettres, pour la circonstance, le mot: „Bienvenue" et elle avait écrit à l'intérieur: „Le mot de ce cachet pourra vous dire tous mes sentiments." — M. Booker m'a envoyé un billet très affectueux par son cousin qui est venu à bord pour me le remettre. Il m'y invite à dîner et m'offre ses services. Je lui ai répondu; j'ai refusé l'invitation faite par son amitié, mais j'ai joint à mon billet des lettres que je le prie d'envoyer à Moscou. L'excellente princesse a écrit au général Koroffko et à l'admiral Hannikoff, qui tous deux résident à Cronstadt, pour appeler leur bienveillance sur

Digitized by Google

moi; mais je pense bien que je ne demanderai rien ni à l'un ni à l'autre. Mon désir est, au moins quant à présent, de m'attacher comme un rat au vaisseau jusqu'à ce qu'il arrive à Pétersbourg. M. . . . . me dit qu'une lettre très flatteuse pour moi a été également écrite par la princesse à sa nièce Mme de Paliansky, chez qui je serai reçue; ainsi que d'autres lettres d'introduction à Mme de Tchichagoff, femme du premier Amiral et Ministre de la Marine, et à Melle de Kotchetoff, nièce de la princesse et demoiselle d'honneur de l'Impératrice.

Je ne terminerai pas là ma lettre, car je suppose que j'y dois mettre la statue de Pierre-le-Grand; sinon, vous ne voudriez pas la retirer du bureau de poste. Ainsi je vais me promener sur le pont et regarder les fortifications.

Mercredi, St. Pétersbourg, chez M. Raikes. — La nuit dernière, je suis arrivée dans cette ville magnifique. Lundi matin, M. Booker envoya sa voiture au Môle, et M. Whitlock accompagna Hélène et moi à sa maison où il nous reçut avec la plus cordiale hospitalité; puis M. Booker mit encore sa voiture à notre disposition pour

Digitized by Google

aller, comme c'est la coutume, voir l'Amirauté. Nous revînmes ensuite dîner chez lui, et il insista pour nous y garder pendant tout le reste de notre séjour à Cronstadt. Jamais en Italie je n'ai ressenti une chaleur plus insupportable que celle-ci, et les moustiques sont un vrai supplice.

Hier matin, M. Raikes nous mit dans une barque et, nous confiant aux soins d'un bon guide, il nous envoya vers Oranienbaum, à huit verstes; là une voiture et un autre digne serviteur de M. Raikes nous attendaient avec une lettre d'invitation de Madame qui me priait de considérer sa maison comme la mienne, à St. Pétersbourg. Oranienbaum est un palais d'été de l'Empereur. J'allai immédiatement le visiter. Les jardins sont une espèce de Vauxhall sur une échelle gigantesque, et le palais est rempli de curiosités, que je n'ai pas le temps de vous détailler, car vous saurez que la poste est fermée, et que cette lettre vous sera envoyée en fraude par l'entremise toute spéciale du vieux M. Raikes. — Nous fîmes route ensuite pour Pétersbourg, ce qui est un petit voyage de trente verstes environ et la plus délicieuse promenade que

Digitized by Google

j'aie jamais vue. Cela rappelle le chemin de Paris à Versailles, mais c'est beaucoup plus admirable. Des palais d'une grande beauté s'élevant de chaque côté de la route, abrités par des forêts et ornés de plantations et de pelouses qu'on a dessinées avec infiniment d'art, frappent le regard d'étonnement. Deux au trois de ces palais sont des résidences impériales. La route, large et excellente, est sillonnée par toute sorte de voitures; quelques-unes ont quatre chevaux de front et deux en flèche, et plusieurs de ces chevaux sont couleur café au lait comme nos hanovriens royaux, et ont la crinière et la queue pendantes jusqu'à terre.

La lune se leva aussi jaune que de l'or sur les bois obscurs et nous éclaira jusqu'à Pétersbourg où nous arrivâmes à onze heures du soir. Tout ce que j'avais vu m'avait enchantée. La famille Raikes était réunie sur le balcon, et elle descendit l'escalier pour venir à notre rencontre. On nous conduisit ensuite à ce même balcon où il se fit un grand échange de politesses, et d'où je vis la largeur d'une noble rue, si je puis parler ainsi, du fleuve, le plus beau fleuve que j'aie jamais contemplé, cou-

Digitized by Google

lant entre cette maison et celles qui lui font face.

J'oubliais de vous dire que j'ai reçu une seconde lettre de M. . . . . ., écrite seulement depuis quinze jours, et pleine des assurances les plus affectueuses de la princesse qui a disposé les choses pour me faire annoncer à grand bruit et présenter à la Cour. Je vais écrire un billet à Mme de Paliansky afin de l'instruire de mon arrivée; car c'est chez elle, comme je vous l'ai dit, que la princesse désire que je m'installe pour le moment, et à cet effet Mme de Paliansky m'a envoyé la plus gracieuse invitation. Je m'arrêterai donc une quinzaine de jours à Pétersbourg, puis je partirai pour Moscou. On s'occupe de me procurer des domestiques de confiance, les voitures de voyage, en un mot tout ce qui m'est nécessaire. Mon chemin est réellement jonché de fleurs; car, grâce à l'affection de la princesse et à son influence, les gens sont tout sucre et tout miel; la seule chose qui m'embarrasse, c'est de me soustraire à tant de politesses. J'ai écrit à la princesse une lettre où je la querelle sur son projet de venir à Moscou par ce temps de chaleur

Digitized by Google

canicullaire; intention qui, à ce que m'assure M. . . . ., est un sacrifice à l'hospitalité bien au-dessus de ce que je puis m'imaginer. Déjà une pelisse en peau de renard de la plus rare beauté est prête pour mes os, et diverses pièces de satin avec un habillement de taffetas pour mon écuyer Eléonore. Je compte cette année tourner une belle histoire de fées. Mais oh! les punaises et les moustiques nous tourmentent cruellement! Voilà deux nuits que je dors dans un fauteuil, en me couvrant le moins possible.

Tandis que j'écris, mes yeux sont captivés par la vue d'académies et de palais, de vaisseaux qui flottent le long de ce magnifique fleuve; j'aperçois tout cela de mes fenêtres sous lesquelles jouent des troupes de musiciens. — Mais ce qui m'amuse bien, c'est la physionomie des domestiques mâles. Ils ont l'air d'avoir eu un Turc pour père et pour mère une quakeresse. Je ne sais pas d'autre manière de les peindre. Le son de la langue russe est doux et agréable. Et maintenant adieu!

Digitized by Google

A H. W.

St. Pétersbourg, 26 août, chez Mme de Paliansky.

Ne vous attendez pas à recevoir de moi un récit détaillé de ma vie et de mes aventures, et n'ayez pas la hardiesse de me le demander. Car lorsque le livre de M..... est sous vos yeux, toute description soit des gensoit des lieux serait absolument une superfétation. Je suis dans la même maison, dans le même appartement, vers la même époque de l'année, j'ai traversé l'Océan sur le même vaisseau, et j'ai pris le même serviteur qui l'a conduite à Moscou. La princesse m'a envoyé par surcroît son majordome favori Jerkoff, qui depuis mon arrivée est avec moi. Mon protecteur vient avec ses rhumatismes prendre chaque jour de mes nouvelles. De fait, j'ai tous les matins un lever; car avec les lettres de recommandation que j'ai apportées de Londres, et les amis de M....., et les amis de Mme de Paliansky, les matinées sont très agréablement coupées par des visites.

La princesse avait désiré que je fusse présentée à la Cour, et sa nièce avait pris des mesures en conséquence; mais comme la Cour était à Péterhoff, et comme une

Digitized by Google

occasion s'offrait à moi d'avancer mon départ pour Moscou, j'ai demandé à décliner l'honneur qui m'était offert. Cependant il est arrivé que leurs Majestés sont revenues à Pétersbourg, et que l'occasion d'aller à Moscou m'a échappé, par suite d'un brouillamini de circonstances trop ennuyeuses pour les détailler dans une lettre; si bien que je suis restée sans excuse et que mon nom a été donné à la comtesse Pratasof, dame d'honneur, pour être inscrit dans la liste des présentations. Ce retard me coûte huit jours; hier encore l'opération impériale n'était pas accomplie.

Deux jours auparavant, j'allai en grande cérémonie trouver la comtesse Pratasof qui devait me présenter; et hier vous pouvez d'ici me voir rapidement conduite dans un carrosse à six chevaux au palais de la Tauride et introduite dans une immense salle de marbre toute pleine de statues et de colonnes. De la salle je fus menée dans un somptueux salon rempli d'officiers en uniforme étincelants de décorations; de ce salon, je passai dans un autre, lequel était vide et conduisait à la chambre de présentation. Vous jugerez extraordinaire que

Digitized by Google

j'allasse ainsi toute seule; mais c'est l'étiquette. Quand j'entrai dans cette chambre, deux gentilshommes de service se levèrent de leurs sièges et m'adressèrent très poliment la parole en français. Une autre dame m'avait précédée, lorsqu'en ce moment même parut le général Kutusof, oncle de Mme de Paliansky, qui doit commander en chef les troupes destinées à marcher contre les Français. Je ne le connaissais pas encore. C'est un vieux gentleman fort respectable; et je me sentis très à l'aise de l'avoir pour point d'appui. Vint ensuite une dame saluant comme un homme, selon l'ancien usage russe. Elle avait un chiffre en diamants sur l'épaule gauche; au bout de quelques minutes, elle fut suivie d'une jolie petite demoiselle qui paraissait très modeste et avait l'air d'une victime. Nous commençâmes tous à causer les uns avec les autres, à nous promener dans la chambre et à contempler le beau jardin au sein duquel le palais est situé.

Après avoir attendu trois quarts d'heure, nous vîmes s'ouvrir une porte en face. L'impératrice Elizabeth entra et s'avança vers nous, suivie de près par la grosse comtesse Pratasof.

Digitized by Google

L'Impératrice est une des plus charmantes personnes que j'aie jamais vues. Il y a dans son maintien et sa figure quelque chose qui me remit en mémoire une gravure que j'ai aperçue je ne sais où, — je crois que c'était d'Angélica Kaufman, — le portrait de Cordelia, fille du roi Lear. A son entrée, les dames se levèrent et les gentilshommes se retirèrent. Elle était vêtue d'une robe blanche brodée, et des perles d'une énorme grosseur ornaient ses beaux cheveux bruns à la teinte lumineuse. Il y avait dans l'attitude de l'intéressante souveraine un air d'humilité, une modestie et une douceur qui charmaient au-delà de toute expression; nous lui fûmes présentées et voulûmes lui baiser la main; mais il y eut une sorte de combat tacite pour prévenir la cérémonie, et ce fut-elle qui à son tour se baissa pour nous embrasser sur la joue. Elle nous parla à toutes en Français, sauf à une dame russe à qui elle adressa en russe la parole. Sa voix est douce et basse, et elle nous parla avec la vivacité de l'éclair. Naturellement les seules choses qu'elle dit étaient sans importance. Elle me demanda comment je trouvais Pétersbourg et

Digitized by Google

exprima le voeu que cette ville m'eût laissé une bonne impression. Je répondis dans ce sens. N'est-ce pas que c'était spirituel? Elle me dit qu'elle avait entendu parler de ma soeur à Moscou, et qu'elle savait que j'avais l'intention de faire le long voyage de cette ville pour avoir le plaisir de la revoir. Je répondis affirmativement et ajoutai que je m'étais arrêtée à Pétersbourg uniquement pour avoir l'honneur d'être présentée à Sa Majesté impériale. Elle s'inclina alors; et après que nous fûmes restées debout et en demi-cercle un quart d'heure environ avec l'Impératrice, elle se retira avec une masse de personnes de sa maison qui suivaient ses pas.

Dimanche 27 août. — Je suis singulièrement vexée de me voir condamnée à un nouveau retard. Après avoir été présentée à la jeune Impératrice, j'ai appris qu'il était d'étiquette indispensable que la même cérémonie recommençât vis-à-vis de l'Impératrice douairière. Mme de Paliansky m'a, en conséquence, présentée hier au soir à la princesse Prosorofsky, et la princesse a dit qu'elle m'annoncerait à Sa Majesté impériale et me ferait savoir quel jour je serais

Digitized by Google

reçue. — La comtesse Worontzow est une de mes connaissances russes; j'ai passé une journée très agréable à sa campagne. Son nom vous indique que c'est une proche parente de la princesse Daschkoff. Elle connaît toutes les personnes que j'ai vues en Italie, et, il y a quelques mois seulement, elle a fait le même voyage que moi. On m'a dit que sa soeur la belle princesse Galitzin doit épouser notre ambassadeur qui a été rempli d'attentions pour moi, en considération d'une lettre de lord Harowby. Il m'a envoyé un billet très poli pour m'offrir ses services, puis il est venu me voir avec son secrétaire Mr. Stewart. Je ne me trouvais pas chez moi en ce moment; mais ayant besoin de son aide pour l'affaire de ma présentation à la Cour, je lui adressai par écrit ma demande, ce qui me valut de sa part une seconde visite qui ne fut pas plus heureuse que la première. Une troisième visite rompit le charme. Il m'y promit de voir Mme Pratasoff, ce qui était nécessaire dans cette circonstance; et le soir il m'apprit, à un grand souper chez la princesse Valchonsky, où je le rencontrai avec toute l'ambassade, qu'il avait agi selon mon désir.

Digitized by Google

Quant aux Anglais qui sont ici, il est probable qu'ils vont à l'étranger pour se réunir, car ils vivent entièrement ensemble. La maison de Mr. Raikes est absolument la mienne, et il est impossible de donner l'idée de la bienveillance de cette famille à mon égard. Mais la merveille de la famille, c'est le frère de Mistress Raikes, M. Cavanaugh, gentleman remarquable par l'étendue de ses connaissances, le nombre de langues qu'il possède et la puissance de son esprit. Je me hâtai de lui apprendre que tout le monde m'avait fait des offres de service; mais pour prévenir toute confusion et préciser les choses, je le nommai mon maître des cérémonies et mon conducteur d'ours pour tout le temps où je resterais à St. Pétersbourg. En vertu de cette nomination, il vient me voir chaque matin pour prendre mes ordres comme il le dit, et il met le plus grand soin et la plus grande diligence à exécuter toutes les commissions que je lui donne, sans compter d'autres encore dont sa propre expérience est toujours prête à lui suggérer l'idée.

Les basses classes du peuple m'étonnent pas leur extérieur grotesque et la longueur

Digitized by Google

patriarcale de la barbe. Il est difficile de comprendre, que ces gens là ne soient pas nés avant le déluge. Au lever et au coucher du soleil et dans plusieurs autres occasions, ils commencent par faire de grands signes de croix, et l'opération dure au moins un quart d'heure. Ils baissent leur tête jusqu'à terre, puis non-seulement ils reprennent leur équilibre, mais encore ils se renversent autant à proportion en arrière, continuant de faire des signes de croix à tour de bras. Les vieilles femmes savent parfaitement s'agenouiller et baiser le sol; mais elles ont soin de glisser leur main entre la terre et leurs lèvres. Souvent je vois sous mes fenêtres flotter le long du fleuve sur des radeaux une douzaine d'hommes environ qui se courbent, tant qu'ils peuvent à la manière que j'ai décrite, leurs longues barbes s'agitent au gré du vent, et l'on dirait d'enchanteurs qui conjurent les Esprits furieux de la mer.

Jeudi 29 août. — Je proteste que j'ignore ce que je voulais dire; mais vous pouvez imaginer le peu de temps qu'on a pour écrire. Jugez-en par le seul livre que j'aie acheté depuis que je suis ici: c'est

Digitized by Google

l'Almanach de la Cour. Les noms me causent une telle torture à apprendre et à prononcer, que ce livre m'est indispensable. Lundi prochain 1er septembre je partirai.

31 août. — Une fatalité pèse sur cette malheureuse lettre: nous sommes au dimanche soir, et elle n'est pas partie. Ce retard cependant me permettrait de vous donner des détails sur une autre grande cérémonie qui a eu lieu aujourd'hui, ma présentation à l'Impératrice douairière. Mais ces détails ne différeraient pas beaucoup de ceux que je vous ai déjà fournis. C'est une femme d'un très bel extérieur, grande et bien faite; et quoiqu'elle approche de la cinquantaine, elle a tout l'air d'une jeune personne. Je suis maintenant parfaitement libre de partir pour Pétersbourg. La voiture de voyage que je me suis procurée est excellente; et avec mes deux protecteurs, Frédéric et Jerkoff, je n'ai rien à craindre. Bonne nuit. Le temps devient froid, mais j'aurai un beau clair de lune pour mon voyage.

Digitized by Google

D'ELEONORE CAVANAGH A LA PETITE MISS H. C.

Pétersbourg, 20 août 1805.

Miss Henriette,

Tandis que j'étais sur le vaisseau, une nuit me retournant dans mon lit, je m'amusai à penser au temps où j'étais dans mon village et où vous me commandiez de vous envoyer de Russie toutes mes amitiés. Je vous promets bien que j'y ai souvent pensé et que je vous les envoie par mer et par terre. Il est probable que vous en aurez trouvé beaucoup dans les lettres que ma maîtresse écrit; mais je serais honteuse de parler en mon propre nom et puisque vous m'avez demandé de vous dire comment je trouvai la Russie, une fois que je serais hors d'Irlande, le meilleur moyen c'est de vous glisser la chose dans ce bout de lettre qui sera décachetée par vous à Glanmire. Si je sais comment le dire je veux bien être pendue; mais j'ai vu des choses fièrement belles. J'aime bien Londres, mais Cork où nous étions me plaît autant. J'y ai vu une belle comédie. La femme de chambre de la maison et la servante du capitaine Wilmot était chargées de prendre soin de

Digitized by Google

moi. Mais l'écuyer, c'est ça qui est beau! Un galon d'or borde sa jaquette; et des Messieurs et des dames pour de bon dansant sur le parquet! J'ai vu une masse de choses là et dans le parc aussi; des modes de toute sorte; et les dames de Londres avec leurs joues peintes de rouge (Dieu nous bénisse) et leurs chapeaux effrontés retroussés en l'air sur leur front. Je ne me trouve pas mal du tout du voyage parce que je n'ai pas été à moitié aussi malade que sur le vaisseau, venant d'Irlande. Nous nous sommes arrêtés dans une ville du Danemarck et toute la mer était couverte de vaisseaux comme un bois. C'était très agréable: quant à ça, nous n'avons eu que deux jours de tempête dans toute la traversée. Voyez, je me suis assise à l'air et j'ai fait une robe pendant que nous marchions. Tout était très propre sur le vaisseau; le capitaine était une très bonne pâte de capitaine; et des quantités de poules pour nous donner des oeufs frais, et une chambre avec deux-lits pour nous. Nous pouvions avoir tout ce qu'il nous fallait du maître d'hôtel James par la petite fenêtre. Vrai, le capitaine et surtout le vieux gentle-

Digitized by Google

man et le domestique qui faisait toute chose comme un père de famille (c'était lui qui prenait soin de nous depuis Londres) étaient tous de bons caractères. La mer ne me sembla rien du tout, quoiqu'ils disent que nous avons navigué quinze cent milles. Je n'ai jamais été aussi surprise comme de voir la voiture de Mr. Booker, à Cronstadt, où nous jetâmes l'ancre en Russie, venir jusqu'au bord du rivage pour nous prendre et nous emmener à sa maison. C'est parce que le cocher avait une grande ceinture et une barbe noire et une jaquette plissée tout autour d'une veste d'homme ni plus ni moins qu'un jupon! Dieu soit loué. Il y avait là des servantes anglaises et c'est qu'elles étaient très polies; et il y avait aussi une quantité de beaux enfants appartenant à la maîtresse de la maison.

A c't'heure, Miss H . . ., faut voir les paysannes! Pourquoi ne se contentent-elles pas de s'habiller comme des chrétiennes? Ça fait mal de voir des créatures avec leurs jupons bleus, jaunes et verts, bordés d'or et de grands pendants d'oreilles qui remuent, et des manches de chemise semblables à celles des hommes. C'est honteux

Digitized by Google

de penser combien elles singent la qualité. Je parie bien qu'elles n'oublieraient jamais leurs méchants colliers! Elles feraient mieux de se laver la figure, et d'avoir moins de puces qui sautent autour d'elles.

Ce fut deux jours après notre arrivée que nous quittâmes M. Booker pour aller par mer à huit milles plus loin voir je ne sais plus quel beau palais qui doit s'appeler Orangenbaam. Là une autre voiture et deux domestiques avec de vilaines barbes, dont l'une rouge comme une rose, vinrent nous prendre pour nous mener à trente milles vers Pétersbourg. Eh bien, le croirez-vous, M'dame? Ils mettent sur une seule rangée quatre chevaux à longue queue, et ensuite deux autres attachés avec de grandes cordes. Rarement ils leur coupent la crinière; car elle pend soit en tresses soit autrement. Il faut entendre le claquement de fouet et le cri des postillons, et voir comme ils courent! Une vraie fumée sur les collines! Je ne saurais pas vous raconter ça; ce qu'il y a de sûr, c'est que nous sommes joliment loin de l'Irlande.

Jamais à Glanmire je n'ai vu une quantité de palais et de bois épais comme il y

Digitized by Google

en avait ici tout le long de la route, à mesure que nous passions. Il y a des images sur les toits qui font aller leurs ailes ni plus ni moins que des oiseaux. Croiriez-vous pas que j'ai vu des gentlemen qui en avaient des ailes aux talons avec un tire-bouchon à la main,[6]) d'où j'ai reconnu que c'est probablement la partie du pays d'où l'on tire le vin. J'étais fatiguée de les compter et de les regarder; et les maisons d'été, et les belles prairies vertes, et les touffes de rosiers et de géranium en dehors des portes. Heureusement que nous avons fait la route le soir; car les journées sont d'une chaleur à tuer, et le soleil est ici plus fort et plus échauffant qu'en Irlande.

Je n'oublierai jamais combien Pétersbourg me parut beau le premier jour. Cork n'est qu'une monche à côté; et la rivière, c'est qu'elle est bien large cinq fois comme la Lee; je ne crois pas qu'ils appellent ça une rivière! Nous avons passé la nuit chez M. Raikes, une maison aussi grande qu'une église; de bien braves gens, tout comme chez M. Read ou M. Anderson, à Fermoy.

6) Mercure avec son caducée.

Digitized by Google

Je vous promets que j'ai pris de fameux thé et de bonne crême en quantité pour mon déjeuner; et la femme de chambre de Miss Raikes m'a donné une belle garniture de bonnet en dentelle; et le pardessus blanc de Miss Wilmot m'a fait tout de suite une toilette pour aller avec les domestiques de la maison voir le palais. J'ai cru que j'allais tomber de saisissement quand sur un rocher pour de vrai je vois un géant d'homme à cheval sur le dos d'un dragon! Arrêtez-le, que je m'écriai. Car je vous déclare, Miss Henriette, que jamais de ma vie je n'aurais cru voir un chrétien faire des folies comme ça; mais on m'apprit que ce n'était qu'un Empereur de marbre, une image d'un homme ancien, qu'on appelle Pater[7]) ou Pater le Grand, ou quelque chose dans ce genre-là.

Le lendemain, Mme Paliansky, une jeune dame jolie, aimable et brune, nous envoya sa voiture. Il était nuit quand nous arrivâmes à sa maison; et j'eus une fameuse peur de traverser tant de salles de bal à la suite du nègre qui avec sa jaquette jaune,

7) Pour Peter. — Pierre le Grand.

Digitized by Google

son turban et une paire de flambeaux à la main, nous conduisait. Connel pourrait tirer plus d'une robe du damas rouge qui tapisse les mures en manière de papier! Par exemple, les mouches nous ont tourmentées tout le long de la nuit. J'ai bien pensé à Mary Harley et à Mistress Harley aussi; comme elles auraient été heureuses de voir ce que j'ai vu quand je me suis éveillée ce matin. Que Dieu me pardonne, ai-je dit, qui êtes-vous avec vos breloques d'or, et cette étoile sur votre estomac, et cette couronne sur votre tête? Elle avait les yeux fixés sur moi et qui me suivaient partout où j'allais. On me dit que c'est une impératrice de Russie, et elle est pendue dans un cadre d'or, et elle a l'air d'être vivante.

M'dame, dis-je à ma maîtresse, à quelle heure est-ce qu'on déjeune dans ce bel endroit? A peine ces mots étaient-ils tombés de ma bouche, quand on gratte à la porte, et v'là un grenadier d'homme avec un baquet d'argent, et un pot à café, deux tasses, des soucoupes, et une grande quantité de biscuits, et sans un plateau encore; après lui, venait sur ses talons une demoiselle avec un bout de billet de sa maîtresse à

Digitized by Google

Miss Wilmot, afin de savoir si elle désirait un melon pour son déjeuner. Je lui dis: Si nous étions à Cork en ce moment, on nous donnerait un oeuf frais. Elle fut si frappée de cela, qu'elle sortit de la chambre en secouant la tête; mais le maraud d'oeuf nous arriva toute de suite. Tenez, M'dame, dans ce pays ils aimeraient autant se sauver que de déjeuner ensemble. Le lendemain, en sortant de chez M. Raikes où j'étais allée porter une robe de chambre que j'y laissai, la jeune dame anglaise et son frère me quittèrent dans le couloir tandis qu'ils allaient chercher leurs chapeaux, quand arriva un Russe avec une barbe noire comme une queue de cheval; et qui appuyant son dos contre la muraille, se tint là sans rien dire. A sa vue, je me sentis intérieurement tout effrayée. „C'est une honte, Monsieur, lui dis-je, que vous ne coupiez pas cette queue de cheval qui pend à votre menton, et que vous la gardiez pour faire peur au monde.“ Avec ça, je le regardais d'un oeil aussi noir que de la suie. Là-dessus, il mit ses gants bien propres en fil blanc sans prendre garde à ce que je disais et resserra la ceinture à franges qu'il portait par-dessus sa veste.

Digitized by Google

Nous sortimes, et qu'est-ce que je vis? La barbe suivant la jeune femme, son frère et moi. „Je serais honteuse, que je dis, d'aller par les rues de Cork avec un être comme vous“ et je le regardais comme j'aurais regardé un balayeur. Là-dessus, ils se mirent tous à rire, et je revins au logis et je racontai le tout à ma maîtresse.

C'est un plaisir de voir la quantité de pièces qu'il y a ici avec les chambres à coucher. Les trois qui sont jointes aux nôtres sont pleines de glaces et d'or et de tables de marbre blanc; et une harpe et un clavecin; et des poëles qui vont jusqu'aux plafonds avec des anges en or dessus; et une horloge qui joue huit airs d'elle-même; et tous les planchers faits de morceaux carrés d'acajou, ou quelque chose comme ça. Chaque jour, à l'heure du dîner, je me fais du bon sang à force de rire quand je regarde le nègre qui m'apporte mon dîner. „Donnez-moi un morceau de pain“, que je lui dis. „Glep“, qu'il me dit; car cette créature ne sait pas le vrai nom des choses. „Bien, que je lui dis derechef, donnez-moi du glep, si ça vous plaît.“ Et bien qu'il parle de cette manière, ce

Digitized by Google

qu'il m'apporte est du pain tout comme en Irlande.

Nous avons pas mal de musique dans la maison. Huit domestiques en bas se mettent souvent à jouer ensemble de la flûte et du violon. On les appelle esclaves, mais jamais je n'ai vu pendre à leurs bras le plus petit bout de chaîne. Je voudrais vous faire voir la jolie robe neuve que j'ai achetée, et la soeur de ma maîtresse doit m'en donner une en soie toute neuve aussi; je voudrais également vous montrer la croix d'argent dont on m'a fait cadeau, ainsi qu'un chapeau de soie verte que je me suis acheté moi-même. Je suis très heureuse; j'aime beaucoup ma place. Miss Henriette, si vous allez jusqu'au village, vous pourrez dire à mon père et à ma mère que je pense souvent à leurs conseils et que je les suis. Rappelez-moi à Mistress Mann. Tenez, plus d'une fois il m'arrive de penser qu'il me suffit de mettre mon chapeau et mon manteau pour courir tout droit au village; et puis je regarde par la fenêtre et je vois la Russie sous mes yeux.

J'ai été visiter trois de leurs églises; d'après tout ce que j'ai vu, elles sont comme nos

Digitized by Google

chapelles; il y a surtout une église Romaine qui est absolument de même, et Miss Wilmot a parlé pour qu'on m'envoie un prêtre et que je me confesse. Veuillez dire à mes parents, au village là-bas, que je vous ai dit que jamais je ne sors sans une permission. Dimanche dernier, j'ai été dehors toute la journée, avec une famille anglaise très polie; et voulez-vous aussi, Miss Henriette, dire aux parents que jamais je ne me familiarise avec personne. Si on leur donne à haute voix un ordre, comme: „Venez ici", ils restent comme des idiots à faire la grimace, à moins qu'on ne dise: „Paddy, Suddy", et alors ils s'élancent et accourent aussi vite que personne; c'est la pure vérité. Eh bien, Miss Henriette, n'y a-t-il pas de quoi faire tourner le coeur d'entendre dire da au lieu de oui, niet au lieu de non? Mais leur nourriture est assez bonne, et elle est abondante, et ils ont des fruits de toute sorte. On m'a apporté une assiette de glace, et on m'en a mis un gros morceau dans mon verre d'eau rougie. Je crus que le coeur allait me manquer quand je leur dis que je n'y étais pas habituée; mais ils m'en mirent encore

Digitized by Google

un autre; je crois vraiment qu'ils voulaient me faire une boisson aussi forte que de l'eau de vie.

Faites mes amitiés, M'dame, à M. Hayes le sommelier, et aux dames et, avant tout, à M. Edward et à Mistress Kanailly. Je regretterais de m'en revenir tout de suite, car il est sûr que ce pays est merveilleux, et je m'y trouve très bien, quoique souvent je songe à tout le monde en Irlande quand je suis assise à mon ouvrage. „Ma chère, comment vous portez-vous?" m'a dit l'autre jour la dame de la maison. Et d'après son accent, je suis bien sûre qu'elle est née en Irlande. Elle fait monter de petits Cozaques, garçons de huit à neuf ans, très bien mis, pour danser et jouer le jeu du turban et divertir ainsi ma maîtresse. Ils jouent, ils dansent tout à la fois, et leur musique ne s'arrête pas. Ça a l'air d'une guitare. Mais voici une quantité d'anglais, messieurs et dames, qui nous arrivent.

Je vous souhaite le bon jour, Miss Henriette. J'aime à penser beaucoup à vous, et je serai bien contente si vous ne m'oubliez pas plus que je ne vous

Digitized by Google

oublierai moi-même. C'est tout ce qu'avait à vous dire votre servante et aussi votre

ELÉONORE CAVANAGH.

A. A. M. C.

Troitskoe, 24 septembre.

Il y a quelques jours, je vous ai envoyé une lettre que je terminais par la promesse de vous revoir à Philippi. Pour ne pas démentir mes paroles d'adieu, je viens à vous par ce temps de froidure automnale; toute rentrée en moi-même, tout affaissée et surtout fort irritée contre ce vieil style de compter les dates pour différer l'usage charitable des poëles. Non que le temps, soit dit en passant, se montre plus rigoureux qu'en Angleterre; mais puisque le froid est à l'ordre du jour, vous pouvez faire la remarque suivante: c'est que l'habitude ne réussit pas à réconcilier les gens avec l'inclémence du climat; du moins à ce que dit M . . . . . qui trouve que le second hiver produit sur sa peau l'effet de l'évaporation du salpêtre, en comparaison du premier dont elle s'est à peine aperçue. Maintenant, elle est toute couverte de vêtements ouatés, tan-

Digitized by Google

dis que je n'ai pas la possibilité d'ajouter des vêtements de renfort; et la princesse ne se doute même pas que nous ne soyons plus en été.

Je vais à présent gronder sur un autre grief que rien sur la terre ne pourrait me faire admettre: il s'agit de l'emploi du temps. Nous nous réunissons à neuf heures du matin pour prendre notre café servi par des filles de chambre; là, en flânant ou babillant ou faisant de la musique ou nous promenant nous dépensons souvent une couple d'heures Dieu sait comment; alors, au lieu de nous laisser à nous le reste du temps jusqu'à cinq heures, le tonnerre de la cloche du dîner, semblable à un glas funèbre, mortel pour toute occupation, resentit à une heure et demie ou deux heures au plus tard, et nous nous réunissons pour faire solennellement notre long repas où non-seulement tous les plats à double service avec dessert sont entassés sur une autre table, mais où l'on veut sans pitié que vous mangiez de tout. C'est là une des manies de la princesse qui est fière de sa table et des produits de sa ferme, de sa laiterie, de ses serres-chaudes, etc. Le dîner coupe ainsi

Digitized by Google

la journée, et après cela il est difficile de revenir aux occupations de la matinée. A six heures, le thé réunit de nouveau la famille; et enfin à neuf heures et demie ou dix heures, c'est un souper prodigieusement chaud.

Vrai, est-ce supportable! . . Mais revenons à Moscou. Tenez-vous à savoir la première impression que j'éprouvai en y entrant? Vous connaissez Jerkoff et Frédéric. Eh bien, madame, les feux du soleil couchant brillaient avec tant d'éclats sur leurs oreilles dressées, que je ne pouvais songer à me présenter devant la princesse Daschkoff dans mon humble costume de voyage, à un moment du jour aussi éclatant. En outre, j'avais résolu de n'arriver au palais qu'après la descente de la nuit, heure à laquelle se promènent les Esprits. Ainsi, à une distance de plusieurs verstes de la ville, me trouvant fatiguée et sentant que j'avais faim, je priai Frédéric de m'aller chercher un peu de lait que je commençais à humer à la porte même de la cabane devant laquelle nous nous étions arrêtés, quand un petit domestique porteur d'une soucoupe dorée, d'un verre et d'un flacon de vin d'une

Digitized by Google

nuance éclatante, parut soudainement et montrant du doigt un château de très belle apparence qui s'élevait dans le voisinage immédiat, invita Frédéric à m'exqliquer que la princesse Sibersky avait appris que j'étais la dame anglaise pour laquelle la princesse Daschkoff était revenue de la campagne, et qu'elle se trouverait trop heureuse d'être la première à me saluer aux portes de Moscou. Le domestique alla et revint avec un échange de messages courtois et un millier de civilités : entre autres, un appartement m'était offert pour la nuit, si je me sentais fatiguée; mais je ne pus que refuser avec reconnaissance. Avant que je me remisse en route, mon attention se fixa sur le balcon du château; là, j'aperçus la dame à la soucoupe dorée, agitant son mouchoir et m'exprimant par ses salutations toute sa sympathie avec ses adieux. N'était-ce pas là un agréable avant-goût de l'hospitalité des Moscovites, et de l'accueil favorable qui m'attendait, au terme d'un aussi long voyage? Cependant je ne veux pas entreprendre ici de vous détailler ma première entrevue avec la princesse ni la réception cordiale qu'elle me fit. Tout cela

Digitized by Google

a déjà été décrit, et je n'ai pas de goût pour les répétitions.

La Russie, je dois le faire observer, est assez barbare encore pour se distinguer par cette vertu de l'hospitalité. Elle a d'autres qualités nationales sans doute, mais ma faible expérience ne m'a point permis d'en distinguer aucune, sauf parmi les basses classes du peuple; car en ce qui concerne les classes plus élevées, je regrette d'avoir à dire qu'elles semblent calquer les Français en toute chose; or, bien que les manières des Français soient fort convenables pour eux-mêmes, je ne puis supporter la singerie de Bruin quand il folâtre avec un singe sur ses épaules. Par exemple, au lieu du salut noble et grave de l'ancien temps et qui consistait pour deux personnes à se baisser sérieusement l'une devant l'autre jusqu'à ce que leurs diadèmes se rencontrassent, on vous embrasse sur l'une et l'autre joue avec des démonstrations de transport, et l'on dit machinalement combien l'on est enchanté de faire connaissance avec vous. Le costume également est une mauvaise imitation des modes françaises; ils ont aussi adopté universellement la langue

Digitized by Google

française. On a le droit d'être plus surpris de trouver cet état de choses à Moscou que de le rencontrer à Pétersbourg; car Pétersbourg est, de fait, un rendez-vous d'étrangers. Mais la mode produit dans la première de ces villes ce qu'ont amené pour l'autre les nécessités commerciales. Au milieu de cette adoption des manières, des habitudes et de la langue françaises, il y a quelque chose de puérilement stupide à déclamer contre Bonaparte et les Français quand ils ne peuvent pas dîner s'ils n'ont un cuisinier français pour leur apprêter leurs repas; quand ils ne peuvent élever leurs enfants sans le secours d'aventuriers qu'ils font venir de Paris, sous le nom de précepteurs et de gouvernantes; en un mot, quand toute idée de mode, de luxe, d'élégance est empruntée à la France. Quelle folie fieffée! Néanmoins, indifférente dans la question, j'avoue que j'aimerais mieux que personne me trouver dans un salon français, préférence à laquelle conduit forcément une mauvaise imitation; les Russes ignorent la dégradation qu'ils impriment à eux-mêmes ou à leur pays. La musique nationale, la danse nationale aussi bien que le salut na-

Digitized by Google

tional, le costume national et la langue nationale, tout cela est tombé et n'est plus pratiqué que par les serfs.

J'abhorre cependant ces observations générales surtout quand je considère combien mon expérience est bornée, et je ne sais vraiment pas ce qui me pousse à sortir de mes détails de commérage. Chose étrange, ce même commérage me conduirait surtout à parler du caractère de la princesse Daschkoff, qui plus que celui de toute autre personne, je le reconnais, est diamétralement opposé à toute espèce de singerie. S'il y eut jamais un être original sur la face de la terre, c'est bien elle. Et cependant l'esprit d'opposition m'entraîne loin d'elle et des ombrages de Troitskoe à Moscou et à ses coupoles dorées, à Moscou où je n'ai passé que trois jours; mais, à dire vrai, je suis impatiente d'y revenir. Ainsi, pour anticiper sur notre retour qui n'aura pas lieu avant deux mois, je vous conduirai rapidement, nolens volens, au beau salon circulaire de la veuve Nibalsin si souvent mentionné dans les lettres de M . . . ., et où la princesse nous mena après le spectacle.

Digitized by Google

Mme Nibalsin déclara qu'elle était désolée. de ne pas m'avoir à la fête qu'elle avait annoncée pour mon arrivée, mais qui ne pouvait avoir lieu puisque nous quittions la ville dès le lendemain. „Mavra Romanovna" (c'est-à-dire M . . . . .) ajouta-t-elle, „est un ange! et je ne saurais trop l'aimer et l'estimer. Vous êtes sa soeur, c'est un passeport pour mon amitié et mon affection." Alors elle jeta ses gros bras rouges autour du cou de M . . . . . et la félicita, tandis que les félicitations étaient de saison, sur ma bonne santé, me promettant une abondance d'amitié et m'embrassant à tel point que je souhaitai intérieurement que l'amitié ne vous fît pas prendre au collet comme un vagabond, qu'on y soit ou non disposé. Ne vous alarmez pas, car malgré cela je me comportai très décemment.

La princesse, excellente femme! se mit à faire de moi un prodigieux panégyrique en langue russe; M . . . . . le comprit. A ce qu'elle me dit plus tard, la princesse avait tellement enflé mes qualités, que tout le cercle qui l'entourait en resta muet. Pendant ce temps, ignorant tout-à-fait ce qui se passait, car je n'entendais pas une syl-

Digitized by Google

labe de l'éloge, je parcourais la salle avec Anna Petrovna, m'amusant à examiner les peintures à fresque qui la décorent.

Durant le souper, la princesse Daschkoff me parla fréquemment en anglais, puis elle traduisait le tout en russe pour la satisfaction de la veuve, embellissant à un merveilleux degré tout ce qu'elle disait; aussi étais-je étonnée de voir mes plus simples observations reçues, grâce à mon interprète, par l'auditoire avec stupéfaction et admiration. Je m'entionne ces faits, pour vous apprendre à connaître un peu notre chère princesse. Quoiqu'elle se conduise uniformément envers nous de cette manière, elle exige de la part de tous ceux qui l'approchent une sorte de déférence qui me causa d'abord une surprise excessive. Aucun homme, par exemple, quel que soit son rang, et tout couvert qu'il est de décorations, n'oserait s'asseoir en sa présence si elle ne l'y invite; permission qui n'est pas toujours accordée: car j'ai vu une demi-douzaine de princes rester debout durant toute une visite. Une autre fois, j'en vis plusieurs qui s'étaient prosternés à la porte de la chambre d'où elle se retirait, mortellement ennuyée d'eux;

Digitized by Google

elle leur donna sa main à baiser et ils disparurent.

Il semble que jamais il n'entre dans sa tête ou dans son coeur de déguiser un sentiment ou une impression qui s'y trouve; vous pouvez donc vous imaginer quel être privilégié elle fait. La vérité, agréable ou désagréable, est sûre de sortir de ses lèvres; et heureusement que la princesse est par nature pleine de sensibilité et de bienveillance, car autrement ce serait un fléau public.

Toujours la première par le rang, par l'intelligence, par les manières dans toute compagnie, il devient nécessairement tout naturel que rien de ce qu'elle fait ne paraisse extraordinaire. J'ai raconté comme quoi elle avait transformé le salon du comte . . . . . pour en faire une chambre à coucher à mon usage. Eh bien! voici un autre trait: au souper, elle demanda une corbeille qu'elle plaça sur ses genoux et remplit d'ananas, de pêches, de raisin, etc., ordonnant qu'on la mît sur sa table de toilette; et devinez pour quel usage? Parce qu'elle m'avait entendue dire que je n'aimais pas le fruit, excepté avant le déjeuner, et

Digitized by Google

qu'elle ne voulait pas rompre une habitude qu'elle-même avait établie: celle de me faire éveiller par une de ses femmes de chambre avec ce petit tribut d'amitié, — attention qu'elle n'oublia pas un seul matin depuis le jour de mon arrivée. Je résistais un peu; mais en pareille occasion sa réponse inévitable était: „Reste tranquille, ma douce amie, ces petites cérémonies sont les besoins de mon coeur.“ Ou bien: „La jeune soeur aurait de l'humeur; elle me gronderait si je ne remplissais pas mon devoir.“

1 octobre. — Non, c'est une sottise de parler; ici je ne puis écrire. Vous me commandez, par exemple, de tenir un journal, et vous ne songez pas de quelle nature je suis faite. Le froid ne m'importune plus, car nos poëles sont allumés, et nos appartements sont très confortables.

Et bien! qu'est-ce que je voulais dire? Je crois ne nous avoir pas encore parlé de Troitskoe, l'endroit où la princesse se plaît par-dessus tout et où nous sommes actuellement. C'est un beau domaine, entièrement de sa création, situé au milieu de seize villages qui appartiennent à la princesse. Trois

Digitized by Google

mille paysans, „Mes sujets," comme elle les appelle, vivent très heureux sous son pouvoir absolu; et jamais créature humaine, investie de ce pouvoir, ne l'exerça avec plus de bonté de coeur. Le nombre de ses domestiques, y compris ceux de toute sorte qui se rattachent à son domaine, n'est pas moindre de deux cents; cent chevaux, deux cents vaches, et le reste sur la même échelle, servent à son usage et à celui de sa famille. Cela vous donnera une idée de l'importance du domaine. L'église lui appartient aussi, et elle a été bâtie derrière le château. Un bois faisant partie du domaine et qui a neuf milles de long et quatre de large, s'étend sur un des côtés du château et va presque le rejoindre; la lisière en est souvent visitée par les renards. Hier au soir, la princesse et moi nous nous y sommes perdues durant une heure et demie. Une grande quantité de terre est dévolue à des plantations d'arbrisseaux et de prairies dans le goût anglais, à travers lesquels tourne et serpente une jolie rivière qui arrose tout le domaine. Troitskoe cependant est mortellement plat, et c'est à sa culture seule et à ses embellissements artificiels qu'on peut

Digitized by Google

attribuer sa beauté. Le château est énorme; il a de chaque côté des ailes que lient des balcons supportés jusqu'au second étage par des barres de fer.

Au milieu de cet immense domaine et dans le centre des richesses et des honneurs, je souhaiterais que vous vissiez la princesse sortir pour se promener ou pour aller visiter ses sujets. Une grande redingote brune et usée, un mouchoir de soie autour de son cou, lequel a été porté depuis si longtemps, qu'il est en lambeaux: voilà son costume. Et ce mouchoir peut bien être en lambeaux, car elle le porte depuis dix-huit ans et continuera de le porter jusqu'à la fin de sa vie, parce qu'il a appartenu à son amie Mistress Hamilton. Il y a dans son extérieur, dans sa manière de parler, dans sa façon de faire toute chose, une originalité qui la distingue de toute créature que j'aie jamais vue ou dont j'aie jamais entendu parler. Elle aide les maçons à construire les murs, elle travaille de ses propres mains à faire les routes, elle mène les vaches paître, elle compose de la musique, elle écrit pour la presse; dans l'église, elle parle tout haut et répri-

Digitized by Google

mande le prêtre s'il n'est pas assez pénétré; elle parle tout haut dans son petit théâtre et appelle les acteurs quand ils manquent leurs entrées; elle est docteur, apothécaire, chirurgien, maréchal, charpentier, magistrat, avocat. Bref, elle pratique chaque jour toute sorte d'inconvenances. Elle correspond avec son frère qui tient le premier rang dans l'empire; avec des auteurs, avec des philosophes, avec des juifs, avec des poètes, avec son fils, avec tous ses parents; et cependant on croirait que le temps lui pèse sur les bras. Elle me donne constamment l'idée qu'elle est une fée; et je proteste que je ne dis pas cela pour rire, car cette impression ne me quitte pas un seul moment. Il y a aussi une merveilleuse contradiction dans sa façon enfantine de parler avec son anglais haché, et avec des expressions impossibles, ne sachant pas, à ce qu'il paraît, si elle parle Français, Anglais ou Russe, et mêlants toutes ces langues dans la même phrase. Par exemple elle parle également bien l'Allemand et l'Italien; mais sa prononciation n'est pas claire, ce qui diminue le plaisir que je goûte dans sa conversation.

Elle m'a promis de me montrer les lettres

Digitized by Google

de l'Impératrice Catherine; et j'ai lu une bonne partie de la vie de la princesse, écrite par elle. Il faut en vérité se pénétrer de la connaissance des événements publics et des personnages durant le règne de Catherine II, car la princesse y fait de continuelles allusions; et son esprit revient si naturellement à la Cour, aux travaux, à la toilette et au boudoir de cette Impératrice, qu'il me fait commencer à me croire moi-même une des héroïnes de la révolution. Quoi qu'il en soit, le salon principal est orné d'un portrait colossal de Catherine à cheval et en uniforme, et en outre, il y a des portraits d'elle dans chaque chambre.

Hier matin, quand je descendis pour déjeuner, je trouvai la princesse humant la fumée d'un hareng qu'elle préparait à mon intention. On m'avait entendue me plaindre, dans quelque coin secret du château, d'un insupportable mal d'estomac. La fée sut cela par inspiration, et elle évoqua un poisson qui dut sortir de son eau vaseuse et dissiper mon mal par la force de la magie. Il arriva que je précédai M . . . . ., et l'expression de terreur qui apparut dans les

Digitized by Google

yeux de la princesse me causa d'abord un saisissement. Je l'interrogeai et apprit que sa frayeur provenait de ce qu'elle croyait M . . . . . un peu souffrante. „Cette pensée, dit-elle, perce mon coeur comme une lame aiguë.“ — Je suis sûre qu'en attendant vous devez en avoir bien assez du château et de sa fée; nous allons donc les laisser là.

2 octobre. — Bon jour à vous, et que ce jour soit long; car je suis si ennuyée d'être obligée de vous envoyer des épîtres si décousues et si pauvres de sens, que je n'apposerai plus la plume sur le papier tant que je resterai à Troitskoe, à moins que ce ne soit, selon ma promesse, pour vous annoncer ma pétrification, si elle a lieu. La pétrification porte l'eau chaude à mon cerveau, et cela me rappelle l'établissement de bains qu'il y a ici dans la pépinière, établissement très bien disposé. Deux femmes ne font autre chose que de chauffer le fourneau et de tenir tout en ordre. Vous savez que le bain est pour les Russes, comme pour les Turcs, une observance religieuse; tellement, qu'aucun d'eux ne voudrait ni n'oserait profaner l'église en n'ayant pas été-

Digitized by Google

au bain la veille au soir de la messe qu'ils doivent entendre. Cela assure une ablution universelle pour chaque samedi régulièrement. Ici il y a pour le bain trois salles distinctes; dans l'une d'elles sont des degrés qui montent et avec eux s'accroît, selon votre désir, la force de la vapeur. Il y a aussi une grande cuve dans laquelle vous vous asseyez jusqu'au menton (et la cérémonie consiste à vous frotter avec du raifort jusqu'à la cuisson, puis avec du savon); mais d'abord vous devez avoir eu les jambes saumurées avec une composition d'absinthe, d'ortie, de graine de moutarde, de menthe et de raifort. J'ai supporté plusieurs fois cette opération. Au sortir du bain, la princesse se met dans un lit préparé dans une chambre voisine; quant à moi, je vais et viens, et ne m'en trouve que plus forte.

La princesse, chère femme! m'a promis — ce qui pour toute autre ne serait rien, mais qui avec ses habitudes méthodiques et réglées comme une horloge est un sacrifice réel, — de quitter Troitskoe deux jours plus tôt qu'elle ne le fait habituellement pour aller à Moscou me montrer les lions. Elle a dit: „Le comte Alexis Orloff don-

Digitized by Google

nera un bal.“ En pareille occasion elle envoie un ordre, et le bal est donné comme on exécute une consigne. Elle me promet aussi de me mener au Kremlin. „Et je désire, a-t-elle ajouté, que l'archevêque de Géorgie prépare une fête à ce sujet.“ Jamais, j'en suis sûre, il n'y eut d'étrangers aussi admirablement placés que nous pour voir tout ce qui dans ce pays mérite la peine d'être vu.

Je brûle du désir d'aller à Moscou. Entre autres petits projets, la princesse veut me conduire en Pologne au printemps; mais j'y suis fortement opposée. Depuis longtemps je sais que les voyages ne lui valent rien; qu'ils sont dangereux pour ses douleurs. A cet égard, je l'avais suppliée, dans une lettre datée de St. Pétersbourg, de renoncer à l'idée qu'elle avait de quitter Troitskoe pour venir à ma rencontre; mais rien ne put l'arrêter; aucune considération personnelle ne prévalut un seul moment contre sa résolution de me recevoir ainsi qu'elle l'avait promis.

Ne m'irritez pas en disant que vous supposez que je commence à parler la langue du pays. Pas du tout! Que cet aveu

Digitized by Google

vous suffise à tout jamais. Je sens s'accroître chaque jour mes facultés de sottise, mes facultés de paresse et mes facultés de désespérance pour tout ce qui est bon. Il n'en est pas de même de M.....; elle écrit et parle merveilleusement le Russe. La princesse est son professeur, et tous les jours elles s'écrivent en russe une lettre. Et maintenant adieu; je vois la fée qui me fait signe avec sa baguette, et nul ne sait combien c'est une puissante magicienne. Adieu!

Extrait d'une lettre à la même.

Avant d'aller au perchoir, je viens vous dire que je n'ai pas reçu de lettres. Ainsi, bonne nuit, à moins que vous ne préfériez vous asseoir dans ma chambre pendant que je me mettrai au lit. Cependant je ne désire pas votre compagnie; mais qu'il en soit comme il pourra; donc, pour votre édification, contemplez-moi ces cinq gros oreillers à la tête de mon lit de fer. Ce n'est pas l'habitude d'avoir des traversins. Ainsi que puis-je faire? Je suis perchée très haut dans mon lit toutes les nuits de

Digitized by Google

ma vie, et aussi serrée qu'une momie. Ces tuiles à fleurs chinoises ne sont pas ici pour le simple ornement. Non, elles appartiennent au poële qu'elles couvrent et qu'en revanche je couvre tout entier de mon linge; car il n'y a pas d'autre moyen de chauffer mes vêtements. Les grosses bottes que vous voyez là-bas ne sont pas à un homme; ce n'est pas autre chose que ce que je portais ce soir en traîneau, aussi bien que cette pelisse en gros de Tours couleur gorge de pigeon, avec un collet noir aussi large qu'un manchon, et ce manteau ouaté par-dessus le marché. Ne viendrez-vous jamais? En face de la porte par laquelle vous entrez il s'en trouve une autre cachée par un rideau en revêche verte; savez-vous pourquoi? Parce que c'est une porte énorme qu'on a mise là depuis le commencement de l'hiver, ainsi que ces châssis de fenêtre ajoutés par surcroît. Très-bien, très-bien! Et cette théière verte? Elle contient le thé d'ortie qu'il m'est ordonné de boire pour ma toux. Et la table de marqueterie qui se trouve près de mon chevet, et que couvrent des livres? Merci de nous! Quand je m'éveille le matin

Digitized by Google

avant qu'Eléonore entre dans ma chambre, j'éprouve quelque plaisir à avoir sous ma main l'histoire du pays où je suis. Et cette grande bouteille dont le contenu sert à se frotter le visage et les mains? Ce n'est ni plus ni moins que du camphre et de l'eau de rose préparés de façon à devenir un glaçon avec lequel on s'humecte les yeux le matin. Maintenant, au nom de la patience, bonne nuit!

A Alicia W.

Troitskoe, 2 décembre 1805.

Retenez votre langue, Alicia; je sais que je suis en Russie, et, je le sais aussi, vous vous plaisez à croire que j'ai été envoyée ici pour votre instruction et votre enseignement de même que sur le toit d'une maison un balai est agité, au haut d'une cheminée, aux acclamations universelles, et que sa chute heureuse est un symbole de sa victoire aux yeux des polissons de la rue. Une fois pour toutes je vous le dis, je ne veux pas que les huées, ni les cris d'acclamation marquent ma chute; je ne veux pas que mon triomphe cause des grimaces; je ne

Digitized by Google

veux pas non plus promener mon sac de suie dans le voisinage. Non; quand même vous devriez brûler un fagot à mes talons et m'envoyer grimper dans la cheminée pour tout le reste de ma vie. Je vous ai déjà écrit tout ce qui me concerne, en addition à ce que vous connaissiez précédemment; je proteste qu'il n'y a plus pour moi dans le domaine de la vérité à recueillir la moindre chose qui puisse ajouter un iota à vos renseignements. En conséquence c'est pour punir votre exigence déraisonnable, et nullement par un autre motif, même meilleur, que je commence à répondre à votre lettre du 5 octobre, en datant de Troitskoe, plutôt que de Moscou, où nous irons dans onze jours et où une foule d'objets variés s'offriront naturellement à notre attention.

La monotonie de notre vie arcadienne dans le château retiré jettera nécessairement sur cette lettre une influence somnifère. En effet, votre imagination ne saurait rêver rien au-delà de la blanche ceinture de neige qui entoure notre large horizon et que peuvent seules varier à nos yeux les voiles de la nuit et la nudité du jour. Peut-être cela est-il moins effrayant en réalité qu'en

Digitized by Google

apparence; car bien que je sois dans une habitation sauvage, aux confins de l'Europe, emprisonnier de force par l'hiver, et bien que je sois par suite de ces circonstances dans l'impossibilité absolue de fabriquer des lettres, cependant je suis merveilleusement capable de m'acquitter des fonctions quotidiennes les plus nécessaires, et je partage le sort commun aux autres racines. Car, étouffée comme je le suis sous des montagnes de neige tourbillonnante, je contemple les merveilles bénies que l'avenir doit répandre avec leurs couleurs diaprées, quoique en ce moment, comme le safran et l'asphodèle, je doive me soumettre à la simple végétation de plante bulbeuse.

Mais vais-je vous tenir longtemps avec mes images fleuries! — Mettez sur vos épaules la queue de votre robe; suivez-moi pour votre plaisir à travers cette maison et regardez-en les appartements; ou, si vous le préférez, asseyez-vous sur le sopha, les jambes croisées, selon l'usage des dames russes, et tirez les cartes, — ce qui est un talent accompli parmi les gens éclairés de cette aurore boréale.

Ici la nature ressemble à un mince trait

Digitized by Google

fait à la plume et à l'encre sur une feuille de papier blanc, tant les objets sont étiolés et glacés et tout dessinés en blancheur invariable. Néanmoins, chaque jour après le dîner, à trois heures, la kibitka ou le traîneau est à la porte. La première de ces machines ressemble par sa forme à un berceau d'enfant, qui pour draps aurait une fourrure d'ours et pour couverture un cuir étendu par devant. Vous pouvez, si cela vous plaît, m'y mettre avec M . . . . et Anna Petrovna; ou, pour parler plus net, vous pouvez entasser trois énormes paquets; car il serait malaisé de nous prêter une autre apparence avec nos châles, nos shubas et nos manteaux ouatés. Vous remarquerez aussi l'accoutrement de nos serviteurs, Gabriel, Petruchio, Théodore et Ivan: leurs shubas sont serrés autour de leur veste par des écharpes de couleur, et sur la tête ils ont des bonnets noirs, très hauts et semblables à celui des grenadiers. Cependant l'esprit de soumission fait tomber, à tout moment, ces bonnets-citadelles dressés contre l'ennemi commun, le froid; car même lorsqu'il neige le plus abondamment, les pauvres diables reçoivent tête nue chaque mot

Digitized by Google

qui leur est adressé; une longue traînée de neige vient alors couvrir leur crâne comme un toit; ils la secouent sans y penser, et replacent ensuite leur bonnet avec une égale indifférence.

Je crois vous avoir écrit que Troitskoe est posé comme une tige de lis dans une vallée; c'est-à-dire que la blanche maison revêtue de stuc est abritée par l'ombre épaisse d'une forêt. Nous pénétrons chaque jour dans cette forêt, grâce à nos traîneaux que tirent à toute vitesse trois chevaux attelés de front, qui escaladent la neige comme un bateau monte sur la cime des vagues, et qui laissent aussi derrière eux une trace lumineuse, de même que si nous nous mouvions dans une atmosphère de diamants. L'entrée de la forêt semble le charnier de la nature: chaque arbre remue ainsi qu'un squelette blanchi, — gémissant, creux, décharné et menaçant, — jusqu'à ce que cette apparition s'efface quand nous poursuivons notre chemin à travers de hauts sapins dont les branches gonflées ont tourné en colonnes de neige et se sont métamorphosées, à nos yeux humides, en des milliers de piliers de marbre, illusion voisine

Digitized by Google

de la réalité. Les taillis poudrées à blanc comme le duvet d'un cygne, sont affaissés sous le poids des flocons de neige pressés comme des grappes de roses de Gueldre; si bien que l'hiver étale les guirlandes de l'été le plus brillant.

L'effet de pourpre et d'or du soleil couchant n'est pas moins magique, quand un rayon horizontal jouant sur la neige, semble évoquer tous les trésors de Golconde et fait étinceler le sol en saphirs, émeraudes, améthystes, opales et diamants.

Rarement pendant notre promenade la solitude de la forêt est troublée, si ce n'est par des bûcherons, plus semblables à des satyres qu'à des êtres humains. Leurs barbes sans fin chargées de neige et allongées en chandelles de glace, craquent dans la proportion des coups appliqués par leur hache. Cependant à la vue des dames du château, tout travail est suspendu; et jusqu'à ce que le traîneau soit hors de portée, ces satyres velus, vêtus de peaux de bêtes, avec leurs bonnets de fourrure dans leurs pattes, se pressent pour témoigner de leur dévouement et de leur respect en courbant jusqu'à terre leur tête d'ours.

Digitized by Google

Eh bien! en avez-vous assez de la forêt? êtes-vous bien punie de votre curiosité? Voyez ce que c'est que d'extorquer la vérité aux voyageurs. Si cependant l'aiguillon de la curiosité dominait chez vous la fatigue, au point de vous faire demander ce que c'est que cette colonne de fumée qui s'échappe d'un monceau de neige, apprenez que ce qui vous semble n'être qu'un fardeau qui pèse sur le terrain est en réalité un bain qui chaque samedi est chauffé pour le plus grand bienfait des familles du voisinage. Si nous tournons derrière le château, voyez cette longue file de bâtiments qui bordent circulairement la pelouse et au milieu desquels s'élève l'église. On peut les considérer comme des dépendances du manoir; ou plutôt, vous pourriez raisonnablement les regarder comme une petite ville. L'un d'eux est un théâtre; l'autre, une école; le troisième, l'infirmerie; le quatrième, l'écurie; le cinquième, l'habitation de l'intendant; le sixième, une maison pour des hôtes; le septième, le huitième, le neuvième pour les domestiques, et ainsi de suite.

Bonté du ciel! quelle confusion dans ce château! Il n'y a rien d'étonnant à cet

Digitized by Google

éternel va et vient d'un essaim de domestiques. Voyez ce Stepouska à la forme triangulaire qui, clignant de l'oeil derrière sa cravate, vient vous aider à monter tout essoufflée que vous êtes; tandis qu'Athanase vous retire vos bottes fourrées, et que Vinceslas, Massagee, Kusma, Bisilkin, Vassilee, Kashan, Proka, Antoine, Timothée et une dizaine d'autres de toute taille et de toute couleur, accourent pour vous conduire à la salle à manger, puis à gauche dans le salon de compagnie où l'on se tient habituellement.

Ce portrait qui se trouve en tête du salon et est suspendu au-dessus du sopha, c'est celui de l'époux de la princesse Daschkoff; le prince était regardé comme le plus bel homme de son temps, et il n'avait que vingt-six ans quand il mourut. Cette dame, à l'air imposant, qui a des aigles brodées sur son costume et porte une robe d'hermine, c'est Catherine II; en face d'elle est son petit-fils l'Empereur Alexandre. Voilà pour les peintures. A l'extrémité du salon, est une femme assise dans un fauteuil, ayant devant elle une petite table marquetée comme un échiquier; elle est vêtue d'une belle robe

Digitized by Google

en soie rouge, et coiffée d'un bonnet de nuit d'homme en batiste. C'est la princesse! Son chien noir Fidèle dort à ses pieds sur un coussin. Elle attend notre retour au logis; car cette soirée est consacrée à lire tout haut quelques douzaines de lettres réunies dans un grand sac de papier. C'est une partie de la correspondance qui fut échangée entre l'Impératrice Catherine et elle, depuis le temps où la princesse n'était âgée que de dix-huit ans jusqu'à l'époque où elle se retira de l'Académie. Ces sujets, en rouvrant une vie à jamais close, donnent une espèce d'agitation pénible à la physionomie de la princesse; je voudrais qu'il n'en fût plus question. Déjà Anna Petrovna s'est établi à son poste et a préparé son grand tricot de laine.

. . . . . .

Dimanche 7 décembre. — Cinq jours, vous le remarquerez, se sont écoulés depuis qu'il m'a fallu laisser là ma lettre. Pendant ce temps Ste. Catherine, la patronne de la princesse Daschkoff, a été occupée à recueillir ses taxes et à faire son inspection soit spirituelle soit temporelle. La princesse et moi portant le même nom, notre

Digitized by Google

amie décida que cette fête serait célébrée à double titre. En conséquence, pour la vigile une messe solennelle fut chantée dans la grande salle à manger où les prêtres et musiciens s'étaient rendus avec l'encens et les peintures consacrées. L'image d'argent de Ste. Catherine était réfléchie par une grande glace, dans toute la splendeur des lampes qui formaient son tribut. La cérémonie terminée, les assistants de toute sorte s'avancèrent pour présenter leurs félicitations et leurs cadeaux. Les paysans garnirent la salle de morceaux de pain couverts chacun d'un tas de sel, qu'ils offraient comme marque d'hommages, et quelques-uns y joignirent une petite assiettée de pommes pour rehausser l'offrande. La princesse et moi nous échangeâmes des présents, et nous reçûmes tous deux ceux de M . . . . . et d'Anna Petrovna. La poste du soir apporta des lettres de félicitation de tous les parents que la princesse compte à Moscou. Tels furent les incidents de la vigile de Ste. Catherine.

Le lendemain, nous nous rendîmes à l'église où fut célébré un service spécial. Notre société se trouva augmentée par l'ar-

Digitized by Google

rivée du prince Daschkoff, de M. de Postnicoff, du comte Santi neveu de la princesse, général Yellogin et sa famille, ainsi que d'un grand nombre de voisins. Vous pouvez juger de notre intimité au grand dîner qui eut lieu; la princesse était au haut bout de la table, et moi j'étais à sa droite. Nous eûmes à essuyer les compliments de toute la compagnie, en Russe, en Français et en Anglais; chacun se levait tour à tour et, tenant en main un verre de champagne, nous félicitait sur notre sainte, puis buvait à notre santé jusqu'au retour de l'heureux anniversaire. La musique et les cartes firent passer la soirée. Nous sommes au moment d'aller faire une promenade en forêt. Vendredi, nous partons pour Moscou; d'ici là, vous pouvez laisser de côté Troitskoe.

Lundi 8 décembre. — Si un aperçu du dîner de fête que j'ai décrit pouvait vous faire plaisir, vous n'avez qu'à descendre l'escalier et à vous asseoir à la grande table carrée. Mangez d'abord, s'il vous plaît, un peu de ces pâtés aux oeufs après votre potage, puis buvez de l'hydromel pour arroser le tout, et même du quass. Je vous en prie, prenez un peu de caviar, l'oeuf de

Digitized by Google

l'esturgeon. Peut-être préférez-vous la soupe au poisson; côtelettes, poulets, gibier, légumes, tout est à votre service; n'oubliez pas de manger du concombre salé avec votre rôti. Que pensez-vous du porc et de la crême caillée? Voyez ensuite ces gâteaux aux pommes, ou ces pommes crues venant soit de Crimée soit de Sibérie, ou ces poires transparentes, ou ces confitures de Kiow, ou ce rayon de miel, ou cette conserve de feuilles de roses, ou ces prunes confites.

Au nom du ciel, ne mangez pas davantage! Car dans six à sept heures d'ici, vous devrez vous asseoir de nouveau en face d'un autre dîner servi sous le nom de souper. Ainsi, à moins de se sauver, il faut, tandis qu'on parfume la salle, ce qui me suffoque, s'aventurer dans le long couloir qui mène au cabinet de la princesse. Bonne, chère vieille femme! puis-je dire bien sincèrement; car la distinction affectueuse et la vive cordialité qui ont marqué toutes ses paroles, toutes ses actions à mon égard depuis le jour où je la vis pour la première fois, n'ont pas éprouvé un seul moment d'interruption. Elle me nomme la

Digitized by Google

soeur de son choix; et indépendamment de ce que sa physionomie et ses manières ont de gracieux quand elle m'adresse la parole, sa bonté semble s'ingénier constamment à chercher le moyen de vanter et de recommander de toute façon ma personne, ma famille ou mon pays.

En mentionnant tous ces faits je me borne à lui rendre justice; car, vous pouvez m'en croire, je me juge moi-même bien peu de chose dans le mobile principal de sa conduite. Etre la soeur de M....., ce n'est pas un titre pour éblouir l'humanité. Souvent la princesse s'écrie avec transport tout en se contemplant: „C'est la meilleure marque de l'amour du Ciel pour moi; ma chère enfant m'a cherchée sur le bruit de mon nom, et elle est venue d'un pays lointain sur la foi de mon caractère. Maintenant, dites-moi, soeur Kaiety, qu'est-ce que je pourrai jamais faire pour lui prouver mon amour et ma reconnaissance?“ Tous les trois ou quatre jours, elle me répète la même histoire, et elle la répète toujours avec le même feu. Peut-être ne devinez-vous pas que j'ai voulu dire mon propre nom en l'écrivant comme elle le prononce dans son

Digitized by Google

anglais extraordinaire: „Soeur Kaiety"; le piquant que cette manière donne à sa conversation est inexprimable. L'autre jour, elle m'invita à entrer dans son cabinet afin de lire la dédicace de son Histoire qu'elle venait d'achever pour M..... C'est écrit parfaitement, et l'affection, l'admiration, la reconnaissance, l'enthousiasme qui y respirent sont un des plus nobles témoignages qu'une personne puisse offrir à une autre.

Depuis que je suis ici, j'ai songé souvent combien ce serait entreprendre une tâche difficile que de vouloir dessiner le caractère de la princesse Daschkoff. Pour ma part, je crois, que ce serait impossible. Ce caractère comprend tant de particularités diverses, tant de variétés inextricables, que le résultat de l'étude qui lui serait consacrée n'offrirait qu'un dédale de contradictions humaines. Je sais bien que tous ici-bas nous ne sommes pas composés d'une autre étoffe; rien n'est cependant plus étranger à la chose même que les matériaux bruts dont elle est composée, et malheur à l'individualité quand elle commence à se généraliser. Si vous admettez l'expérience que j'ai faite de la princesse, vous la con-

Digitized by Google

sidérez toujours comme une personne accomplie; de même que vous supposeriez l'Europe un paradis si vous n'aviez jamais vécu hors de l'Italie et si vous jugiez toutes les autres contrées sur celle-là. Mais la princesse a autant de climats dans l'esprit, autant d'Océans agités et incertaines, autant d'Etnas à la lave destructive, autant de steppes incultes qu'il existe de tout cela dans une partie quelconque du globe. Je l'avoue, il me semble qu'elle serait surtout dans son élément si elle était à la tête du Gouvernement, ou Généralissime des armées, ou fermier-général de l'Empire. De fait, elle était née pour diriger des affaires sur une grande échelle, — ce qui n'est nullement inconciliable avec la vie d'une femme qui, à dix-huit ans, commandait une révolution et qui, douze ans aprés, gouvernait une Académie des Arts et des Sciences.

Lundi soir. — Vous aurez peine à me croire quand je vous dirai que la princesse n'a pas le sentiment du ridicule. Je ne pense pas qu'elle comprenne une caricature, même en paroles. Hier à dîner, nous en eûmes un petit exemple. — Elle dit à M..... que c'était une honte à elle de ne point

Digitized by Google

prendre de tabac, puisqu'elle possédait sept à huit tabatières provenant de munificences impériales, et elle demanda en plaisantant quel châtiment il fallait lui infliger. A quoi Anna Petrovna et moi nous répondîmes d'un air sentencieux que la princesse n'aurait rien de mieux à faire que de traiter le nez de M . . . . comme elle traite ses arbrisseaux favoris dans son jardin, — c'est-à-dire de l'émonder jusqu'à ce qu'il y poussât autant de boutures que M . . . . avait de magnifiques tabatières. La princesse sembla prête à jeter les hauts cris et sûrement elle nous prêta à l'une et à l'autre des inclinations de boucher. A l'instant même elle détourna le cours de la conversation.

Moscou. — Samedi soir 15 décembre. — Nous voici arrivées, après le plus difficile voyage que j'aie jamais fait. Mais notre joie de nous retrouver à Moscou a été péniblement altérée par une nouvelle qui est parvenue à la princesse; on s'attend à voir succomber son frère favori le grand chancelier. Le prince Daschkoff est auprès de lui; et à moins qu'il n'arrive des nouvelles plus favorables, je suppose que nous irons à Andreoffsky, lieu de séjour du comte

Digitized by Google

Worontzow où il se trouve en ce moment et qui est à près de deux cents verstes de Moscou. C'est un événement terrible! Il faut que je me mette au lit; mes os ont été réduits en compote sur ces chemins défoncés et sur ces collines et ces vallées de glace.

A Alicia W.

Moscou, 18 février 1806.

Je sais que je ne vous satisfais pas, et que je vous écris trop rarement; et que cette rareté est loin de répondre à l'ardeur de votre attente qui a pour mobile la plus aimable des causes, l'anxiété où vous êtes pour ma précieuse santé dans ces blanches régions où je gêle sous une neige incessante parmi les fils et les filles de l'Hiver. Mais au milieu des reproches que me fait votre esprit, si votre conscience n'a pas tourné absolument au rhinocéros, vous devez vous rappeler que mes paroles en nous séparant, les dernières paroles qui expiraient sur mes lèvres, n'ont été qu'un pronostic fidèle parfaitement confirmé par ma conduite et que ma conduite continuera de confirmer, jusqu'à ce que le soleil de retour ait fondu

Digitized by Google

pour moi un passage à travers la Baltique et me ramène à mon observatoire où mes jours, se penchant comme un saule vers le clocher de Shandon, tomberont feuille à feuille dans la sépulture.

Je parle par le passé et l'avenir; quant au bien heureux présent, l'ingratitude ne doit pas le ternir, faute d'une juste appréciation de vos nombreuses vertus; car tel est le caractère qu'il faut reconnaître à vos lettres. Avant-hier j'ai reçu la dernière, datée de Wood Hill, 28 décembre, et je m'occupe, malgré des interruptions importunes, du soin de vous en accuser réception, ainsi que d'une lettre de H . . . ., à la même date, et de plusieurs autres qui, en dépit de longs retards, sont enfin arrivées saines et sauves à leur destination. Quand ces lettres ont fait leur entrée, à une heure, nous courions prendre nos gants et nos manteaux, le cocher attendant à la porte pour nous mener dîner chez le général Tutleman, l'un des ci-devant gouverneurs de Pologne. Nous fûmes donc obligées de les emporter en voiture; et bien que nous eussions six verstes à faire, cependant la course en traîneau rappelle si bien le mou-

Digitized by Google

vement d'un vaisseau dans la tempête, avec ces routes défoncées, que tout effort pour briser les cachets et lire les lettres fut inutile. Vous pouvez donc me voir d'ici, les tables de jeu étant préparées, ce qui a toujours lieu une demi-heure avant le dîner, me retirer à l'extrémité du sixième appartement (un temple de marbre avec un dôme revêtu de glaces qui nous réfléchissaient par-dessus ma tête, moi et mes lettres), et lire pour la première fois ma correspondance si longtemps désirée!

J'en étais au beau milieu de votre lettre quand le prince Yousoupoff est venu m'offrir la main pour aller dîner. Tandis qu'il m'accompagnait dans tout l'éclat de ses dignités et de ses décorations, à travers des files d'appartements, de jardins d'hiver et de galeries, et que nous marchions au son de la musique, j'eus le temps de repasser dans ma mémoire les heureux tableaux que vous aviez évoquées devant mon esprit. Mais permettez-moi maintenant de vous parler de dîner, et non de votre lettre qui m'a mise hors de moi; et, par un retour chrétien, acceptez l'hommage de vingt-sept fêtes, — nombre des dîners auxquels nous avons

Digitized by Google

figuré depuis le 6 janvier, notre jour de Noël.

Comme vous devez le penser, j'en suis quelque peu fatiguée. Le luxe et la magnificence qui nous entourent perdent bientôt leur effet quand l'attrait de la nouveauté est passé; et les heures indues qu'il faut dépenser tendent à perdre tout le charme qu'on s'en était promis. Je n'entrerai à ce sujet dans aucun détail particulier, car j'ai parcouru précisément le même cercle décrit dans les lettres de M . . . . — L'effet produit sur mon imagination, a été d'avoir circulé parmi les Ombres de la Cour de Catherine. Moscou est l'Elysée politique impérial de la Russie. Tous ceux dont l'influence exista aux jours de Catherine et de Paul, et tous ceux qui ont été écartés par Alexandre ou considérés par lui comme surannés, jouissent d'une importance idéale, reconnue par courtoisie seulement, dans cette magnifique ville asiatique, molle et oisive. Toute l'influence réelle a depuis longtemps passé comme un héritage aux mains de leurs successeurs qui se chauffent au soleil levant de la nouvelle Cour et gouvernent l'Etat à St. Pétersbourg. Néanmoins, le fantôme

Digitized by Google

ridé et décoré du prince Galitzin, grand-chambellan sous le règne de Catherine, conserve ses ordres, ses étoiles et ses rubans qui, ajoutés au poids de quatre-vingt-dix ans, le courbent en deux jusqu'à terre. Il porte sur ses os sa clef de diamants et ses broderies et toutes ses babioles brillantes, et il reçoit l'hommage de ses frères les fantômes qui dans l'ancien temps partagèrent avec lui les honneurs de l'Etat.

Un autre de ces fastueux revenants, c'est le comte Ostroman, grand-chancelier de l'Empire à la même époque. Les ordres de St. George, de St. Alexandre Neffsky, de St. Vladimir, etc. pendent sur sa poitrine en bandes rouge, bleu et de diverses couleurs. Quatre-vingt-trois ans se sont congelés en pyramide sur sa tête; et son squelette bredouillant craque dans son carrosse, et il a huit piqueurs et il dîne avec ses heiduques derrière son fauteuil, et il impose à la politesse la même étiquette que son droit lui assurait, durant ses jours réels de faveur impériale.

Le comte Alexis Orloff, qui fut grand-amiral au temps de Catherine, est plus riche qu'aucun prince de la Chrétienté et vit au

Digitized by Google

sein d'un luxe asiatique. La main qui étrangla Pierre III est, pour sa récompense, couverte de brillants, parmi lesquels le portrait Catherine sourit par une éternelle reconnaissance. C'est encore un de nos fantômes de Moscou; le général Korsikoff en est un autre. Ce favori a survécu; on pourrait le surnommer une vision de diamants. Tout couvert de rides, il chérit encore le souvenir de cette distinction passée qui lui attira l'animosité de son pays. Le prince B . . . ., le prince N . . . . et d'autres conspirateurs de 1762 et des derniers temps ont conservé à la ceinture leurs épées, leurs sacoches et tous les autres insignes de leur première grandeur. En résumé, les grands (et nous ne vivons, hélas! que dans ce cercle) sont comme je l'ai dit déjà, d'un autre monde; et cependant ils ont pour mobile le même commérage sur les folies de Cour, la même vanité, le même orgueil enflé démesurément, la même ostentation; c'est le principe de leur bonheur ou de leur misère, comme si la tombe ne s'entr'ouvrait pas sous leurs pieds chancelants pour les menacer — et cette menace est de tout instant, — de l'oubli terrestre qui couvrira leur existence de brocard.

Digitized by Google

J'avoue que je regrette sincèrement d'entendre sans cesse le nom de la Grande Catherine revenir dans la conversation de ces radoteurs arriérés; car s'ils vantent cette Impératrice, c'est au point de vue de leurs propres services.

A ces spécimens de Moscovites se joignent assurément des femmes, des filles et des petites-filles parfaitement habillés, assises dans des boudoirs dorés, avec des esclaves qui dansent devant elles; toutes ces personnes brûlent des parfums et offrent des confitures à leurs visiteurs. Bien qu'une sorte d'extérieur français soit général parmi elles, bien que la langue française soit la langue de la bonne société, que le costume soit français et que la jeunesse soit élevée par des mademoiselles françaises et des abbés français, cependant l'éducation des jeunes gens n'est pas bonne; ces jeunes filles ne deviennent point des femmes agréables, mais elles imitent évidemment et pratiquent ainsi les dehors sans se mettre le moins du monde en peine d'acquérir cette douceur, cette suavité de manières qui plaisent et règnent si généralement en France. Quand les femmes de Moscou vous

Digitized by Google

ont regardée de la tête aux pieds, quand elles vous ont embrassée cinq ou six fois au lieu de deux, quand elles se sont recommandées à votre éternelle amitié, quand elles vous ont dit d'un ton sans façon et d'une manière brusque que vous êtes charmante, quand elles se sont informées du prix de chaque objet de votre toilette, quand elles ont vanté par avance l'éclat de la prochaine assemblée des nobles, n'attendez rien de plus d'elles. A peine hors cela semble-t-il leur rester une idée, si ce n'est pour se plaindre de la maladresse des joailliers russes et pour porter aux nues l'habileté des bijoutiers français.

J'ai généralement observé que dans leurs comparaisons entre les Anglais et les Français les préférences des Moscovites et j'ose dire de tous les Russes sont en faveur des derniers, bien que tous s'accordent à décrier Bonaparte et à plaindre le sort de lord Nelson. La nation anglaise est respectée en principe; mais on ignore ses usages, rarement on parle sa langue, ses modes sont en discrédit, et comme particuliers on critique bien autrement les Anglais que tous les gens des autres nations. Ceux d'entre

Digitized by Google

les jeunes voyageurs anglais qui excitent l'admiration, réussissent précisément par les choses mêmes qui sont ignorées chez eux, — comme de bien valser, de parler Allemand et Russe, d'appeler chaque personne „Votre Grandeur et votre Excellence" et de complimenter à outrance chaque Russe, en dépit de la préférence que les Russes eux-mêmes donnent aux usages français.

Ici on a deux exemples des effets de la nouveauté sur ces ours orgueilleux. Une princesse s'est enfuie avec le signor . . . . ., peintre italien; et un neveu de la princesse Daschkoff, M. de . . . . . a épousé la fille d'un précepteur français. Ici l'instruction est si peu développée, surtout parmi les femmes, que quelques sophismes d'emprunt sont considérés comme de la nécromancie. C'est ce qui arriva pour le signor . . . . ., homme de soixante ans, qui fit tourner la tête à une princesse âgée de vingt-neuf ans seulement, rien qu'en professant l'athéïsme, rien qu'en se donnant pour un adepte du: „Système des Ombres du visionnaire Berkley." Chacun le regardait comme un génie inspiré, chacun lui ouvrait son palais. Je le vis une fois, et je le pris pour un

Digitized by Google

empirique, un docteur de tréteau. Trois semaines après, il alla solliciter une dispense auprès de l'archevêque de Moscou; et comme on lui demandait de quelle religion il était, il se mit à rire et dit: „De peu ou de pas.“ Cette réponse occasionna un murmure; cependant notre homme se déclara Grec et fut marié. Quatre gros princes gémissaient auprès de moi en me racontant ce malheur. Ce fut le grand sujet de conversation et d'émoi pendant neuf jours, neuf jours seulement, et l'exemple servira de précédent pour l'avenir.

Au reste, les progrès qui s'accomplissent dans notre siècle sont remarquables; on peut l'observer par la différence qu'il y a en ce genre entre les jeunes femmes et leurs mamans. Celles-ci sont peu habiles en fait de langues, mais elles sont toujours excessivement joueuses; et si les hauts-faits qui les rendirent célèbres dans les annales de la galanterie, sont rappelés avec éclat, cela ne paraît diminuer en rien la considération dont elles jouissent dans le beau monde.

J'ignore si une comparaison serait bien placée dans ce sujet. A Moscou, nous ne

Digitized by Google

connaissons que des personnages qui, à Londres, seraient les premiers pairs du royaume, comme sont la duchesse de Gordon, Devonshire etc. Quant à des nymphes innocentes, humbles, raisonnables, roses, et vêtues de blanc telles que vous et L .... et P .... et G ....., la société d'ici n'offre rien de semblable en fait de rang; par conséquent, ces êtres-là sont introuvables. Plus j'observe ces nuances, moins je suis surprise que les Anglais, à peine de retour de leurs voyages, soient si pressés de se marier. C'est par ce sentiment de vrai gentleman que le jeune et beau S.... regarda la pauvreté en face pour épouser ma favorite Sarah C ...., et cependant il avait fait le tour des nations. Il y a lord K ... et quarante autres que je pourrais nommer. Mais en un mot, et pour employer à cet égard les expressions dont se servait la princesse Daschkoff: „Je pense que Dieu tout-puissant lui-même doit être fier lorsqu'il se dit: J'ai fait la femme anglaise.“ — J'ajouterai qu'elle n'est pas tout à fait aussi engouée de l'homme anglais.

Les maisons sont d'une magnificence par-

Digitized by Google

faite, les tables ploient sous le poids des trésors des quatre saisons; des orchestres accompagnent ou plutôt mettent en symphonie chacun des morceaux que vous portez à votre bouche. Qu'il me suffise de vous donner une esquisse, comme spécimen du genre de vie du général Knoring. Il a servi vingt ans sur les confins de la Russie, de la Géorgie et de la Perse; et en Russie, servir est jouir de cette distinction qui ailleurs s'attache à la naissance et à l'élégance.

A notre arrivée, nous fûmes introduites dans l'antichambre où trente à quarante domestiques en riches livrées nous débarrassèrent de nos pelisses, de nos bottes doublées de flanelle, etc. Alors le général, avec ses manières de vieille Cour, apparut à l'extrémité d'une suite fastueuse de salles peintes et garnies de lustres; il se réflétait de chaque côté dans les glaces, et les glaces des plafonds nous le montraient la tête en bas. Il s'avançait vers nous d'un pied boiteux, dans tout le rayonnement des plaques de ses ordres; à chaque pas il nous adressait un salut, et pour nous recevoir il alla de l'antichambre jusqu'à la pre-

Digitized by Google

mière porte d'entrée. Là nous ayant baisé les mains tandis que nous lui baisions le front, il nous conduisit, à travers des salles brillantes mais qui, chose étrange à dire, étaient absolument sans tapis, jusqu'à celle où nous attendait le déjeuner. C'est une table couverte de liqueurs, de caviar, de radis noir, de fromage et de harengs salés. La compagnie l'entoure en restant debout et mange par-ci par-là un morceau. Ensuite on va s'asseoir aux tables de jeu, où l'on reste d'ordinaire de deux à trois heures. Alors chaque cavalier offre son bras à une dame: on s'en va solennellement, en procession de vingt à trente couples, au son de la musique, et l'on prend place à un banquet de trois heures. Toutes les femmes de chambre, formant un choeur de demoiselles, se tiennent en groupe à la porte; elles chantent des airs nationaux, accompagnés par des violons et autres instruments. Un petit Chinois et un petit nègre, avec le vêtement de leur race, une jeune Circassienne, dans le beau costume de son pays, une Calmouque vêtue en princesse de sa tribu, — accessoires exotiques de la famille; quelques autres aussi, esclaves pris les armes à la

Digitized by Google

main ou envoyés en présent, faisaient le tour de la table pour amuser la compagnie; parfois ils chantaient, parfois ils folâtraient, et parfois on les embrassait et les récompensait avec des confitures.

Quand nous passâmes aux salons dans le même ordre que nous avions suivi pour nous rendre à la salle à manger — ou plutôt la galerie —, nous eûmes le plaisir de voir ces jeunes danseuses et d'autres encore accomplir devant nous des pas variés, tandis que nous étions étendus sur des divans en humant le café et commandions à notre gré autant de danses nationales que notre curiosité voulait en contempler. Ceci, vous le remarquerez, est tout à fait dans le goût asiatique. On apporte les bougies, on allume les lustres, des stores baissés remplacent les volets; et comme le soir commence, chacun part et laisse la famille à elle-même. Alors nous roulons en voiture et sommes ramenées au logis entre six heures et six heures et demie, dans un état d'esprit à goûter fort peu des appartements froids, tristes et vides.

. . . . . .

Hélas! voilà tout notre sablier vidé à

Digitized by Google

Moscou, et j'en suis bien fâchée. Il y fait plus chaud qu'à Troitskoe; et rarement un jour se passait sans que M . . . . . et moi nous allassions une heure au moins piétiner dans la neige autour de la maison, à la grande stupéfaction des Russes qui en hiver ne marchent jamais, même pour prendre un exercice salutaire.

Il faut que je vous parle d'un curieux divertissement dont nous fûmes témoins, il y a trois semaines environ. J'exprimais à la princesse mon regret de ce que bien des classes de la société nous échappaient nécessairement, en vertu de la sphère trop élevée où nous nous trouvions; par exemple, les diverses sortes de marchands, de boutiquiers, etc. Elle eut une fois la bonté — et elle est si bonne en effet! — de me promettre que ma curiosité serait satisfaite. En conséquence, un jour fut désigné où au nombre de seize à dix-sept, nous dînerions dans une des plus fameuses tavernes de Moscou. Tous les plats apportés sur la table furent servis à la manière russe; il n'y en eut pas, j'ose le dire, moins de cent, et tous étaient particuliers au pays. Pour que la fête fût complète, la maîtresse

Digitized by Google

d'hôtel ornée de diamants et ayant un costume brodé d'or, était assise au haut bout de la table, avec le visage, le cou et les bras peints comme une poupée. Cette sorte de peinture est d'usage national, et a toujours été pratiquée depuis que la Russie existe. Les gens qui nous servaient, au nombre de quarante, étaient des hommes à barbe longue, ayant des chemises mi-partie jaune et pourpre retroussées aux manches de façon à laisser les bras à demi nus; ces hommes n'avaient ni veste ni gilet. Il y avait un individu qui jouait de l'orgue; pour obtenir cette permission, il paie au maître de la taverne plusieurs centaines de roubles par an, ce qui prouve combien la taverne est fréquentée, et aussi combien la musique est considérée ici comme nécessaire à la vie. Après le café, un groupe de gipsies fut introduit pour nous amuser; ils portaient des châles de brocart d'or attachés sur une épaule, et avaient des boucles d'oreilles formées de pièces d'argent. Comme ils dansaient bien la Bohémienne et l'Egyptienne, et rappelaient exactement les figures mouvantes en apparence des fresques d'Herculanum! Dans certains moments, quand il

Digitized by Google

fallait exprimer la crainte, leur vivacité de gestes approchait de la frénésie; et leurs mouvements, accompagnés de cris perçants, produisaient un effet si sauvage et si extraordinaire, qu'il était difficile de prendre ces danseurs pour des habitants de cette planète gelée.

Je viens de monter pour recevoir quelques-uns de nos visiteurs habituels. Je suis maintenant si accoutumée à leurs manières, que mes observations s'en sont émoussées, quelque différentes que leurs façons me semblent sous mille rapports de ce que j'avais vu partout ailleurs. Aucun Russe n'osera s'asseoir en présence de ses supérieurs, s'il n'en a reçu l'ordre. En ce moment, la princesse est assise sur son divan, parlant à tout le monde, et une demi-douzaine de princes se tiennent debout, le chapeau à la main, devant elle. Les gens de mince condition s'avancent rarement au-delà de la porte où ils restent, attachés à leur chapeau à trois cornes et se reposant de leur fatigue tantôt sur un pied tantôt sur l'autre.

La subordination joue un rôle souverain à Moscou; et le titre de gentilhomme ne suffit, aux yeux d'aucune des personnes

Digitized by Google

que j'ai rencontrées dans cette ville, pour compenser les degrés divers de la faveur impériale. Ainsi de vieux radoteurs, de vieilles gueunons de femmes sont tout-puissantes ici parce qu'ils ont naturellement plus de rubans à montrer, plus d'honneurs à étaler que des personnes plus jeunes. Quant aux jeunes gens distingués et à la mode, il y en a très peu à Moscou, car la plupart de ceux qui réunissent ces avantages poussent leur fortune à St. Pétersbourg ou bien sont à l'armée. Ils sont remplacés par un essaim de jouvenceaux sans plume qui assiégent les avenues des portes, tout raides sous la poudre, la pommade et les habits neufs, avec leurs précepteurs français qui étudient l'effet de leurs premiers saluts pleins d'espoir et de leur entrée difficile dans le redoutable cercle de leurs supérieurs. Que Dieu prenne en pitié la folie de la machine ronde et qu'il ait pitié aussi de moi qui suis au milieu de tout cela, comme un crapaud dans une pierre!

Me voici arrivée au bout de mon papier sans que je vous ai remerciée pour toutes vos nouvelles. Mais je ne veux pas faire de ma lettre une paraphrase de la vôtre,

Digitized by Google

de peur de laisser tout là encore une fois par la force de l'exemple. Regardez-moi le cachet de cette lettre: hier la princesse me l'a donné. Les Sept Etoiles ou la Grande Ourse du Nord, c'est elle-même; et la flamme qui s'agite sur l'autel, c'est le sentiment qu'elle a allumé en moi. C'est un beau cachet, taillé dans une pierre précieuse. Adieu!

Lettre au rev. J. C.

. . . . . Et pour répondre à votre communication, je vous parlerai de quelques sujets de nature semblable dont j'ai été témoin en Russie, — à savoir des mariages et des morts. Sur le premier point je m'efforcerai de diriger mon bavardage vers cette région de votre mémoire où se trouve logée l'instruction classique. Depuis le huitième ou neuvième siècle le mariage, ce semble, a reçu la bénédiction sacerdotale. Autrefois, il comprenait trois cérémonies distinctes, réunies maintenant en une seule. D'abord, les fiançailles avec les anneaux ou consécration des gages; puis le couronnement matrimonial; et enfin le bris des cou-

Digitized by Google

ronnes au huitième jour. Cela doit vous rappeler ce que les poètes chantent des fêtes nuptiales à Rome: — le contrat, — la torche d'hyménée, — le voile, — la guirlande de fleurs.

Il vous faut maintenant évoquer une église entourée de villageois barbus qui, enveloppés de peaux de mouton, ont les jambes garnies de paille et des gantelets aux mains. Tandis qu'ils attendent l'arrivée des fiancés, ils font entre eux l'échange de leurs démonstrations habituelles de bonne amitié; ils s'entourent mutuellement l'épaule de leurs bras, ils mettent barbe contre barbe; chacun de ces lourdauds de voisins embrasse l'autre avec la plus parfaite déférence. Comme la neige est le fond de ce tableau, vous pouvez voir les paysans cesser leurs embrassades pour faire le guet en appuyant leurs mains sur leurs flancs garnis de cuir, ou patiner pour se réchauffer le nez, ou bien encore laisser sur le sol l'empreinte de leur crâne, se signant en même temps de toute leur force s'il arrive qu'ils se trouvent devant une église. Une douzaine de kibitkas, semblables à de grands berceaux, se glissent sur leurs brancards de traîneau vers le

Digitized by Google

porche où le prêtre s'est placé pour les recevoir, revêtu de son epitrachelion; quand s'élancent la fiancée et le fiancé, roulant sous le poids de leurs habillements et suivis de tous les parents qu'ils ont sur la face de la terre, excepté le père et la mère de la fiancée, qui sont restés à la maison pour gémir sur sa perte. Maintenant figurez-vous une forêt en proie à l'ouragan, tant ces barbes de toute couleur, sauvages et affreuses, s'agitent et se baissent et se lèvent, tant ces bras se meuvent dans toutes les directions, avec toute l'énergie qu'ils ont pour saluer, pour faire des signes de croix et pour montrer vivement le porche. Le prêtre reçoit l'heureux couple dans l'église; et après avoir béni les fiancés, après avoir fait le signe de la croix au-dessus de leurs têtes, il leur remet des cierges allumés et les conduit à une sorte de trépied, à quelque distance du maître-autel: là il prononce de nouveau une bénédiction, secouant un encensoir massif et les enveloppant d'un nuage de fumée.

Alors les diacres récitent des prières. On apporte deux anneaux avec lesquels on fait aux fiancés le signe de la croix sur le front

Digitized by Google

et qu'ils échangent en les recevant des mains du prêtre; d'abord ils les remettent au paranymphe et aux demoiselles d'honneur qui les rendent ensuite à la fiancée et au fiancé, et ceux-ci les conserveront toute leur vie. Ils penchent leur tête et leurs cierges vers le sol, acte que le prêtre solennise en prononçant la prière suivante:

„O mon Dieu, tu as montré que de sem„blables gages pouvaient être donnés, reçus „et confirmés. Par un anneau, tout pou„voir a été donné à Joseph en Egypte. „Par un anneau, Daniel a été honoré à „Babylone. La vérité a été découverte, à „l'égard de Thamar, par un anneau. C'est „par un anneau que notre Père céleste a „montré son amour à son Fils repentant. „Mettez-lui cet anneau à la main droite, a„t-il dit, et tuez le veau gras, et mangeons, „buvons et soyons joyeux. O mon Dieu, „daigne bénir cette cérémonie que nous ac„complissons en leur mettant l'anneau; bé„nis-la de tes bénédictions célestes, et laisse „tes anges aller devant les fiancés tous les „jours de leur vie."

Après cette partie de la cérémonie, la fiancée étant d'abord dépouillée de son voile,

Digitized by Google

les deux conjoints sont solennellement couronnés, et font lentement en procession plusieurs fois le tour de l'autel suivis de leurs paranymphes et des autres assistants, dont chacun porte un cierge allumé et s'unit aux hymnes qui retentissent maintenant sous les voûtes de l'église. Comme symbole du partage en commun du lot amer de la vie, une coupe de liqueur est présentée au couple nuptial qui y goûte et l'échange cinq fois jusqu'à ce qu'il l'ait bue jusqu'à la lie; et finalement les deux fiancés se regardent dans un miroir que le prêtre place devant leurs yeux. Les couronnes sont retirées alors, la fiancée est enveloppée d'un épais voile blanc, et la bénédiction finale est prononcée.

Nous avons à nous frayer un chemin à travers le flot de parents qui a porté la pauvre fiancée dans un angle reculé du temple, où son voile lui est retiré par un essaim de vieilles femmes qui la peignent devant tout le monde et, après lui avoir tressé les cheveux, (opération à laquelle assiste le fiancé, son cierge à la main et l'air profondément abattu), lui posent sur la tête la coiffure qui cache les tresses et qui dé-

Digitized by Google

note la matrone. Alors la jeune femme est emportée en triomphe jusqu'à la maison de son mari. Là, elle est aussitôt placée en tête d'un banquet auquel elle assiste en servant sans toucher à rien pour sa part; elle doit encourager par son maintien la bonne humeur qui règne dans l'assemblée, — sauf parmi ses jeunes compagnes qui versent des torrents de larmes à la pensée de la perte de leur amie, dont elles chantent les louanges et dont elles considèrent le mariage comme la destruction certaine de l'amitié.

J'ai décrit, ainsi que vous l'aurez remarqué, un mariage villageois; c'était le seul que je désirasse voir, ayant reconnu que si l'on veut saisir des particularités nationales il faut descendre un peu l'échelle sociale. Mais voulez-vous changer le lieu de scène et vous promener parmi les tombes? Bien que la mort soit au bout de ma plume, je ne désire cependant pas vous infliger la mélancolie; en effet, le grand personnage que j'ai suivi jusqu'à la tombe était de ceux qui peuvent faire naître des réflexions sans inspirer de pénibles regrets. C'était un courtisan suranné, dénué de caractère, ne jouissant d'aucune considération, ne comp-

Digitized by Google

tant pas d'amis, ne connaissant rien de la nature au-delà des fleurs brodées sur le brocard de ses vêtements, n'ayant pas dans l'esprit d'autre sentiment élevé que la manie tenace de la préséance, et qui enfin ne laissait pas dans le monde plus de trace qu'un nuage qui passe.

Je ne m'étendrai point sur les scènes qui eurent lieu dans son palais, car ce serait en partie la répétition de ce qui advint ensuite à l'église. Là, il était exposé au milieu de l'assemblée, entouré d'une troupe de prêtres qui tenaient des torches ardentes et étaient assez nombreux pour former un cercle autour du cercueil. Les troparions, les retenia, les prières, les bénédictions, les signes de croix, les évolutions des encensoirs, remplirent le temps qui s'écoula depuis l'entrée du corps jusqu'au commencement de la grand'messe. Après la célébration de l'office, les prêtres, descendant de l'autel, entourèrent de nouveau le cercueil et joignirent leurs voix dans l'invocation suivante:

„Quel plaisir dans cette vie n'est pas „mélangé de chagrin! Quelle gloire est de „longue durée sur la terre! Où sont les

Digitized by Google

„affections du monde, — où est le vain „rêve des plaisirs temporaires! Où sont l'or „et l'argent! Où sont la multitude et le „fracas des serviteurs! Tout cela n'est que „poussière et cendres! Une ombre qui s'é„vanouit! Venez donc, adressons-nous au „Roi immortel. O Dieu, répands tes béné„dictions sur ton serviteur qui n'est plus, „donne-lui le repos dans l'éternité de ta béa„titude. Hélas! quels combats doit soutenir „l'âme qui s'en va, au moment où elle se „sépare du corps! Hélas! elle se lamente, „et il n'y a personne pour avoir pitié d'elle! „Elle tourne ses yeux vers les anges, et „elle supplie en vain! C'est pourquoi, mes „frères bien-aimés, implorons la paix pour „notre frère décédé. Je me suis rappelé „les paroles du prophète, qui a dit: Je ne „suis que poussière et cendres; et j'ai con„templé le tombeau, et j'ai vu les os dé„pouillés de leur chair. Celui-ci, me suis„je dit, est-il un roi ou un mendiant, — un „juste ou un pécheur? Mais, ô mon Dieu, „accorde à ton serviteur le repos parmi les „justes. etc. etc."

Tel est le sépcimen de ce qui remplit environ une heure; mais le moment le plus

Digitized by Google

solennel de tous est celui où les proches parents donnent le dernier baiser. Voici comment leur parle le prêtre:

„Venez mes frères, donnons le baiser su-„prême, le baiser d'adieu à notre frère dé-„funt! Il a maintenant abandonné ses pa-„rents et s'est approché du tombeau, insen-„sible désormais à la vanité! Où sont ses „parents et ses amis? Hélas! nous sommes „séparés! Prions Dieu pour qu'il lui ac-„corde le repos. Oh! quelle séparation, mes „frères! Approchez, embrassez celui qui „hier encore était un des vôtres! Il est „livré à la tombe! Il est couvert d'une „pierre! Il séjourne dans les ténèbres! Il „est enseveli parmi les morts! C'est pour-„quoi prions Dieu pour qu'il lui accorde le „repos. Qu'est-ce que la vie? Une fleur, „une vapeur, la rosée matinale du jour! Ap-„prochez donc avec respect; contemplons la „tombe! Où est maintenant la grâce? où „la jeunesse? où l'éclat des yeux? où la „beauté du teint? Tout s'est flétri comme „l'herbe des champs, tout s'est évanoui! „Venez, et tombons avec des larmes aux „pieds de Christ. Que de lamentations et „de gémissements, que de soupirs et de

Digitized by Google

„combats quand l'âme se sépare du corps!
„Les ténèbres et la perdition se dévoilent.
„La vie est l'ombre qui s'en va; un rêve
„d'erreur; le travail infructueux d'une exis-
„tence imaginaire! Dérobons-nous donc à
„la corruption du monde, afin d'hériter du
„royaume des Cieux! Quand les anges re-
„doutables ont séparé l'esprit du corps, alors
„le souvenir des parents et des amis est
„désormais perdu; alors le jugement futur
„appelle seul notre attention! Les vains
„désirs et les stériles travaux de la vie
„sont terminés! Supplions le Juge, sup-
„plions-le de pardonner les péchés du mort.
„Voyez ces membres, comme ils sont roides
„et sans mouvement! Pleins de vigueur il y
„a peu de temps, comme ils sont devenus
„faibles! Les yeux sont fermés, les pieds
„liés, les mains en repos! Le sens de
„l'ouïe est éteint, la langue serrée et silen-
„cieuse! Tout est livré à la tombe! Toutes
„les choses humaines ne sont que vanité!
„Frères, amis, parents et connaissances,
„voyez-moi ici sans souffle, et gémissez!
„Hier encore nous étions ensemble; la ter-
„rible heure de la mort a sonné pour moi!
„Approchez-vous, vous tous que l'affection

Digitized by Google

„unissait à moi et avec un dernier baiser, „prononcez le dernier adieu. Je ne demeu- „rerai pas davantage parmi vous; je ne „m'entretiendrai pas davantage avec vous! „Je vais au Juge qui n'a égard à aucun rang: „le maître et l'esclave, le souverain et le „sujet, le riche et le pauvre, tous sont égaux „devant Lui, et selon leurs actes ils seront „réprouvés ou récompensés. C'est pourquoi „laissez-moi vous supplier tous d'adresser une „prière fervente à Christ et à Dieu pour que „je ne sois pas châtié selon mes péchés, „mais admis dans la lumière de vie."

Pendant cette oraison solennelle, les parents, tous en grand deuil, entourent le cercueil et donnent le dernier baiser d'adieu. Le prêtre lit alors une prière d'absolution et place dans les mains du mort un papier qu'on appelle un passeport, contenant la déclaration de la foi religieuse du défunt et des voeux pour que ses péchés lui soient remis. Le cercueil est alors fermé et porté au tombeau.

Jamais je n'oublierai une scène de ce genre dont je fus témoin, le mois d'août dernier, à St. Pétersbourg, par un soleil éclatant. Dans une des églises de cette ville

Digitized by Google

j'assistai à une de ces solennités funèbres, étant entrée au moment même où la malheureuse famille, dans toute l'amertume de son chagrin, se pressait autour du cercueil pour donner le baiser d'adieu. Tous les contrastes possibles se réunissaient pour accroître la surprise et la terreur qu'un spectacle aussi inattendu avait produites sur mon esprit. Mais je dois me hâter de terminer ma lettre; car, à ce train funèbre, je ne rattraperai jamais la poste. D'ailleurs, j'ai écrit tout ceci sous l'influence des diables bleus. Adieu!

A A. M. C.

Troitskoe, 21 mars 1806.

Cette feuille de papier était ouverte devant moi hier, et je songeais à répondre à votre lettre, très chère A . . . ., que j'ai reçue à Moscou et qui a fait vibrer mon coeur de joie comme la verge de Moïse faisait jaillir l'eau du rocher dans le désert. Mais quand j'ai essayé d'écrire, ma plume a laissé s'échapper des grondements tellement sinistres, qu'une nocturne rafale d'hiver,

Digitized by Google

soufflant par le trou d'une serrure et réclamant un requiem pour l'âme d'un naufragé n'eût pas résonné d'une manière plus aiguë, plus sinistre, plus plaintive, plus gémissante que ces accents. Ils eussent certainement excité votre compassion, si je n'avais quitté mon pupitre et appelé Eléonore pour qu'elle ouvrît ma malle, mît mes affaires à leur place, et fît en un mot les rangements habituels après notre retour de Moscou.

Elles seraient éloquentes les expressions qui pourraient vous donner une juste idée des souffrances d'un voyage à travers la Russie! Le passage continuel des chariots de marchandises, sur les routes les laboure et les transforme en monticules ou rochers de neige durcie et redurcie, sur laquelle vous devez cheminer, à la condition de passer sans cesse d'une butte à une cavité proportionnée. Parfois on reste plongé dans ces trous effrayants durant vingt minutes au moins, tandis que les malheureux chevaux s'épuisant en efforts pour vous tirer de ce mauvais pas, sont hachés de coups de fouet par des douzaines de domestiques et de gens du pays qui s'emploient à soutenir la voiture de chaque côté. Outre la

Digitized by Google

voiture dans laquelle Anna Petrovna[8]) et moi avions le malheur d'être casées avec des oreillers, des pupitres à écrire et l'un des chiens, il y avait huit autres véhicules; si bien que lorsque tous ces équipages se furent rangés en demi-lune à la porte de Moscou, il ne vous manquait plus que quelques éléphants pour nous donner tout à fait l'air d'une armée hindoue. Mais en joignant les souffrances corporelles, les coups et les chocs, à la fatigue insupportable que nous avions éprouvés déjà, nous n'étions guère d'humeur à quitter Moscou, au moins de six semaines.

Je parle ici d'Anna Petrovna, de M.... et de moi. Quant à la princesse, chère femme! à peine pouvait-elle dissimuler l'éclat de sa joie à la pensée de s'en revenir à Troitskoe, qu'elle ne voudrait jamais quitter; car aller chaque année à Moscou, est un sacrifice qu'elle s'impose en faveur d'autrui.

Non-seulement nous n'étions pas très disposées à nous replonger dans cette Arcadie de glace; mais qui pis est, certaines circonstances aggravantes rembrunissaient notre

8) Nom russe de Melle Istlainoff.

Digitized by Google

horizon; enfoncées dans notre voiture dont nous avions relevé toutes les glaces, et regardant d'un oeil sombre les objets divers qui éveillaient en nous le sentiment de notre infortune, nous ne daignions pas nous adresser un seul mot: une sympathie de chagrin trop forte pour être exprimée nous avaient plongées mutuellement dans un abattement silencieux. Les églises elles-mêmes avaient perdu auprès de ma compagne leur puissance inspiratrice; et tandis qu'elle répète si souvent et avec tant de ferveur les grands signes de croix au milieu des plus joyeuses conversations, elle se bornait, en passant devant ces merveilleux édifices, à en tracer paresseusement sur son front; jusqu'à son saint favori, qui depuis son baptême pend à son cou, place d'où il n'a pas bougé, jusqu'à son saint qu'elle ne porta pas une seule fois à ses lèvres pour conjurer les chances fatales qui pesaient sur nous.

Cependant nos postillons qui paraissaient très peu soucieux de l'état de nos esprits, ayant fait un dernier et orgueilleux effort comme ils s'éloignaient triomphalement de Moscou, nous plongèrent soudain dans un trou avec une telle violence que grimaces

Digitized by Google

et pleurs, signes de croix et liqueurs, peines et paquets, saints et oreillers, lamentations, émincé de langue, gâteaux, corne de cerf et bichon, tout fut confondu dans un même choc!

Le silence fut à la fin rompu par les tentatives que faisait chacune de nous pour sauver ses os d'une pareille catastrophe. „Eh bien, ma chère amie, pour l'amour de Dieu, êtes-vous en vie?“ ce furent là les premiers mots que me jeta ma compagne, tout en se dégageant du chaos. A quoi répondit en creux ce gémissement lamentable: „Non, je meurs tout à l'heure, et toutes mes jouissances en ce moment ressemblent peu aux plaisirs terrestres que nous regrettons là-bas à Moscou.“

La répétition d'aventures semblables fut la seule chose qui varia notre voyage de vingt heures. Qu'ils marchent de nuit ou de jour, peu importe aux Russes, puisqu'ils savent que de toute façon les routes sont impraticables. Cependant la douceur du temps nous préserva des rigueurs du froid nocturne, et une aurore boréale, jointe au blanc reflet de la neige, nous guida durant

Digitized by Google

les heures de ténèbres et nous conduisit à Serpoukoff où nous trouvâmes notre refuge accoutumé dans la maison de bois que la princesse à fait construire pour son usage et celui de ses amis. Le froid et les frimats nous y retinrent jusqu'au mercredi soir. Le pays sinistre, plat, couvert de neige à perte de vue, se confondait à l'horizon avec les brouillards des nuages brumeux. Quel déplorable hiver, dont la monotonie n'est jamais rompue par l'animation humaine! La Nature nous semblait couchée dans les plis d'un linceul et destinée à ne plus s'éveiller. La noire diversion que firent des bois tristes, froids et dépouillés de feuilles, nous apprit que nous approchions des solitudes de Troitskoe. Enfin Troitskoe lui-même s'annonça à nous au milieu des ténèbres, lorsque, passant devant l'église, nous sentîmes l'odeur de l'encens et entendîmes les hymnes d'actions de grâces que les prêtres chantaient pour notre heureux retour.

Nous trouvâmes M.... étendue en règle sur un sopha. Elle était arrivée avant nous avec la princesse, dans tous les états de l'indisposition. Elle avait attrapé un violent

Digitized by Google

mal de gorge, et l'on avait mis toute la maison au pillage pour y trouver des remèdes. Depuis ce moment, elle avait gardé le lit, bien que maintenant elle allât infiniment mieux; et l'excellente princesse l'avait quittée à peine un seul instant.

. . . . . .

Dans tout ce que dit et fait la princesse, il y a une vivacité d'expression, une chaleur de manières qui, jointes à l'étrange confusion qu'elle fait de toutes les langues, sont pour beaucoup dans la naïveté de son caractère, et m'intéressent tout en m'amusant au-delà de toute expression. Ce matin, me parlant de son domaine dont elle raffole, et après avoir essuyé les vitres avec un pan de sa grande redingote afin de me donner une idée de la vue, elle s'écria: „Tenez, ma chère soeur Kaiety, admirez avec moi, je vous prie, mon beau Troitskoe. Avez-vous jamais vu en Italie ou en France (mais c'est un très vilain pays), même en Angleterre, rien d'aussi parfait que cette superbe prairie à l'autre côté de la rivière? Avouez-moi la vérité, n'est ce pas un vrai paradis?[9])

[9]) Pour donner une idée du ton des phrases hy-

Digitized by Google

„Ma foi, princesse, je ne vois rien que de la neige; c'était très vert et très beau en octobre dernier; mais je ne puis rien distinguer, absolument rien de ce que vous dites."

„Cependant, ma chère amie, avec votre esprit, vous devez admettre que les saisons changent sur terre! Mais passons là-dessus; les arbres eux-mêmes donneront bientôt leurs feuilles, et vous avouerez que jamais, jamais, ni pour les grâces, ni pour les perfections, il n'a existé au monde un lieu aussi charmant que Troitskoe; et pourquoi, mon enfant? Je l'ai créé moi-même; j'ai travaillé avec les maçons aux murailles; j'ai mis ces petits arbres dans leur trou; mes propres mains ont fait tout cela. J'ai dressé les plans; et des milliers de mes paysans m'aidaient avec leurs haches; en ce temps-là je n'étais pas aussi riche que je le suis maintenant, et j'ai pu en m'arrangeant ainsi faire des économies en tout plein de choses."

---

brides de la princesse Daschkoff, nous devons dire que les mots traduits par nous sont en anglais, tandis que les mots espacés se trouvent en Français dans le texte. (Note du Traducteur.)

Digitized by Google

25 mars. — Je ne sais ce que je voulais vous dire avant-hier, quand la princesse est entrée dans ma chambre en sortant de chez M . . . . .; elle tenait à la main une grosse orange épluchée, enlacée d'un fort beau collier, lequel était composé de quatre rangs de magnifiques perles orientales; elle me recommanda de dire que son apothicaire avait envoyé à ma soeur cette orange pour son mal de gorge. Ce petit artifice l'amusait tellement qu'elle ne cessait de s'en glorifier et de se moquer de tous les médecins qui existent sur la terre et de parcourir la chambre en riant ou plutôt en chantant et se réjouissant de s'être jouée des docteurs et d'avoir apporté des perles au lieu de pilules. Je tiens à savoir si ces petits détails peuvent vous donner une idée de son caractère.

Mais parlons un peu d'autre chose. Je ferai mieux de revenir vite à Moscou et de vous conduire au sommet de la plus haute tour d'où la vue est la plus belle, la plus étendue, la plus frappante, afin de vous donner un aperçu du spectacle splendide dont nous avons joui il y a quinze jours. Cette tour qu'on appelle Ivan Velikà, est

Digitized by Google

un des traits distinctifs du Kremlin; elle s'élève du sein de ses fortifications dans le centre de Moscou. Les armoiries des provinces tributaires de l'Empire décorent ses murs circulaires, et l'aigle impériale étend ses ailes dorées parmi les croix étincelantes qui surmontent ses mille églises. La rivière en passant à travers la ville comme un ruisseau d'argent, offre un tableau des plus animés. Sur son lit glacé et dans un cercle marqué par des buissons de verdure les impétueux chevaux livoniens, tartares et arabes, emportant de petits traîneaux en forme de coquille, s'élancent dans un mouvement de manége qui éblouit les yeux. Suivez du regard, s'il vous est possible, les groupes qui successivement descendent du haut des montagnes de glace jusqu'au bas avec une force et une rapidité dont le vol seul peut donner l'idée. La partie de la rivière plus éloignée est coupée par tranches où des rangées de blanchisseuses sont penchées à laver leur linge, sans se préoccuper du froid. On y voit aussi, à la surface, des paniers aussi grands que des huttes: ils contiennent la provision de poissons d'hiver, plongée à une grande profondeur. Chaque

Digitized by Google

semaine, le propriétaire visite cette prison aquatique, en prévision du jeûne prochain.

Une foule de circonstances concourent à donner à Moscou beaucoup plus qu'à aucune autre ville d'Europe un air asiatique. Le croissant brille au-dessous de la croix de chaque tour; symbole du triomphe du christianisme, il se mêle aux coupoles dorées qui étincèlent aux feux du soleil. Les somptueux beffrois ouverts à la lumière du jour, les toits de métal, les étonnants palais gardés par des monstres sculptés et environnés de pallissades, les théâtres, les arcs, les hôpitaux, les couvents, les vastes jardins soit publics soit privés qui coupent la ville, tout contribue à former un ensemble varié et splendide, tout-à-fait particulier à cette ancienne capitale.

Peut-être n'y a-t-il rien à Moscou d'aussi extraordinaire que les églises, dont les murs sont couverts à l'extérieur d'images gigantesques de saints se détachant sur fond d'or. Devant ces barbouillages mystiques on voit des milliers d'individus se signer et se prosterner avec une ardeur plus voisine de l'idolâtrie que de la foi religieuse; puis se relevant, ils appellent leurs chevaux qu'ils

Digitized by Google

avaient laissés un moment et s'élancent sur leurs chariots chargés de blocs de glace qu'ils portent aux caves des nobles pour la provision de l'été suivant.

Puisque je vous ai conduite au sommet d'Ivan Velikà, laissez-moi maintenant vous ramener à Troitskoe, où vous vous reposerez un peu avec nous dans notre séjour féodal: en effet, et à propos de cette épithète, si vous tenez à connaître mon opinion, je vous dirai que la Russie en est encore au quatorzième ou quinzième siècle. Oui! j'ai vu de près le luxe de Moscou et la civilisation de St. Pétersbourg; mais, dites-moi, vous est-il arrivé d'apercevoir une jeune fille de douze ans, grossière, gauche, ignorante, avec un beau chapeau parisien sur la tête? Cet empire me produit une semblable impression. Sans nul doute quelques siècles auront pour la Russie les mêmes résultats que le passé a eus pour d'autres contrées de l'Europe; mais le temps brisera nécessairement les ligaments qui soutiennent la plante avant que cette plante soit suffisamment forte et en état de se soutenir elle-même; une culture trop hâtive ne servirait qu'à la faire se pencher languissamment vers le sol. Il

Digitized by Google

en est ainsi de la liberté politique et de la civilisation en Russie. Mais quel besoin ai-je de secouer mes oreilles sur le monde, comme si je le tenais dans mes griffes ainsi qu'une pomme et m'appliquais à démontrer laborieusement que le côté rouge est doux au goût et le côté vert acide.

Je vais vous faire descendre dans la cour où des douzaines d'esclaves attendent la princesse pour la complimenter avec leurs offrandes de pain et de sel. Sitôt qu'elle paraît, ils se précipitent le visage contre terre et baisent le sol avec cette obéissance passive qui témoigne de leur stupéfaction à l'approche d'un supérieur. La bonté de la princesse rend leur sort infiniment plus heureux que celui de beaucoup d'autres; mais cela ne prouve rien en faveur du système. Chaque noble est omnipotent, et il peut être soit un ange soit un démon. La chance peut se rencontrer de ce dernier côté; et il faudrait qu'il fût un ange celui qui ne serait point corrompu par la possession d'une autorité sans contrôle. Je considère chaque noble comme un anneau de fer de la chaîne massive qui enserre cet empire; et quant aux individus parmi les-

Digitized by Google

quels j'ai vécu à Moscou, il est impossible de se trouver en leur compagnie sans se rappeler qu'ils sont eux-mêmes les sujets d'un despote. Dans la pensée de la plupart d'entre eux, — ce n'est pas trop dire, — le mal et le bien paraissent synonymes de disgrâce et de faveur. Les idées qu'on attache habituellement au caractère sont remplacées par celles qui se lient à la position, et les marques extérieures de déférence peuvent se calculer beaucoup plus d'après l'almanach de la Cour que sur une réputation de mérite. Si je désire savoir quelles sont les vertus d'un courtisan russe, il me suffit pour prévoir les réponses que je recevrai inévitablement de regarder son habit et d'y chercher les quatre vertus cardinales et immaculées: — le ruban rouge de St. Alexandre, le ruban bleu de St. André, la décoration de St. George et celle de St. Vladimir. La chaleur des rayons que la faveur fait émaner du trône amollit singulièrement ceux qui sont appelés à ces distinctions et les dispose à recevoir l'estampille impériale, dût l'impression se faire sur un serpent ou sur un âne.

L'effet qui résulte de tout cela sur les

Digitized by Google

moeurs se devine aisément; et comme on voit les hommes s'attacher toujours avec le plus d'entêtement aux biens précaires, ainsi agissent les nobles moscovites qui sentent que leur séjour si éloigné de Pétersbourg implique tout bas quelque chose qui diminue leur éclat et gêne leur prétention à être les étincelants joyaux du diadème impérial.

Parlons d'un sujet plus agréable; car je vous entends d'ici vous écrier: „Pourquoi donc vous en coûte-t-il tant de quitter Moscou?“ Eh bien, en dépit de ce que je viens de dire, il y a dans cette ville mille agréments qui compensent le manque de sympathie ou la fausseté apparente de sa société; par exemple, au nombre de ses plaisirs, l'attrait extraordinaire de ses montagnes de glace et de ses courses en traîneau, l'animation qui brille au coeur même de l'hiver, la singularité et l'effet pittoresque des costumes, la siccité du climat et l'élasticité de l'air, les poëles, les bains autant de choses qui me ravissent. Je ne prends pas souvent, il est vrai, l'exercice des montagnes de glace; mais chaque jour avant déjeuner je vais regarder ce spectacle, et j'y retourne le plus régulièrement possible après dîner.

Digitized by Google

Lundi 24 mars, 9 heures. — Je reviens du jardin qui a l'air d'être composé de diamants, tant est beau l'effet de ses glaçons qui brillent aux rayons du soleil matinal. J'ai visité les serres-chaudes, toutes fleuries de roses, de géranium, de giroflée et pleines de limons et autres fruits excellents; j'ai essayé, par la même occasion de dire quelques mots en russe à Théodore le jardinier; mais, à cet égard, je continue de désespérer.

Hier, au beau milieu du dîner, le courrier est arrivé de Moscou et m'a apporté des lettres de chez moi. Je ne vous chargerai pas de commissions; mais je sais qu'on est bien aise d'apprendre que les lettres sont parvenues à bon port. Paraîtra-t-il étrange que je ne m'appesantisse pas sur les événements qui y sont mentionnés, — sur les morts en particulier? C'est que trois mois au moins s'écouleront avant qu'une réponse puisse être reçue, quand un commentaire intempestif tomberait sur la pierre sépulcrale des morts uniquement pour troubler le repos des vivants, et cela sans propos, sans nécessité comme sans égard. Depuis si long-temps j'ai transporté ma compassion

Digitized by Google

de ceux qui sont morts à ceux qui vivent, que la paix et la tranquillité de ces derniers m'intéressent doublement. Ainsi maintenant, très chère A . . . . je n'ajouterai rien à cette longue lettre.

A A. . . C.

Troitskoe, 26 juin 1806.

. . . . . Comment, ne vous rappelez-vous donc pas que je ne suis plus ni en Italie ni en France, et que la seule chance nouvelle qui m'attendît cette année était d'être réservée à une pétrification de trois mois à Moscou? Les plaisirs dont nous avons joui dans cette ville ont été mélangés de tant d'épreuves par le fait de bien des circonstances, que leur récit n'eût que très médiocrement intéressé nos amis absents. Le peu de lettres que j'ai écrites ont été certainement détruites, au moins celles que j'adressais à lady M . . ., par un abominable petit Russe, professeur de M . . . ., lequel a empoché le courrier et allumé sa pipe avec l'histoire de mes aventures. Vous concevez alors si j'ai eu les nerfs agacés, à la réception de votre dernière lettre qui me demande des nouvelles, comme si je

Digitized by Google

n'avais qu'à étendre mes ailes et prendre mon essor par dessus les monts Ourals, pour m'emparer de tous les trésors de la Sibérie et les étaler à vos pieds; ou bien comme si possédant les charmes du monde surnaturel, je pouvais visiter les lutins des eaux ou contraindre les magiciens des fleuves à dévoiler devant moi leurs mystères et à me révéler les secrets des ténèbres.

Assurément il serait difficile d'avoir passé un printemps en Russie sans avoir fait queque peu connaissance avec ces hôtes du cristal des eaux, qui sont chantés et célébrés dans les ballades rustiques et qui ont laissé une superstition craintive s'unir même au renouvellement de la foi existante. Mais comment oserais-je décrire les rites du grand Perrour qui, aux âges de la Sclavonie, parcourait les forêts sacrées, ébranlait la terre sous la violence des ouragans, parlait par la voix du tonnerre et, pour une seule infraction à quelqu'une de ses lois, exigeait la redevance d'un sacrifice humain! Non, non; sa terrible influence règne trop encore sur le champ isolé, sur le cours d'eau murmurante, sur les bois, pour ne pas arrêter sur mes lèvres toute indiscrétion qui me

Digitized by Google

ferait hasarder un seul mot. Afin d'apaiser sa colère, sous quelque prétexte qu'elle soit cachée, on voit les paysans déposer sur les tombes de leurs parents morts de nombreuses offrandes soit de nourriture soit de chapelets; et aussi, afin de conjurer la vengeance des émissaires de Perrour qui châtieraient les survivants coupables d'avoir négligé les morts; plus d'une veuve, plus d'un orphelin porte en sachet sur sa poitrine un peu de terre enlevée à une tombe. J'ai été témoin du fait, et j'ai reconnu que leur affliction est contrebalancée par l'effroi que leur causent ces Esprits redoutables qui défendent ainsi les droits de la mort.

L'Esprit féminin qui hante les cours d'eau et qui peint de si belles couleurs les fleurs et les papillons est infiniment moins terrible; car cette divinité a la voix douce, et ses longues tresses sont d'un vert brillant. Elle exerce sur l'imagination de tous les paysans un pouvoir incontesté. Son nom est Tousalka. On la voit occupée du soin d'enrouler ses boucles vertes, d'emprunter aux plus riches trésors du printemps les guirlandes qu'elle tresse et que souvent elle suspend parmi les joues. Dans ces mo-

Digitized by Google

ments-là, on l'entend soupirer à l'approche des pas humaines. Ses nymphes se répandent parmi les bois et les fontaines, jetant des charmes sur tous les cours d'eau, de façon à agir sur la destinée de la vie humaine, et à donner la connaissance de l'avenir à leurs adorateurs.

Je ne pouvais m'imaginer ce qui fixait si fortement l'attention d'un groupe de jeunes paysannes que je vis un jour regardant la surface de la rivière, tandis qu'elles en suivaient lentement le bord. En examinant avec plus d'attention, j'aperçus des guirlandes de bluets qu'elles avaient jetées au courant de l'eau et qui, selon certains mouvements ou certains bouillonnements, devaient à coup sûr leur prédire les événements de l'année suivante.

Tandis que je suis sur ce sujet du sortilége, je dois vous apprendre qu'il ne vient pas au monde un enfant qui ne soit, à sa naissance, entouré d'un essaim de fées jalouses et méchantes. Ces fées envisagent avec toute l'amertume possible ce qui pourrait promettre un succès ou un plaisir en ce monde. Je me promenais dans le jardin il y a quelque temps, et ne pouvais m'em-

Digitized by Google

pêcher d'admirer un charmant petit poupon tout rose couché dans un panier, lequel était attaché comme c'est la coutume ici sur le dos de la mère. J'épuisais tout ce que je sais de russe pour lui parler gracieusement et lui donner les plus jolis noms, quand je fus confuse de voir la mère avec l'expression du trouble le plus violent, déshabiller l'enfant et le frotter de la tête aux pieds, en me faisant signe de ne pas interrompre l'opération. Je commençais à craindre qu'elle ne m'eût prise pour le diable; et forte de mes bonnes intentions, je me glissai parmi les buissons aussi précipitamment qu'il me fut possible. En tournant mes pas d'un autre côté je rencontrai la princesse à qui je racontai mon aventure et qui me l'expliqua facilement. Elle me dit que cette pauvre femme était persuadée qu'une phalange de fées qui planaient autour de l'enfant ne manqueraient pas de le châtier à proportion de l'honneur qu'il pourrait recevoir; en conséquence, afin de détourner leur maligne influence elle avait rejeté tout ce qui pouvait embellir l'enfant, seul moyen selon elle de désarmer la jalousie et la vengeance de ses ennemies jurées.

Digitized by Google

Dimanche 27. — J'ai relu votre lettre pour y répondre sur quelques points et pour mieux vous détourner du chapitre des histoires de vieilles femmes qui se trouve à la page précédente; mais je n'y ai pas réussi. Il est clair que vous attendez des réponses sans avoir fait de questions selon votre habitude; je doute que vous puissiez être satisfaite à moins que je ne me mette en quête de quelques curiosités naturelles à loger dans votre cervelle comme dans un muséum; par exemple, un squelette d'éléphant que vous voudriez probablement me voir traîner à mes talons depuis la Sibérie, comme une preuve des changements que le monde a subis dans ces derniers âges. Non, non, ma chère A . . ., je dois vous dire des folies ou garder le silence; ou bien si vous vous attachez étroitement à des raretés qui dépassent ma portée, il faut me pourvoir d'ailes, de nageoires et de pieds palmés, indépendamment d'une demi douzaine de sens nouveaux, sans compter des oreilles et des yeux par centaines; autrement, je ne serais jamais capable de satisfaire votre amour des curiosités merveilleuses et des miraculeuses impossibilités.

Digitized by Google

Je remarque avec beaucoup d'étonnement dans votre lettre que l'histoire de nos courses de l'hiver dernier à travers les bois et dans la neige vous a intéressée. De tristes et livides qu'étaient les bois au sein de la froidure et de la nudité, ils ont repris aujourd'hui l'éclat et la variété du printemps et de l'été. Après notre bain du matin et avant le déjeuner, nous allons faire une promenade dans ces mêmes bois qui nous offrent aujourd'hui une suite non interrompue de beautés vives et de parfums. Il y a deux sortes de plantes, l'une la belle de nuit, l'autre dont le nom m'échappe, toutes deux semblables au lis de la vallée, mais plus belles, qui avec la bruyère, l'arbousier, l'oeillet sauvage et la rose, en y joignant une espèce de mousse, embellissent ces bois et forment un tapis étendu sur le sol. Je connais votre passion pour les fleurs; si non, je n'eusse pas songé à émailler ainsi ma lettre comme un jardin, au lieu de vous parler de sujets raisonnables.

Cette semaine nous a amené d'énormes dissipations; la maison a été toute remplie de monde. Parmi les visiteurs se trouvait un neveu favori de la princesse, avec sa

Digitized by Google

femme et sa petite fille. Un soir pour notre plaisir nous avons été visiter un coin du domaine que la princesse n'avait pas vu depuis huit ans. Comme elle n'avait pas été de cette promenade, son neveu proposa de la surprendre par une fête champêtre qui serait donnée dans cette partie sauvage de ses terres, et dans le site le plus romantique, qu'il soit possible d'imaginer. Il fut nécessaire de dégager cet endroit de sa végétation trop luxuriante pour en faire ressortir les beautés naturelles et l'adapter au projet qu'on avait formé. En conséquence, les paysans du village Jarshova furent détachés en secret avec un certain nombre de domestiques pour les préparatifs nécessaires, et en quatre jours tout fut achevé.

Pendant ce temps chacun de nous, aux heures où son absence pouvait être le moins remarquée s'échappait à son tour afin d'aller surveiller le travail. Pour ma part je m'y rendis tous les matins; et comme depuis longtemps je m'étais fait une règle de ne jamais paraître avant le dîner, mon absence ne fut naturellement pas remarquée. Nous fîmes si bien que nous parvînmes à détourner un petit cours d'eau, de manière à lui faire

Digitized by Google

former une cascade tombant au bas d'une roche naturelle. Dans quelques endroits, des masses de pierres furent réunies; un large espace de terrain fut gazonné, des sièges furent disposés çà et là.

Enfin quand tout fut prêt, on mena la princesse en cet endroit où, à sa vive surprise, elle se trouva en face d'une collation de fruits, de crême L . . . . et se vit entourée de villageois en habits de gala et dont les uns portaient des guirlandes et les autres chantaient et dansaient devant elle.

Je crois vous avoir décrit Troitskoe comme un lieu mortellement plat, le pays garde cet aspect dans une étendue considérable autour du château, mais ce Jarshova est une petite Suisse qui offre le même caractère jusqu'à la distance de quatre ou cinq verstes. Depuis cette aventure, nous avons tous pressé vivement la princesse de mettre ce délicieux coin du pays en communication directe avec le château par des chemins tournoyants, des sièges et d'autres embellissements; mais la princesse se retire dans sa coquille, elle dit qu'elle est trop vieille et proteste que Troitskoe tel qu'il est, est un paradis sur terre. Cependant

Digitized by Google

M . . . . a enfin gagné la bataille, et la princesse, d'après ce que nous venons d'apprendre, se rend à discrétion.

Maintenant, je vais volontairement laisser de côté ma lettre pour deux jours entiers; car la poste ne partira pas avant jeudi, et mes lettres peuvent m'arriver pendant ce temps-là.

Mercredi soir 30 juin. — Oh! quelle agitation les lettres produisent dans mon esprit! Je n'en ai pas reçu moins de trois des deux familles; elles m'ont ce soir servi de souper. Vous parlez de la grippe; nous avons bien autre chose à votre service. Que pensez-vous de la peste qui règne à Kiow? Bien que d'abord cette nouvelle m'ait causé un saisissement, je sais à présent que ce n'est guère qu'une fausse rumeur. Adieu.

Au Rév. I. C.

Troitskoe, 14 octobre 1806.

Nous allons aujourd'hui nous diriger vers la tombe vénérée de St. Démétrius, le patron de la famille Worontzow. En sortant de Moscou nous y étions déjà allées avec la

Digitized by Google

princesse, dans la seconde semaine d'août; alors l'atmosphère s'élevait à trente-trois degrés de chaleur. Je m'arrêterai cependant un moment à Moscou, (et en réalité nous y sommes restées huit jours) pour vous familiariser un peu avec le changement qu'il avait subi dans la saison d'été. Il n'est peut-être pas de ville au monde qui se ressemble moins l'hiver, quand les étoiles d'un ciel du nord dégagées de nuages brillaient sur la neige étincelante, et quand la lune dans toute sa blancheur éclairait tous les objets que nous avions l'habitude de côtoyer en revenant au logis après nos orgies d'hiver. En outre, les jaunes rayons d'un soleil perpétuel sont réfléchis par les dômes dorés, les boules et les flèches: éblouissement éternel et fatigant à travers un jour interminable.

Le mot de torture ne saurait que faiblement exprimer ce que mon cerveau souffrait par suite du continuel tintement des cloches; et quant aux mouches, aux cousins et aux moustiques venimeux, il n'est pas à ma connaissance une seule contrée méridionale qui égale ce genre de persécution. Je dois cependant sous d'autres rapports rendre à

Digitized by Google

cette ville la justice qu'elle mérite. Ses boulevards et ses promenades publiques sont enchanteurs dans les soirées d'été; et vous pourrez bien comprendre à quel point Moscou est digne du surnom de Rus in urbe, quand je vous dirai que entre autres jardins spacieux dépendants des résidences de plusieurs nobles, il y en a un qui n'a pas moins de quatorze acres, mesure anglaise; il appartient au palais du comte Ostroman, et se trouve au centre même de la ville.

Le marché aux fleurs peut aussi, pour l'abondance de ses produits, rivaliser avec ceux de Londres ou de Paris. Les fruits sont étalés avec profusion; ce qui n'a rien de surprenant quand on se rappelle qu'ici les serres-chaudes sont un besoin de la vie et sont construites sur l'échelle la plus vaste. Les melons d'eau sont célèbres pour leur grosseur prodigieuse aussi bien que pour leur qualité rafraîchissante, et ils font leur apparition au moment le plus opportun pour apaiser la soif dans cette saison suffocante.

Avant de quitter le sujet des fruits je dois rendre hommage à la beauté des pommes de Sibérie; elles sont absolument transpa-

Digitized by Google

rentes, et leur grosseur ainsi que leur saveur surpassent tout ce que j'ai jamais vu en ce genre.

Comme je l'ai dit précédemment, nous quittâmes Moscou le onze août dans la soirée, en compagnie de deux cavaliers parents de la princesse. Après avoir marché l'espace de quarante-trois verstes au nord, en traversant une contrée délicieuse qu'embellit pour nous la rencontre d'une résidence Impériale, de plusieurs riches campagnes appartenant à des négociants, et de quelques châteaux princiers, domaines des nobles (dans le nombre se trouvait celui du comte Razoumoffsky, entouré d'une forêt et bordé d'une rivière) nous passâmes sur les terres de Mme de Mouronzoff et celles du prince Galitzin. Ces deux derniers châteaux sont situés au bord de l'eau, ils se réflètent dans l'azur d'un lac qu'animent des bateaux, des cygnes et des ponts flottants. Enfin nous arrivâmes chez Mme de Nibalsin où nous étions engagés à passer quelque temps, avant de nous rendre au couvent de Troitza (la Notre-Dame de Lorette du pays) qui était le but de notre course. Là nous trouvâmes une belle réunion des princes de la

Digitized by Google

contrée qui, avec musique, banquets et autres plaisirs, venaient fêter notre arrivée. Cette dame est une veuve remplie de vivacité; elle vit comme une reine sur son domaine splendide, au milieu de jardin de pépinières et de belles pelouses disposés et entretenus d'après le goût anglais.

Dans la matinée suivante les bains, les serres-chaudes, les laiteries, une ferme anglaise, un haras de chevaux, des nains et diverses autres choses importées des pays étrangers occupèrent notre temps et fixèrent notre attention.

Après dîner, nous nous rendîmes tous en voiture découverte au village voisin, Kuapakna, pour visiter la manufacture du prince Yousoupoff, où l'on travaille dans la perfection des châles et des soies d'un beau tissu. Les spécimens que nous en vîmes sur les métiers ne nous parurent aucunement inférieurs à tout ce que me rappellaient mes souvenirs de Lyon. Le prince tient cette manufacture de la Couronne à certaines conditions. Il emploie sept cents personnes et il est responsable de tous dommages que pourraient éprouver les bâtiments et les machines. Ce n'est pas cependant

Digitized by Google

là que se bornent ses soins immenses. Il a encore sous sa direction une fabrique de papier, une autre de montres, et je crois même qu'il s'occupe en outre d'autres objets de fabrication et de commerce.

Le lendemain se trouvait être le jour de la bénédiction des eaux. Rien de plus théâtral que le spectacle qui s'offrit à nous, au moment où nous franchîmes la porte pour continuer notre voyage. C'était la procession des prêtres élevant leurs croix dorées, agitant leurs bannières consacrées, portant les châsses de leurs saints, et suivis de tous les habitants du village en habits de fête. La procession faisait le tour du bord de l'eau qui était bénie avec diverses formules et cérémonies accompagnées d'un chœur général de musique religieuse.

Avant d'arriver au monastère de Troitza nous avions à faire encore 58 verstes; mais heureusement la meilleure partie du chemin était ombragée de forêts et égayée par une suite de belles résidences comme j'en ai décrit. Chacun de ces châteaux avait son église y attenante, dépendance accoutumée de tout domaine russe; de plus, la tour du beffroi s'élevant isolée sur l'épais feuillage

Digitized by Google

des arbres et reflétant les rayons du soleil sur son dôme doré, sa croix et son globe.

Les lignes de ces forêts étaient de temps en temps rompues par de jaunes champs de blé dans toute la richesse de la récolte, tandis que les bords des routes étaient partout émaillés par une variété infinie de fleurs sauvages qui donnaient au tableau une aimable gaîté. Nous marchâmes jour et nuit et ne pûmes arriver à Troitza que le lendemain à quatre heures du matin. Là, au lieu d'aller occuper une petite maison de bois qui nous avait été assignée, nous fîmes convertir nos voitures en lits et dormîmes comme nous pûmes à l'abri d'un immense hangar où les véhicules de tous les visiteurs étaient rangés sans la moindre cérémonie, et où tous les chevaux à eux appartenant hennissaient, piaffaient, s'agitaient, se débattaient à coeur joie.

Hélas! on profite peu de tous ces incidents; car pour une pauvre carcasse anglaise les fatigues d'un voyage en Russie soit en hiver soit par les jours de la canicule sont de nature à épuiser la plus patiente résignation.

Une voiture pleine de cuisiniers et d'usten-

Digitized by Google

siles de leur métier nous précédait toujours, ainsi à cet égard nous n'avions pas à nous plaindre. Nous avions même dans notre train un sommelier avec un buffet de vaisselle plate. Quels embarras dans nos arrangements de voyage!

Lorsque enfin nous ouvrîmes les yeux sur nos amis les quadrupèdes et sur nos compagnons de sommeil, nous ne tardâmes pas à les tourner vers l'ancien monastère qui se dressait devant nous dans toute sa grandeur gothique, parmi ces bâtiments qui abritèrent jadis la retraite de Pierre I, quand, sur le sage conseil de sa soeur Sophie, il vint en ces lieux chercher un refuge contre la révolte des Strélitz.

Bien que Catherine II ait diminué le revenu des frères de ce monastère en leur enlevant soixante-dix mille paysans pour lesquels la Couronne a donné une très insignifiante indemnité, cependant on tire un tribut considérable des essaims de pélerins qui viennent visiter la châsse miraculeuse et baiser la poussière des ossements de St. Serge. Quand la princesse Daschkoff se présenta elle-même pour cette cérémonie, le cercueil fut ouvert par deux prêtres qui,

Digitized by Google

à l'approche de la noble visiteuse, commencèrent à célébrer une messe devant la tombe, lui offrant à baiser la croix d'abord, puis un doigt du saint, un doigt tout desséché, raccourci et noir. Pour le corps, impossible d'en rien voir, sauf une sorte de lange de pourpre brodée et une tête de bois qui porte une brillante couronne de pierres précieuses. Dans la châsse, garnie de brocard d'or avec franges de perles, sont suspendus des trophées d'ordres et de portraits garnis de diamants, des chiffres impériaux et diverses babioles de la vanité humaine. Tels sont les objets qui ornent le sanctuaire consacré au saint qui fut canonisé pour le schisme des Russes!

L'archevêque actuel Platon, l'un des hommes les plus illustrés de la Russie, est le supérieur de cet établissement. Il offre le mélange des éléments les plus opposés au caractère religieux et à la constitution politique de son pays: cependant, en égard au premier, il conserve assez les formes extérieures pour frapper de respect la populace et inspirer une espèce de vénération à l'endroit de sa personne; et quant à la dernière, il a su par son influence et son mé-

Digitized by Google

rite se rendre assez important pour être tenu en très haute considération à la Cour et se faire estimer généralement comme le principal rouage de la machine gouvernementale.

Après avoir été bien et dûment encensés près de la châsse de St. Serge, où, dit-on, s'accomplissent tous les jours des miracles, nous fûmes confiés à une troupe de moines au capuchon noir qui nous menèrent voir les trésors du couvent. Ces trésors sont exhibés, comme les curiosités d'un musée, dans plusieurs salles dont les murs sont garnis de vitrines, où tous les vêtements au nombre de cinq cents au moins, les ornements d'autel (dans le tissu desquels sont intercalés ordinairement quelques fragments des reliques d'un sain), les vases sacrés et les offrandes dues au repentir d'une légion de pécheurs, sont étalés avec ostentation et déploient tout le luxe et toutes les richesses de l'Orient. On y voit quelques calices offerts par Catherine II et qui sont de la matière la plus précieuse et du travail le plus fini. Il y en a un, par exemple, taillé dans un onyx et enrichi de diamants; un autre est formé d'une seule sanguine

Digitized by Google

avec pied et manche d'opale; plusieurs sont d'or pur, incrusté de perles. Sur les robes des prêtres je remarquai un petit billet et je trouvai, après examen, que ce billet portait mention du poids des perles dont chacune de ces robes était brodée, parfois huit livres, parfois dix, et même douze.

Pour reposer nos yeux de ces brillantes images d'idolâtrie, nous montâmes au beffroi le plus élevé d'où nous pouvions contempler, à perte de vue, la beauté du paysage environnant; parmi les objets pittoresques qui s'offrirent à notre vue, aucun n'avait plus d'attrait que l'ermitage de l'archevêque Platon. Nous l'allâmes visiter ensuite. Mais suivons le fil de notre pélerinage. Le lendemain matin, après avoir été réveillés par le cri du coq et avoir fait vingt verstes, nous allâmes camper durant la chaleur du jour dans le village boisé de Kiribiriva[10]): là, nous reposâmes quatre heures nos Grandeurs et nos Excellences dans une grange; tandis que sur la lisière du bois voisin un feu était allumé sous la voûte bleue du ciel, et que notre dîner cuisait à point. Tandis

[10]) Gouvernement de Vladimir.

Digitized by Google

que nous dormions sur le foin, nos femmes de chambre, armées de branches vertes, les agitaient au-dessus de nos têtes fatiguées pour écarter une légion de mouches. Dès que la chaleur fut un peu diminuée, nous nous remîmes en route et fîmes encore vingt verstes. Cette nuit-là, nous dormîmes dans la fameuse ville de Perisloff, située sur le lac plus fameux encore du même nom. Ce fut là, sur cette belle nappe d'eau qui réfléchissait les étoiles d'un firmament d'azur au moment où nous entrâmes dans la ville et qui la borde d'un ruban d'argent lumineux, ce fut là que Pierre I essaya sa jeune main dans ces arts qui depuis ont servi à pousser sa patrie vers une civilisation particulière, peut-être prématurée.

Le lendemain, nous fîmes soixante verstes de plus et nous arrivâmes, à la nuit, à la ville sainte de Rostoff où, selon l'usage que nous avions observé en plusieurs occasions, tous les principaux habitants dans leur costume officiel vinrent recevoir aux portes la princesse et, marchant à côté de sa voiture, la menèrent jusqu'au portail de la cathédrale où nous mîmes pied à terre et traversâmes une nombreuse assemblée pour

Digitized by Google

nous rendre au tombeau d'argent de St. Demetrius. Après quelques génuflexions que fit la princesse devant ce tombeau, but de notre voyage, elle donna l'ordre que les prêtres dissent des messes le lendemain matin, se proposant de revenir à dix heures pour vénérer les reliques et achever ses dévotions.

Si vous êtes à peu près aussi las que moi de ces vieux gentlemen canonisés (et vous pouvez dire: „Si je ne le suis pas, ce n'est point votre faute"), vous serez satisfait que je vous épargne la répétition d'une cérémonie que la princesse eut à subir et qui ressemble exactement à celles que j'ai déjà décrites. Je suis sûre que vous aimerez mieux voir fermées les portes massives de la cathédrale et faire partie du groupe varié dont l'archimandrite se détacha pour aller offrir à la princesse l'hospitalité dans son palais. Ce très respectable dignitaire, avec ses longs cheveux tombant sur ses épaules, avec sa barbe inculte et le vêtement flottant que porte son ordre, nous conduisit à ce que nous nous figurions devoir être sa cellule . . . Quel fut notre stupéfaction de voir des plafonds décorés, des

Digitized by Google

fresques italiennes, des files d'appartements bien éclairés par le soleil et élégamment meublés, des portraits de la famille impériale suspendus aux murs; et devant un canapé cramoisi, sur lequel s'assit la princesse, une table couverte d'une quantité de friandises que notre vénérable hôte nous invita à nous partager, tandis que ses moines allant et venant en hâte sous leurs longs capuchons et agitant l'air avec leurs vêtements flottants, nous présentaient le thé, le café, les gâteaux et le chocolat.

Maintenant que vous vous êtes régalé dans le cloître de mon archimandrite, s'il vous plaît de revenir avec moi à Moscou, vous visiterez de nouveau et avec un plus grand soin tous les lieux que je vous ai déjà signalés; et après une absence de neuf jours consacrés à notre pélerinage, vous retournerez en ma compagnie au château d'où nous étions partis avec la poussière, l'assoupissement, le mal de tête, la faim et la soif.

Dans quelques semaines nous nous remettrons en voiture à Moscou; et maintenant, il faut que je vous dise adieu!

Digitized by Google

A H. W.

Troitskoe, 21 octobre 1806.

Les aventures de notre campagne d'été vous ont été racontées déjà; que peut-on ajouter maintenant, à moins que l'imagination ne prête son aide pour varier le tableau de nos habitudes journalières? Mais c'est là une puissance d'invention qui ne serait pas toujours très active dans ces sphères du nord. Si mon observation s'applique bien aux personnes, elle n'est pas moins exacte quant à leurs productions imprimées. Depuis les jours de Tom Pouce, on n'a jamais vu ici d'aussi malheureux essais de composition que certains ouvrages de fantaisie, dont j'ai vu dernièrement les traductions. Depuis plusieurs mois j'attendais impatiemment des livres de mon pays: il vient de m'en arriver un, si fameux, me disait-on, qu'il a été traduit dans toutes les langues; mais je proteste, d'après la version que j'ai sous les yeux, que la Nouvelle anglaise le plus déplorablement prétentieuse qui jamais ait égaré le coeur d'une couturière, était du Shakspeare en comparaison de ceci. Que faire? La conversation des jeunes ours ne roule que sur leurs pattes

Digitized by Google

et leur queue; et quant à celle des gens mariés, elle se renferme uniformément dans le cercle de leurs affaires de famille et de leurs dépenses. Vous saurez qu'ici toute femme est entièrement indépendante de son mari sous le rapport de la fortune. Le mariage n'est donc pas l'union des intérêts; car la femme qui a une position et à qui il arrive d'épouser un homme pauvre, est encore considérée comme riche, tandis que le mari peut aller en prison pour dettes sans qu'il ait le droit de toucher un seul rouble sur les revenus de madame. Cette particularité donne une singulière teinte à la conversation des matrones russes qui, aux yeux d'une bonne anglaise, paraissent extraordinairement indépendantes au sein d'un gouvernement despotique.

D'abord, les hommes me parurent enchantés quand, dans le cercle qui précédait le dîner, une tabatière ou une boîte à cure-dents était exhibée comme un don de leurs femmes pour célébrer un tel jour de fête; et de même, les femmes s'enorgueillissaient gravement d'avoir reçu en cadeau de leurs maris un châle turc ou un sac brodé ou des boucles d'oreille ou un bracelet.

Digitized by Google

Mais je fus bien autrement surprise, quand on fit remarquer l'absence d'une dame qui n'était pas encore de retour à Moscou, d'entendre son mari répondre: „Elle est occupée, en Ukraine, du soin de faire une enquête sur son domaine qu'elle a l'intention de vendre, vu les inconvénients excessifs résultant de la distance énorme qui sépare ce domaine du mien.“ Ainsi, qu'un groupe de matrones se trouvent causer ensemble, on peut être sûr que les affaires sont le refrain habituel de leur chanson, sauf lorsqu'une dame plus coquette attire l'attention générale par l'exhibition d'un diadème ou d'un collier en diamants; et immédiatement l'on vous informe combien cette parure a coûté de vingtaines d'esclaves.

Cette lettre est restée plusieurs jours dans mon pupitre, et je n'y songeais plus. J'ai oublié également ce que je voulais vous dire. Puisque j'ai perdu le fil de mon discours, je vais vous parler du premier sujet qui me passe par la tête; il s'agit d'un prince Géorgien que je vis à Moscou en août dernier, au retour de notre pélerinage. C'était à une grande fête qui fut donnée dans le Kremlin, aux frais de l'Empereur.

Digitized by Google

L'objet de cette fête était de célébrer la pose de la première pierre d'une Académie. Le personnage qui devait poser cette pierre était le gouverneur-général Beckleshoff, dont les fonctions expiraient; son successeur, le général Tutalman, lui avait déféré cet honneur. Par les soins de M. de Votowieff, directeur des Travaux publics, des tentes avaient été dressées pour la circonstance. Là se trouvaient réunis tous les seigneurs de la province avec l'archevêque et le clergé qui célébrèrent la partie religieuse de cette cérémonie par une prière de consécration et d'autres rites de l'Eglise, dont la fin fut annoncée par une fanfare de plusieurs musiques militaires et une salve de canon tirée de la forteresse.

Au milieu de ce tapage, je fus frappée à la vue d'un groupe de Géorgiens avec leurs costumes pittoresques, les châles turcs qui sont enroulés autour de leur caftan, leurs bottes jaunes et leurs mains couvertes de bagues en diamant. On les mena vers la princesse pour les lui présenter; mais leur maintien décéla un certain embarras, car ils ne sont pas au courant des formes habituelles de salut. Quelques-uns d'entre

Digitized by Google

eux étaient des princes tributaires de la Russie, qui venaient d'être conduits à Moscou pour y habiter sur parole. Leur pays était resté longtemps sous le joug impérial; mais leur chef, un sauvage arrogant, turbulent, hardi et porteur de grandes moustaches s'était mis à la tête d'une révolte; et s'étant uni aux Persans, il fut pris les armes à la main, combattant contre les Russes. Son fils, beau jeune homme de dix-sept ans, qui était avec lui, nous parut remarquable par l'expression de profonde mélancolie empreinte sur ses traits, tandis que le père, au contraire, semblait jouir de la nouveauté du spectacle qui l'entourait et, rempli de curiosité, interrogeait son interprète sur le sens de ce qui se passait, en même temps qu'il témoignait par sa contenance de la parfaite confiance qu'il avait dans sa prétendue supériorité. La vue de ce chef captif avec son entourage asiatique m'intéressa autant qu'elle m'amusa quand je me trouvai assise en face de ces Géorgiens à un brillant repas qui termina la fête, pouvant les observer à l'aise à travers les branches de quelques arbustes chargés de fruits qui répandaient sur la table leur ombre rafraîchissante.

Digitized by Google

Voilà une petite histoire; et maintenant, passons à une autre, toujours à propos de fêtes. Il s'agit en effet d'une fête qui fut donnée par M. Durassoff, en l'honneur de la princesse, dans la plus belle de ses campagnes, à dix-sept verstes de Moscou, deux jours après celle que je viens de raconter. Ce petit homme hérite une fortune incalculable de son père qui possédait des mines en Sibérie; et le lieu qu'il habite est vraiment un paradis sur terre. La maison, à mesure que nous en approchions, se révélait à nous comme un temple de marbre; le premier étage en effet est supporté par des colonnes de marbre, à l'exception d'une partie du centre qui s'élève en forme de dôme aérien et sert de salle de banquet avec un plafond voûté que décorent des peintures allégoriques. La compagnie était réunie le long de la colonnade qui a pour base des degrés de marbre, couverts de toutes les richesses et embaumés de tous les parfums d'un jardin en pleine floraison; du pied de ces marches descendait en pente une verte pelouse jusqu'à une pièce d'eau ombragée par des arbres.

Sur tous les points de cette délicieuse

Digitized by Google

propriété s'offre quelque objet neuf et varié, en parfaite harmonie avec ses traits si beaux; pépinières et pelouses, bois et lacs, collines et vallées, le tout dans une confusion charmante; et, à l'horizon, pour compléter la vue, les étincelants coupoles de Moscou.

Je ne m'appesantirai point sur les splendeurs de la table, bien que tout se passât ici comme dans un palais enchanté. Après le dîner, nous nous promenâmes par groupes dans les jardins, jusqu'au moment où le soir nous réunit de nouveau et nous conduisit au théâtre, appendix nécessaire dans toute maison de campagne vraiment distinguée. Les esclaves de M. Durassoff, au nombre de cent pour le moins, parurent sur les planches ou figurèrent dans l'orchestre; et quoiqu'un ballet eût été dansé entre les deux pièces et que tout se fût admirablement passé, notre hôte nous fit mille excuses sur la pauvreté du spectacle, alléguant la moisson qui lui avait enlevé presque tout son monde, et disant qu'il lui avait été impossible de rassembler ses gens au-delà du petit nombre que nous en avions vu. Le théâtre et toute la décoration étaient en réalité très élégants, et ce qu'on y joua très

Digitized by Google

convenable. Dans les entr'actes, on faisait circuler des plateaux chargés de fruits, de gâteaux, de limonade, de thé, de liqueurs et de glaces, et plusieurs fois dans le cours de la soirée l'on brûla des parfums.

Eh bien, si vous n'êtes pas fatiguée et endormie, je le suis moi; ainsi, chère H...., bonne nuit.

Je m'applaudis de ne vous avoir pas envoyé plus tôt cette epître; car je viens de recevoir des lettres de mon père et de quelques autres personnes, et elles m'ont fait plaisir au-dessus de toute expression. En ce qui regarde mon retour, je ne saurais en ce moment entrer dans des détails étendus; je dois me borner à dire qu'après avoir parlé de cette affaire avec la princesse, celle-ci m'a offert de la manière la plus bienveillante de me conduire à Pétersbourg, et de m'embarquer. Je n'y accéderais pour rien au monde; car une pareille excursion serait de sa part un sacrifice complet fait à mes aises. J'ai donc indiqué la voie de Riga comme pouvant s'accorder avec une affaire que la princesse a dans cette direction et qu'elle souhaite d'accomplir. Les choses en sont là pour le mo-

Digitized by Google

ment. Si rien ne vient déranger mes projets, je pense que vers le mois d'avril nous partirons pour les frontières de Pologne; nous visiterons le domaine que la princesse possède à Krouglo, et ainsi à travers la Courlande nous ferons une bonne partie du chemin jusqu'à Riga; ce qui me permettra d'échapper aux horreurs du Golfe de Finlande.

Et maintenant, comme j'ai de la place, je comblerai les lacunes qui se trouvaient dans une précédente lettre adressée à quelqu'un de vous et où je décrivais un mariage de paysans. Dans ce récit n'étaient pas compris les préparatifs du jour qui précède la cérémonie; ce sont ceux-là que je veux vous donner. Vous les trouverez plus curieux que vous ne seriez disposée à le penser, car ils offrent la trace de l'antiquité la plus reculée. Cette trace se retrouve dans la plupart des coutumes nationales de ce pays, dans les jeux des villageois, dans leurs superstitions et leurs augures, et jusque dans leurs instruments de musique. Sur tous ces points ils ont une forte similitude avec les Grecs, et l'origine de leur civilisation en ressort clairement à nos yeux. Il est impossible de

Digitized by Google

n'être pas frappé de cette ressemblance; peut-être est-ce une des circonstances les plus intéressantes dans un voyage en Russie que de retrouver parmi les paysans d'aujourd'hui une vivante peinture de ces siècles éloignés avec lesquels nos premières sociétés sont si intimement liées.

L'exemple que j'ai à vous soumettre m'a été fourni par le mariage de Sophie, la femme de chambre de M . . . . ., mariage qui a été célébré ici l'autre jour avec beaucoup d'éclat.

Bien que j'eusse assisté à plusieurs mariages dans l'église, jamais auparavant je n'avais eu le courage de m'exposer à une suffocation en me rendant témoin de ces cérémonies préparatoires, parmi lesquelles le bain de vapeur joue un rôle important. Cependant j'avais résolu de voir ce spectacle avant de quitter le pays: j'affrontai donc ici l'opération depuis le commencement jusqu'à la fin.

La fiancée, noyée dans ses larmes, se tenait au bout d'une table couverte de fruits, etc., quand le fiancé s'approche, lui présente la toilette, et puis disparaît en toute hâte, entraîné vers le bain par ses compagnons.

Digitized by Google

Cette toilette comprenait tous les objets qui se rattachent au costume d'une mariée; rien n'y manquait, pas même le rouge et le blanc. Un groupe de jeunes filles s'établit alors dans la maison et chanta une sorte de requiem, qu'on nomme Pesni Swadbachnia [11]).

Comme j'étais curieuse d'en saisir le sens et comme vous pouvez avoir le même désir, voici une traduction que j'ai faite pour moi d'un de ces chants que disaient ces jeunes filles, sur le ton le plus glapissant:

„Sur le sommet d'une montagne élevée voilée par des forêts,
On voyait une troupe d'oies sauvages et un groupe de cygnes;
Un jeune cygne s'égara parmi les oies
Qui se mirent à le becqueter et à le pourchasser;
Sur quoi, le jeune cygne s'écria à haute voix:
Ne me maltraitez pas ainsi par pitié; car c'est contre ma volonté
Que je me trouve là où je suis; et rien autre chose
Qu'une tempête pouvait m'avoir amené parmi vous!
Hélas! tel est le sort de notre chère Sophie, elle
Que nous sommes au moment de perdre; elle qui se trouvant
Engagée parmi des gens qui la poussent au mariage,
Pleure amèrement, et s'écrie comme le jeune cygne:

11) Chants de mariage.

Digitized by Google

„Ne me maltraitez pas, car c'est contre ma volonté
Que je viens parmi vous, bonnes gens, mais ce sont
La kibitka et les chevaux de Timothée qui m'entraînant loin d'ici".

Tel est le spécimen de cette sorte de compositions allégoriques qui se sont perpétuées dans le dialecte esclavon et qu'on chante depuis un temps immémorial. Il suffit d'un changement de nom pour les approprier à toutes les circonstances.

Nous accompagnâmes ensuite la fiancée à la salle de bain, avec toutes ses compagnes, au nombre de trente à quarante jeunes filles qui s'employèrent à la déshabiller dans une autre chambre et qui la conduisirent alors en pleurs et toute nue dans le bain. Les nymphes ses suivantes défirent aussi leurs vêtements et se livrèrent aux ablutions accoutumées, frottant la fiancée autant qu'elle pouvait le désirer; puis elles commencèrent à danser autour d'elle, claquant des mains et buvant du vin que leur versait une autre Eve, assise avec une bouteille dans une main et un verre dans l'autre: toutes avaient leurs longs cheveux épars sur leurs épaules, et c'était le seul vêtement qu'elles pussent se vanter d'avoir en ce moment. Cet exer-

Digitized by Google

cice fut suivi d'un chant, auquel tout le monde sauf la fiancée s'associa à haute voix et dont voici la traduction:

„Un pigeon sauvage, s'étant plongé dans la mer
Après avoir agité ses belles ailes, s'écria:
„Comment pourrai-je quitter les eaux? comment pourrai-je planer
Au dessus des hautes et rudes montagnes? Mais
Le froid de l'hiver arrive; sa gelée sera pénétrante;
La neige couvrira toute la terre. En dépit alors
De moi-même, je devrai quitter ces eaux. Il faut que je fuie
Les dangers de ces bords escarpés.“ De cette manière
Et avec ces réflexions notre chère compagne Sophie
Baigne et peint son visage avec du rouge et du blanc, et noircit
Ses sourcils tout comme le jais, et ensuite elle s'écrie:
„Comment puis-je quitter mon père! comment puis-je quitter ma chère chérie!
Malgré moi je quitte mon père;
Malgré moi je dis: „Adieu, ma mère!“

La scène de bain dura une heure environ, et elle finit par devenir l'épisode le plus comique qu'il soit possible d'imaginer. Les acteurs de cet intermède se coloriaient à plaisir de la manière la plus ridicule, chantant et dansant comme une troupe de bacchantes, tandis que la fiancée continuait de

Digitized by Google

garder le silence et presque constamment versait des larmes.

Ramenée à la maison, elle reprit sa place à la table, pendant que ses compagnes chantaient ce qui suit:

„Voici que commence la fête du mariage de notre chère Sophie,
Nous sommes tous avec elle autour de la table, et même nous avons pris
Des places honorables; mais elle est elle-même au-dessus de nous tous,
Bien que ce soit elle qui fasse le plus humble salut
A ses compagnes, tandis qu'elle médite
Sur des idées sérieuses qui ne troublent pourtant pas
Nos coeurs joyeux. „Comment, pense-t-elle,
Puis-je réfléchir sans larmes à l'idée
D'un sévère beau-père; comment à celle
D'une sévère belle-mère que je devrai appeler
Malgré moi „Ma mère", car autrement elle serait offensée.
Oh! comment pourrai-je fouler aux pieds mon orgueil, et appeler
Mon beau-père „Père!" et ma belle-mère: „Mère!"

Après quelques cérémonies sans importance, toute l'affaire se termina par un beau souper, et le lendemain le couple fut uni. Ainsi finissent mon papier et ma lettre.

Digitized by Google

A A. M. C.

Moscou, 2 février 1807.

Si jamais je sors du ventre de baleine de la Baltique, je vous donne pleine licence de me charger du port de cette lettre; car bien que la reconnaissance et d'autres vertus me pressent de vous écrire pour vous accuser réception des lettres que vous m'adressez, cependant, dans mon état présent de paresse et au soin du chagrin de mon esprit, des motifs d'une nature si sombre m'attirent vers vous, qu'en bonne justice ou par humanité ma compagnie ne doit être imposée à aucune autre créature que moi. Cet assombrissement dont je me plains n'est pas, vous devez le savoir, l'effet d'une simple mauvaise humeur, mais bien d'un mal réel qui depuis plusieurs jours a sans pitié tourmenté mes nerfs.

Oh! la triste, la triste maison! Sans aucun doute le déplorable événement qui en a fait un sépulcre sera parvenu à votre connaissance longtemps avant que cette lettre vous arrive: — la mort du prince Daschkoff! Je n'essaierai pas de décrire l'accablement produit par cette catastrophe inattendue. Ce serait impossible et aussi

Digitized by Google

cruel qu'inutile. Je passerai donc par-dessus les scènes de désolation qui se sont succédé dernièrement dans un ordre tragique et ont glacé nos sens.

3 février. — Quand je vous ai écrit hier ce qui précède, j'avais expressément pour objet de soulager le fardeau qui pèse sur mon esprit; néanmoins j'ai jeté moi-même des obstacles dans ma route en abandonnant l'idée de récapituler les détails de notre existence de deuil. Un des effets de ce malheur, quelque inutile qu'il soit d'y faire allusion, a été la destruction complète de nos châteaux en l'air. Il y a quelque temps M . . . . et moi nous les jugions possibles et quelle eût été votre surprise à tous, si notre plan avait réussi, de la voir revenir avec moi au pays le printemps prochain! Ce projet a servi mille fois de texte à nos entretiens; et comme l'absence de ma soeur ne devait durer qu'un temps limité, notre plan nous paraissait extrêmement raisonnable; mais la mort du prince Daschkoff a mis complètement en fuite un rêve si agréable. Oh! comme autrefois elle était moins nécessaire au bonheur et à l'existence de la princesse qu'elle ne l'est aujourd'hui!

Digitized by Google

14 février. — Pour changer d'air et de lieu, nous allons accompagner la princesse à une sorte de pélerinage dans un couvent célèbre qu'on nomme la Jérusalem nouvelle et qui se trouve à cinquante ou soixante milles de Moscou. En attendant, j'ai préparé mes lourds bagages afin de les envoyer de Pétersbourg par mer, de façon à avoir le moins d'embarras possible quand je prendrai la route de Pologne. Combien je redoute le froid et l'humidité de l'Irlande, après avoir joui de l'atmosphère artificielle de ces poëles si confortables! A peine si dans ces maisons russes on se doute de l'existence du froid; et quand on se risque à sortir, bien muni de shubas et autres vêtements chauds, le froid n'exerce que l'effet vivifiant d'un verre de vin de Champagne. Vous ne me croirez pas si je vous déclare que l'hiver russe m'a causé moins de souffrance que l'hiver italien: c'est pourtant vrai.

Je n'ai jamais prétendu qu'il n'y eût pas d'arbres en Russie; nierez-vous cela? Ni qu'il n'y eût pas d'herbe, d'eau, de terre à cultiver! Mais franchement la constitution végétale de ce pays semble s'accorder avec

Digitized by Google

sa politique d'esclave; car le bouleau est indigène sur son sol, comme le trèfle en Irlande et la vigne en France; on s'accorde à reconnaître que le bouleau porte le nom de vin russe. Eh bien, ai-je répondu? Les forêts sont aussi remarquables que les nôtres pour la beauté de leurs produits, pour la magnificence de leurs sapins et autres arbres à charpentes; et jamais je n'ai vu dans aucune plantation, si soignée qu'elle fût, plus de variété et de richesse que dans les bois sauvages de la Russie. Mais je reviens au bouleau; je voudrais que le Génie de cette contrée l'appliquât seulement à en corriger les vices et non à les subjuguer; et combien de gens trembleraient à son aspect!

N'allez pas, parce que j'exprime ce souhait pieux, me considérer comme une débitante de scandale et vous imaginer que mon penchant personnel vers le vice puisse m'entraîner à noircir les vertus réelles dont je suis entourée. Non; car si plus d'un fait est parvenu à mes oreilles qui n'honore pas beaucoup quelques-uns des plus nobles enfants d'Odin, ce n'est pas cependant une raison pour que je juge sévèrement la nation au sein de laquelle je vis en ce mo-

Digitized by Google

ment, bien moins encore pour inférer de pareils exemples un specimen du caractère national; en effet, les paysans russes sont les meilleures gens, les coeurs les plus innocents, les plus naïfs qu'il y ait sur la terre.

Puisque je parle de nationalité et de paysans, vous plaît-il que je vous entretienne des jeux que les enfants de cette classe s'amusent à pratiquer, au retour des fêtes de Noël? Figurez-vous une troupe se donnant la main et se plaçant en rond autour d'un bol posé sur une table: disons mieux, un chaudron, comme celui des sorcières dans Macbeth, sauf qu'il n'y a pas de feu en dessous. Dans cette machine on a mis une tranche de pain, du sel, un peu d'eau et un morceau de charbon „pour faire le gruau épais et gluant." Après la composition de ce charme, on place par-dessus un autre vase destiné à contenir les gages de ceux qui veulent tenter la fortune. Il est couvert de façon à ce que les gages, un anneau par exemple, ou une dé, ou une tabatière, puissent y être glissés sans qu'on les voie. Pendant la première partie de l'opération, les partenaires dansent en rond en chan-

Digitized by Google

tant un chant dont je vous donne ici la traduction littérale, sinon élégante:

„Gloire à Dieu dans le ciel. Gloire!
Gloire à notre Impératrice sur la terre. Gloire!
Puisse notre Impératrice n'être jamais vieille. Gloire!
Puissent ses robes fleuries n'être jamais déchirées. Gloire!
Puissent ses bons chevaux n'avoir jamais de travail au-dessus de leurs forces. Gloire!
Nous avons chanté aussi pour le pain. Gloire!
Pour le pain nous avons chanté et nous l'honorons. Gloire!"

Alors commence le tirage des lots, lequel est pratiqué de la manière suivante: on dit une chanson pour décrire dans une façon d'allégorie le sort qui attend le propriétaire du gage. Un cupidon aux yeux bandés tire le gage du vase supérieur, au moment où le chant cesse. Suit immédiatement ce choeur, entonné par tous les assistants:

„Pour celui que nous avons chanté
Bonne chance! bonne chance!
Il en sera bientôt ainsi pour celle
Dont le gage est tiré."

Ici pour votre plus ample édification, se placent une demi-douzaine de strophes avec la fortune qu'elles pronostiquent:

„Le forgeron sort de sa forge;
Son shuba est déchiré en deux;

Digitized by Google

Un des côtés contient mille roubles,
L'autre n'en contient que cent."

Choeur.

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Richesse.

„Le champignon se glisse sur le sapin
A la recherche d'une blanche dame champignon;
Ce n'est pas un champignon que nous cherchons,
Mais une dame de haute naissance."

Choeur.

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Un mariage de convenance.

„Ainsi que sur un chêne, deux colombes sont unies
Dans un mutuel embrassement."

Choeur.

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Un mariage d'amour.

„Une pie a quitté le lac blanc,
Elle a traîné sa queue jusqu'à Novgorod;
Sa peau est tout argentée,
Sa queue et sa tête sont luisantes d'or."

Choeur

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Un mariage à l'étranger.

„Un orphelin est assis sur les cendres chaudes,

Digitized by Google

Cet orphelin attend pour recueillir les miettes
Qui pourront tomber du four."

Choeur.

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Malheur.

„Maintenant l'ours nage
A travers un fleuve rapide;
Après avoir nagé il se secoue,
Et il secoue des nids de puces."

Choeur.

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Grande chance et richesses abondantes.

C'est le gros lot de la soirée; on le réserve pour être tiré en dernier lieu. J'ai insisté sur ce choix élégant pour montrer que la même superstition à l'égard de la vermine surdite, en matière de rêves et de sorcellerie, règne aussi bien en Russie qu'en Irlande. Je connais une très charmante jeune personne, charmante par excellence, qui est au comble de la joie quand sa femme de chambre peut lui mettre une puce dans son linge blanc.

Au sujet de ces jeux populaires que la mode a relégués du salon des grands dans la chaumière du paysan, la princesse nous

Digitized by Google

a dit qu'elle se souvenait d'avoir autrefois avec l'Impératrice pris part à ces histoires de bonne aventure telles que je viens de vous les décrire. C'était sans doute avant que Catherine II. montât sur le trône et quand, grande-duchesse et étrangère, pour se mettre dans les bonnes grâces de la nation, elle voulait paraître non-seulement adopter ses usages, mais encore donner son patronage aux superstitions populaires.

. . . . . Notre projet de voyage en Pologne s'accomplira certainement au printemps; quand je songe à vous et à mes soeurs, je dois vous rendre la justice de dire que mon coeur ne vous a point donné de rivales dans mes voyages.

Dieu vous bénisse. Dites aux parents d'Eléonore qu'elle jouit d'une fameuse santé, et qu'elle parle Russe avec l'accent le plus énormément prononcé. . . . . .

. . . . . Nous sommes à Moscou dans la plus honteuse ignorance des nouvelles politiques; nous vivons dans une serre-chaude de mensonges, très mécontentes de Pétersbourg. L'autre jour, la princesse a écrit à la jeune Impératrice et lui a parlé de M . . . . dans les termes les plus af-

Digitized by Google

fectueux pour la recommander à toute sa bonté.

. . . . Ayez pitié de moi et écrivez-moi. Je suis stupide, phlegmatique, souffrante; néanmoins toujours votre

BRUIN!

A A. L.

Moscou, 15 mai 1807.

Vous êtes le Caton de votre sexe, chère madame, et les vertus de ce personnage vous ont fait appliquer à l'interprétation de mon silence tous vos principes de modération, de droiture et de sincérité plutôt que les viles exagérations de la jalousie qui ne sait que répandre ses ombres épaisses pour me noircir comme une coupable. Mais vous estimant comme je le fais, je ne saurais pas plus me faire passer à vos yeux pour réellement coupable que vous ne découvririez dans ma pensée un monstre à l'oeuil vert; de plus, bien qu'il se soit écoulé des mois entiers depuis l'arrivée de votre ravissante lettre, j'ai conservé aussi fidèlement votre image dans mon souvenir qu'elle est gravée sur le cachet [12]) de cette lettre.

[12]) Une tête de Minerve.

Digitized by Google

Soyez donc indulgente pour mon bavardage; ce n'est pas pour donner une satisfaction à votre insistance que je récapitule les divers nombreux obstacles qui se sont élevés comme des montagnes entre moi et ma plume durant ce long intervalle de silence. En vérité si j'avais écrit une seule syllabe pendant les quatre derniers mois, cela n'aurait été que pour vous mettre en présence du malheur qui a couvert de ses ténèbres cette maison bienveillante depuis la mort du prince Daschkoff. Vous pouvez concevoir les effets d'une telle perte pour cette famille; mais je serais affligée si vous aviez le chagrin d'assister par la simple imagination aux scènes que cet événement a produites. Perpétuer le nom de Daschkoff jusqu'à la postérité la plus reculée avait toujours été le faible, si l'on peut parler ainsi, de sa mère infortunée.

Cependant une circonstance éclatante a jeté une douce lueur sur les ombres de sa mort; puisqu'elle nous promet une consolation pour cette maison, j'arrêterai un moment encore votre attention sur la famille Daschkoff. Sans doute il vous semblera étrange d'apprendre que sur cette scène un

Digitized by Google

nouveau personnage a fait son apparition sous les traits de la jeune princesse Daschkoff; mais rien n'est plus vrai. Il y a vingt ans et n'étant encore que dans sa quinzième année, elle avait abordé les honneurs de cette vie d'épreuves en contractant un mariage splendide avec le chef de cette famille, mariage qui bientôt après se changea en une triste séparation dans laquelle cette longue période de son existence s'est silencieusement consumée. Je n'essaierai pas d'exposer les circonstances qui amenèrent leur premier éloignement et leur séparation finale; mais il semblerait que son dévouement pour le prince Daschkoff persista sans être ébranlé. Un des derniers actes du prince a été de faire des dispositions pour lui assurer l'indépendance, dans le cas où elle lui survivrait. Dans une crise de douleur en recevant la nouvelle de sa mort, elle déchira, à ce que l'on dit, la pièce qui lui reconnaissait cette part des propriétés de son mari destinée à son entretien, et de cette façon elle est restée presque entièrement dépendante de la justice ou de la bienveillance de la soeur et héritière légale du prince.

Digitized by Google

Ce fut alors pour la première fois que la princesse lui écrivit. Elle confia sa lettre à Mme de Noroff, comtesse Woronzoff. La comtesse se chargea avec un grand empressement de remettre le message en personne. Puis partant au milieu de la neige et de la tempête elle alla trouver la jeune princesse au sein de sa retraite et la conduisit plus morte que vive à Moscou, quelques semaines après la mort de son mari.

Imaginez ce que pouvait être cette rencontre des deux princesses se voyant pour la première fois de leur vie, et ce premier anneau de sympathie forgé par leur commun malheur. Mais je glisserai rapidement sur tout cela comme sur nos craintes et nos fâcheux pressentiments; car nous tremblions que la mémoire du passé n'envahît trop leurs pensées et n'y fît revivre des sentiments amers, au détriment du présent. Qu'il me suffise de dire que la douceur naturelle de la jeune princesse, et la droiture de sa conduite et son désir constant de plaire ont rencontré chez la princesse Daschkoff les sentiments les plus affectueux et les efforts les plus bienveillants pour les intérêts de sa belle-fille; si bien que leur union présente pro-

Digitized by Google

met d'être une source de consolations mutuelles, peut-être même de bonheur. La princesse Anne occupe les appartements sous le toit et habitera avec nous jusqu'en octobre, époque où elle se retirera dans une belle maison neuve du voisinage achetée pour elle par la princesse.

. . . . . Si mon long silence n'avait pas eu un semblable motif, ma mauvaise santé aurait suffi pour le justifier en toute conscience. Je crois déjà nous entendre faire d'aimables questions sur mon état. Eh bien, je puis vraiment vous assurer qu'à présent je n'ai à me plaindre que d'impitoyables rhumes de cerveau qui, bien que de nature à fendre des rochers, rencontreront peu de commisération chez les âmes rigoureuses telles que la vôtre, ô Caton, coeur de diamant! Mais combien de telles créatures sont des objets d'envie pour une personne qui commence à se sentir condamnée à rouler dans le pélerinage de la vie avec un accroc déplorable aux roues de son existence.[13])

. . . . . Bien, bien, écoutez. Car

13) Un commencement d'asthme.

Digitized by Google

je ne viens pas gémir sur moi-même, mais sur un cruel ennui que les circonstances qui l'ont produit m'ont forcée à laisser sous silence, par égard pour les habitants de cette maison, mais au sujet duquel vous éprouverez un sentiment de sympathie, j'en suis complètement sûre. Je veux parler du retour de M . . . . conjointement avec moi dans le sein de notre famille; mais la mort du prince Daschkoff nous a plongés dans un abîme commun, fatal aux espérances de toute cette maison. Dans une pareille catastrophe, M . . . ne saurait penser à se séparer de sa malheureuse amie; et la princesse, au milieu d'un flot de larmes a affirmé devant moi, aussi bien qu'en présence de tous ceux qui l'entouraient, qu'elle ne pourrait survivre à une séparation qui la priverait de la personne qu'elle considérait comme son propre enfant et comme le plus fort lien qui pût l'attacher à cette misérable vie.

Ainsi finit cette affaire pour le présent; et comme c'est le plus grand sacrifice que puisse faire M . . . elle ne lui en est que plus agréable par l'héroïsme douloureux d'un acte qui prouve son affection et son dévouement au bonheur de la princesse. Oui,

Digitized by Google

c'est une héroïne de roman; et c'est moi seulement, rampant sous le fardeau de la mortalité, qui gémis comme Coliban dans les ténèbres pincé par des doigts invisibles et saisi de crampes intolérables. De même que Coliban, je mens en disant mes impressions; car je puis m'élever au-dessus de ma contrariété et me faire donner approbation momentanée. Vous me verrez, tres chère madame, dans peu de temps; vous me verrez avec Eléonore que vous aurez encore sur le dos comme Hudibras et Ralpho après leur aventure avec les ours.

En depit de toutes nos tristesses, la chère princesse nous a entrainées tête baissée Anna Petrovna, M . . . . . et moi dans les joyeuses processions et les galas qui marquent la période du printemps dont l'approche devient un sujet de fêtes religieuses. Un reste des cérémonies païennes si l'on peut hasarder cette expression, est tellement mêlé aux pratiques de l'Eglise grecque, que je commence à craindre que sans le savoir nous n'ayons solennisé quelques-unes de ces fêtes du printemps qui scandalisaient il y a deux mille ans le vieux Caton parmi les vagabonds de Rome, lesquels préféraient,

Digitized by Google

comme chacun sait, leurs saturnales éhontées à ses sages conseils.

Mais ne soyez pas alarmés. Quelle que soit l'origine de ces processions, nous autres nous n'avons pas bougé de notre voiture, pressées que nous étions par une longue file d'élégants équipages et sous les regards perçants de vingt à vingt-deux hommes de police à cheval qui caracolaient à côté de nous.

Mais quels usages insensés! ah! si tout-à-coup vous étiez tombée d'une autre planète pendant la semaine de Pâques, et si vous aviez vu toute la ville encombrée de voitures à six chevaux, remplies de dames et de gentilshommes presque en vêtements de cour, vous vous seriez imaginé que tout Moscou était devenu fou. Mais si vous aviez demandé la cause de cette folie, je ne crois pas que la quintessence de l'intelligence moscovite eût pu vous fournir une réponse raisonnable. Je ne vous fatiguerai donc pas par la description des courses que nous eûmes l'ennui de recommencer pendant quatre heures tandis que nous avions laissé la princesse à la maison, disposant et arrangeant son cabinet d'histoire naturelle. Elle

Digitized by Google

était restée trente ans sans y toucher; mais dernièrement elle l'avait fait déballer pour la première fois, dans l'intention d'en faire un présent à l'université de Moscou. Comme le muséum de cette ville est extrêmement pauvre en fait de ces spécimens qu'elle avait à lui offrir, c'est un très sage emploi de ce qu'on peut appeler le fruit de ses voyages.

La princesse a de fait dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres agi comme si elle était tout-à-fait morte. Est-ce une folie? Si c'en est une, elle est excusable. Elle a déjà donné d'avance les legs dont elle veut faire les monuments durables de son estime; parmi ces legs, quelques-uns ont été envoyés à l'Empereur, à l'Impératrice et à l'Impératrice-mère qui en retour ont écrit à la princesse des lettres pleines d'une toute gracieuse reconnaissance.

Cela vous donnera une idée de la pente que suivent ses pensées par rapport à sa vie; et quoique à mon avis et d'après l'opinion de tous ses amis en général il n'y ait rien qui annonce une vie brisée et se hâtant vers sa fin, cependant tout cela offre le caractère de la mélancolie et de l'abattement.

Digitized by Google

Nous attendons en ce moment l'arrivée du jeune comte Worontzoff, un beau jeune homme entre seize et dix-sept ans, que la princesse a désigné pour être son héritier conjointement avec le fils de son frère, ambassadeur à Londres. Le comte Woronzoff, si l'Empereur le permet, unira le nom de Daschkoff au sien. Aussitôt que sa visite sera terminée, nous quitterons Moscou, et alors je commencerai mes préparatifs de retour.

Je viens de dîner avec un hospodar moldave marié à une nièce de la princesse. Sa barbe longue, le châle qui lui sert de ceinture, ses bottes jaunes et son costume turc ont réalisé pour moi toute cette après-midi, un de ces types orientaux que rêvait mon imagination en voyageant avec Mme Cottin dans son roman enchanteur de Mathilde. A coup sûr je ne risque rien en avançant que c'est le plus beau roman français qui ait jamais été écrit. La réputation de l'auteur m'a fait également lire Claire d'Albe et Elisabeth. Ce dernier ouvrage est fondé sur une histoire véritable, par conséquent il est plein d'intérêt; mais l'autre est une sorte de Werther femelle, la plus insupportable chose qu'on puisse voir.

Digitized by Google

17 mai. — La poste nous joue des tours tellement hasardeux que devant les quelques lettres que j'ai écrites et celles que je devais avoir reçues je commence à perdre la foi, l'espérance et la charité. Après une telle confession, il sera prudent de me soustraire aussi vite, que possible à votre vue, ô le plus auguste et le meilleur des censeurs.

Dire que vous êtes une personne que j'aime sincèrement sera encore une épreuve tentée sur votre indulgence. Mais qu'il en soit ce qu'il pourra: je vous parle librement et je vous révèle le chagrin que je ressentirais; si vous n'étiez pas disposée à pardonner à toutes mes divagations et à répandre sur ma destinée une larme amère, si je viens à faire naufrage sur les côtes de la Suède ou du Danemark et si en dépit des progrès de la navigation, je suis attachée par le doigt du Destin sous la forme d'un mollusque aux flancs de quelque vaisseau marchand faisant route vers la baie de Cork; puis si dans cet état je viens à être infailliblement ouverte et apprêtée pour l'usage de M. Hinks et de ses élèves, pour jouir d'un long repos dans les casiers de son muséum. Enfin, quel que soit mon

Digitized by Google

sort, n'oubliez pas que je vous suis fort reconnaissante de votre affection passée qui avec celle du reste de votre famille ajoute aux délices du souvenir et de l'espérance un des plus grands plaisirs qui attendent ma prochaine réapparition dans la terre de mes aïeux.

A A. M. C.

Moscou, 16 juin 1807.

. . . . . Nous faisons en ce moment quelques petites excursions à cause de mon départ. Chaque soir, nous allons visiter un côté des magnifiques environs de Moscou, et étudier de près Neskushna, Astanka, Tzaritzen, et autres endroits plus délicieux encore que je ne saurais vous les peindre. Les couvents, les monastères, entourés de murailles avec des tourelles comme les anciennes fortifications, ne sont pas les moins curieux objets de notre examen.

Le célèbre monastère de Donskoy qui domine fièrement la ville, fut le dernier où nous fîmes nos dévotions. Là, nous prîmes notre limonade à l'ombre d'un bouleau: à travers les branches de l'arbre chevelu nous apercevions les dômes dorés et les croix

Digitized by Google

étincelantes du Kremlin qui brillaient au-dessous de nous dans toute leur splendeur.

Le jardin d'Orloff est délicieusement situé au versant d'une montagne: il est coupé par une quantité d'allées, de collines, de vallons, de ravins, et orné, selon l'usage, de bains et de temples.

Pour la plupart de ces édifices extérieurs, on fait un grand usage de l'écorce de bouleau; on en tire les plus jolis effets qu'il soit possible d'imaginer, comme si les bâtiments eux-mêmes sortaient des mains de la Nature. Grâce aux jardiniers anglais qui sont venus s'établir ici, le genre allemand commence à décliner; grâce, il faut le dire, aux Anglais, aux Allemands, aux Français ou aux Suédois; car ici toute chose qui accuse le goût est d'importation étrangère.

La princesse est entrée avec toute sa bienveillance dans notre désir de fouiller la Russie par les environs de son ancienne capitale; et comme les marchands non moins que les paysans sont restés fidèles aux usages des anciens jours, elle a ordonné (c'est le mot exact) qu'une fête russe eût lieu chez Ilie Alexovitch, marchand bien connu qui jouit d'une grande considération

Digitized by Google

et est une sorte de patriarche de la secte des Roscolnics. C'est un beau type de la nature humaine à l'âge avancé de quatre-vingt ans; simple, vif, actif et bienveillant, avec un front large, élevé, uni, des traits réguliers et une longue barbe d'argent; le tout complété par une haute taille que rend plus frappante encore l'ancien costume moscovite. Cet homme était né serf des Dolgoroukys; mais ayant travaillé à se racheter et ayant fait durant longues années des affaires fructueuses, il est devenu le plus riche des gens de sa classe à Moscou.

Malgré le faste de son état de maison et la splendeur du dîner gigantesque auquel il présidait en sa qualité d'hôte, je l'admirais infiniment plus comme patriarche et comme fondateur et directeur des établissements religieux qui l'entourent. Il nous conduisit à ses églises, couvents et hôpitaux qui forment un cercle spacieux autour de sa demeure, et il nous expliqua quelques-unes des particularités qui se rattachent à sa secte. Les principales différences entre les Roscolnics et l'Eglise nationale, semblent moins consister en un dissentiment sur les grands articles de foi que dans la conviction

Digitized by Google

qu'à une époque ou à une autre les livres d'église et les cérémonies aujourd'hui en usage ont été altérés, et que par conséquent plusieurs idées et pratiques hétérodoxes y ont été introduites.

Mais le mot Roscolnics comprend je pense tous les dissidents de quelque espèce qu'ils soient; et l'on sait qu'il y en a une grande variété en Russie. J'ai, par exemple, entendu parler d'une secte qui se fait, dit-on, un article de foi de se procurer le premier-né mâle d'une femme non mariée et de manger sa chair et boire son sang à la communion! Qu'il est rare, quand on cherche à satisfaire sa curiosité, de découvrir autre chose qu'un nouveau monument des folies humaines!

Mais comment ai-je pu arriver au bas de cette page sans donner cours à ma rage contre un de vous, j'ai oublié lequel, qui s'est étonné de la profonde négligence que je mettais à parler des armées ou de la situation politique des affaires russes? En vérité, l'on s'en étonne! Autant vaudrait s'étonner de ce que je ne parle pas des affaires Chinoises ou Arabes! Sachez donc qu'il n'y a pas dans tout cet Empire un

Digitized by Google

seul homme capable de donner ou recevoir le plus petit détail sur ces sujets, qui depuis huit mois n'ait à cet égard la bouche hermétiquement close.

Pétersbourg, 15 juillet.

Voici qui est pour vous! Regardez la date, et vous trouverez qu'un mois s'est écoulé depuis que je vous ai écrit ce qui précède. Je vous laisse à penser combien de circonstances m'ont occupée durant l'époque qui s'est écoulée avant mon départ, et je vous renvoie tout simplement au dimanche, quatrième du mois, où nous quittâmes Moscou.

La princesse était avec M..... et moi dans sa voiture; la princesse Anne avec Anna Petrovna dans la sienne, les femmes de chambre suivaient dans leurs kibitkas respectives, et Eléonore se trouvait dans ma voiture avec Ivan Alexandrovitch, le fidèle officier de police de la princesse. Tous les domestiques et les cosaques venaient ensuite. Nous allâmes ainsi lentement jusqu'au beau couvent de Voskrivinsky, la Jérusalem Nouvelle, où Melchisédec, notre galant archimandrite, nous a accueillies avec son hospitalité accoutumée et nous a con-

Digitized by Google

duites au palais enclos dans l'enceinte, lequel fut autrefois décoré pour Catherine II. Laissez-moi vous observer que c'est un privilége acquis à une Dame d'Honneur et du Portrait d'occuper en voyage toute résidence impériale non habitée qui se trouve sur son chemin. Nous y fûmes logées, et le digne archimandrite nous donna le thé, nous donna du foin pour mettre sous nos lits de plume, nous donna sa bénédiction et nous laissa reposer.

Le lendemain, nous visitâmes les beaux environs de ce monastère; l'archimandrite nous accompagnait dans son droshka; il était couvert de sa pelisse d'été en damas brodé de vives couleurs. Après dîner, nous partîmes pour Klin à quatre-vingt-douze verstes sur ma route, et c'est là que nous couchâmes. La princesse s'était résolue d'abord, nonobstant mes représentations à ce sujet, à me conduire jusqu'au lieu de mon embarquement, soit à Pétersbourg soit à Riga; mais ses récentes douleurs morales avaient tellement accru ses souffrances physiques qu'il lui fallut nécessairement abandonner cette intention. Ce fut ici à Klin que mardi eut lieu notre triste séparation.

Digitized by Google

Depuis ce temps j'ai écrit tant de lettres à la princesse et à M . . . . . que je puis vous passer sous silence les détails de cet événement, comme si en réalité il n'avait amené ni larmes ni affliction.

Ayant pris congé de la princesse comme il avait été convenu, mais sans me séparer en règle de ma soeur, je montai dans ma voiture avec Eléonore; deux des serviteurs de la princesse, Kusma, et Antoine, s'installèrent sur le siége; et nous nous élançâmes sur les routes de bois au trot le plus rapide de quatre chevaux attelés de front; notre fidèle policeman Ivan Alexandrovitch nous suivait dans sa kibitka avec nos provisions de route.

Dimanche matin 11 juillet, nous nous arrêtâmes à quelques milles de Pétersbourg à Czarskosélo, le magnifique palais bâti par Catherine II; ce qui me donna l'occasion de visiter cet édifice. Dans l'après-midi, nous étions à Pétersbourg, chez le baron d'Hoggier, ex-ambassadeur de Hollande près cette Cour au temps de la grande Impératrice. La baronne est une nièce de la princesse Daschkoff et de plus une ancienne amie à moi. Précédemment je connaissais

Digitized by Google

très peu son mari; mais il y a en lui un air de bienveillance et une dignité qui perce à travers des formes un peu rudes, et bientôt on se sent tout-à-fait disposé en sa faveur. C'est un grand corps avec de grands traits, une expression agréable et un bon sens parfait.

Voici déjà quatre jours que je suis ici; et j'ai eu tant à faire, tant à dire et tant à penser, que cette lettre qui alors était à demi achevée doit servir à tous les bons êtres qui sont à la maison pour leur annoncer d'avanee mon arrivée. La maison est située sur la Néva. Vendredi 23 du mois je descendrai de la porte même dans une barque qui me conduira à Cronstadt où je rentrerai dans mon ancien berceau en montant à bord du Good Intent, capitaine Clark, le même bâtiment qui a amenée M... en Russie et qui m'y a conduite moi-même.

Maintenant voici; en deux mots il me sera aisé de vous apprendre le résultat de ce qui a coûté tant d'ennuis et de négociations, tant de billets et de tourments à une demi-douzaine de gens de ma connaissance.

J'ai retrouvé ici mon ancien ami Mr. Cavanaugh si parfait pour l'activité qu'il dé-

Digitized by Google

ploie dans tout ce qui peut avancer mes affaires. Hier au soir nous avons été à la campagne à quatorze verstes d'ici chez le Duc et la Duchesse de Serra Capriola. Le Duc est ambassadeur de Naples. Nous avons rencontré chez lui tous les grands seigneurs de Pétersbourg, et la danse, le concert et un ballon ont été les plaisirs de la soirée. La veille, nous avions eu aussi un raout chez la comtesse Worontzoff, après avoir passé toute la matinée à courir après les points de vue.

Nous avons consacré plusieurs heures au célèbre palais de l'Ermitage, cette résidence favorite de l'Impératrice Catherine, où la galerie de peinture est superbe et où les Loges de Raphael ont été si bien copiées que, de l'avis de plusieurs connaisseurs, elles l'emportent sur les fresques originales du Vatican.

Certainement cette ville est magnifique. Depuis ma dernière visite, un pont de fer d'une seule arche a été jeté sur la Néva, un nouveau manége a été bâti, et l'on est en train de construire une nouvelle Bourse et de border les quais de granit.

Hier on a annoncé la conclusion de la paix entre l'Empereur et Bonaparte. La

Digitized by Google

maison que j'habite fait face à la forteresse: le canon à été tiré toute la journée; les illuminations ont brûlé toute la nuit dans la ville entière, mais elles étaient un peu sombres. J'ignore si tout cela doit être considéré comme les marques d'une satisfaction réelle; mais s'il en est ainsi, c'est seulement la preuve que la vieille Bruin est transformée en jacasse. Sûrement je serai attachée à une kibitka et envoyée en Sibérie si je ne retiens ma langue. Ainsi, je vous prie, parlons de mon retour.

Si je fais un aussi bon voyage qu'en venant, j'arriverais à Londres le 20 août; mais une lettre que j'ai reçue du capitaine Clark m'apprend qu'il a été souvent retenu six semaines dans le Sund. S'il m'en arrive autant, j'irai sûrement mouiller à Copenhague; et en ma qualité de vieux routier, je me suis déjà pourvue de lettres pour cette ville, de peur d'accidents.

Il m'est arrivé beaucoup de lettres de la princesse, de M . . . . et ma main est toute fatiguée d'y avoir répondu. Cette interruption m'a fait oublier ce que j'avais encore à vous dire. Le baron et la baronne d'Hoggier ont insisté pour me conduire eux-mêmes

Digitized by Google

à Cronstadt et m'établir à bord du vaisseau. J'éprouve une consolation de sentir en quelque sorte M . . . à mes talons; car vous le savez, tout est arrangé définitivement pour qu'elle revienne au printemps prochain.

Tout le monde ici semble s'accorder à reconnaître que l'illumination de la nuit dernière en l'honneur de la paix a prouvé le sentiment public. S'il en est ainsi, elle ne témoigne pas d'une grande approbation; car elle était aussi terne que possible. Comme nous parcourions les rues, cela me donna une idée de la Mort dans Milton, quand „Elle grimacait horriblement un sourire de fantôme.“ Mais la Russie est un enfant pleurnicheur qui pour gagner un jour de fête risquerait volontiers un bon horion. Je considère cette paix comme un très court intermède, ni plus ni moins, et dans mon opinion Bonaparte a le bâton entre les mains.

Chacun se plaint des Anglais, comme d'alliés perfides. La majorité ignorante qui est dans la proportion de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf contre un, déclame contre l'Angleterre. Quelques-uns regrettent tout le blâme sur l'opposition qui tenait le gouvernail; mais tous les ours, y compris même

Digitized by Google

les petits, grognent contre nous. Voyez donc dans quelle ignorance je suis des affaires politiques et publiques! Jamais je ne vois de journaux; depuis longtemps ils étaient prohibés, et ils le sont encore; je ne puis donc rien entendre, si ce n'est les bruits mensongers du jour. Quelquefois ces faux bruits me font tellement enrager que maintenant je ne demanderai même plus si le monde tourne encore; et je ne serais pas du tout surprise quand j'arriverai à la maison, de trouver que l'Irlande a flotté à l'Ouest et occupe une place dans l'autre hémisphère.

Avec mes sentiments d'amour pour toute la famille je suis votre très affectionnée etc.

C. W.

A E. W. esq.

Pétersbourg, chez le baron d'Hoggier,
28 juillet 1807.

Voici le dix-septième jour que je suis ici, mon très cher père; et tous mes plans pour passer en Angleterre par le premier bon vent ont été ici dérangés, que je n'ai même plus eu le courage d'écrire chez moi, pensant que si j'annonçais par un courrier mes

Digitized by Google

projets, le courrier suivant viendrait tout démentir.

Ce qui a donné lieu à ces retards et ennuis, c'est que j'ai quitté Moscou sans passeport; la princesse ayant déclaré que mon padroshna[13]) ayant été bien et dûment signé par l'autorité et publié dans la Gazette de Moscou selon l'usage habituel, rendait un passeport superflu.

Comme M.... vous a écrit depuis que nous nous sommes séparées, et comme j'ai écrit à A...., je ne reviendrai pas l'ancien terrain, mais je continuerai de rapporter les efforts simultanés qui ont été faits, à ce malheureux sujet, par mes amis Anglais et Russes. Le baron d'Hoggier a vu par trois fois le gouverneur de Pétersbourg; et notre banquier Anglais et excellent ami M. Cavanaugh n'a, de son côté, mis aucune trêve à ses tentatives pour amener l'affaire à une conclusion; mais jusqu'ici il n'y a point réussi. La sévérité du pouvernement à l'endroit des passeports touche en ce moment à l'inflexibilité. En conséquence, j'ai perdu mon passage sur mon vieux navire, le „Good intent", dont le capitaine a bien

[13]) La permission de prendre des chevaux de poste

Digitized by Google

voulu rester le plus longtemps pour moi à Cronstadt. J'avais dû attendre d'abord que mon départ projeté eût été, comme à Moscou, annoncé trois fois d'une manière formelle dans la Gazette; puis, que mon padroshna et mes premiers passeports eussent passé par différents bureaux, et fût resté trois jours chez le comte Romantzoff, au Collége du Commerce, d'où, m'a-t-on dit, le tout sortira enfin demain.

Je serais fort ingrate envers les bons amis chez lesquels je suis logée si je n'ajoutais que cet intervalle a été bien rempli par une variété infinie de plaisirs. J'ai été fréquemment au palais de l'Ermitage; j'ai fait des parties en bateau sur ce fleuve magnifique; j'ai visité les jardins publics, les instituts, etc.; rien de plus délicieux que Pétersbourg dans la saison présente, soit le jour soit la nuit, si l'on peut appeler nuit ce qui, aux heures de ténèbres, donne assez de lumière pour permettre de lire ou de travailler. Tout cela est réellement attrayant; mais quand on n'est pas libre de ses mouvements, toute espèce de plaisirs semble comme une infidélité au dessein dominant qu'on a conçu et une interruption à laquelle on ne doit pas se complaire.

Digitized by Google

Cependant je trouve une satisfaction qui me console dans la pensée que je suis comme une sonde pour l'expédition que fera M..... au printemps, et que j'écarte tous les obstacles qui pourraient gêner son retour.

J'écris continuellement à Moscou au deux princesses, à M .... et à Anna Petrovna, et chaque courrier m'apporte des lettres d'elles; ainsi c'est à peine s'il semble que nous nous soyons séparées. Conformément au désir de la princesse, j'ai adressé des billets à la princesse Prasoroffsky et la comtesse Pratasoff, les dames d'honneurs, pour les prier de mettre mes adieux aux pieds de l'Impératrice régnante et de l'Impératrice douairière n'ayant pu avoir l'honneur de le faire moi-même, vu l'incertitude où j'étais de la durée de mon séjour ici.

Mon excellent ami Mr. C ..... est parti pour Cronstadt où tous les vaisseaux sont en rade afin de choisir à mon intention un des meilleurs et de faire les derniers arrangements pour mon départ.

Adieu, mon très cher père.

Fin.

Digitized by Google

Imprimerie de Gustav Bär à Leipsic.

Digitized by Google

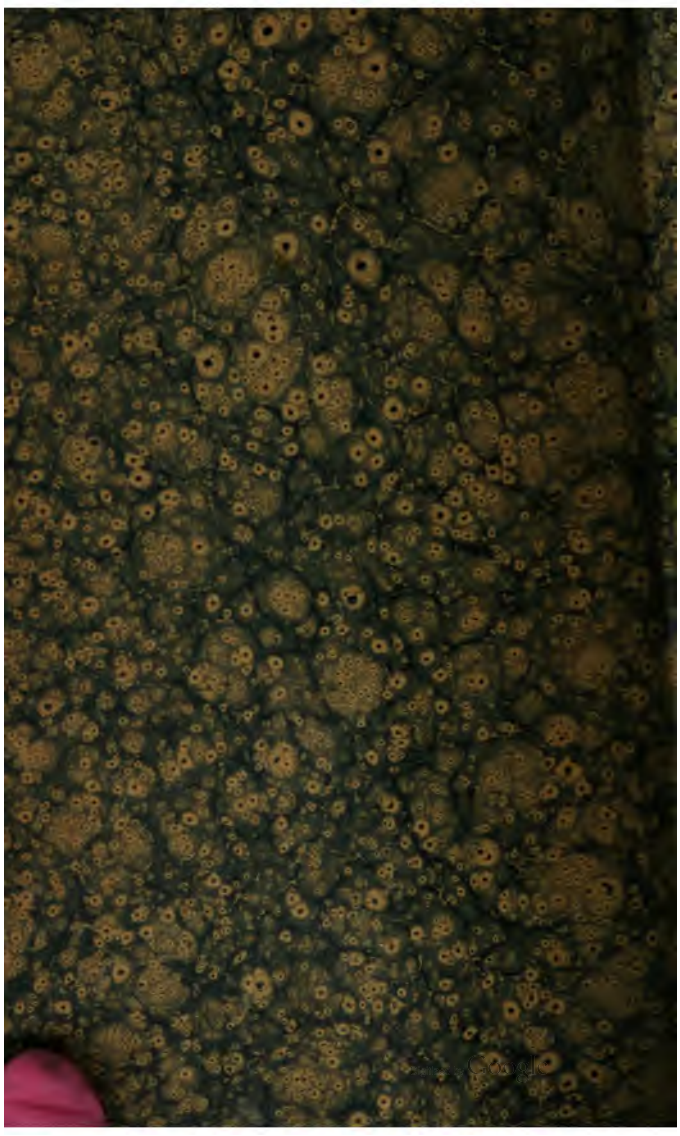
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google